ANADISS

REVUE DU CENTRE DE RECHERCHE *ANALYSE DU DISCOURS*
JOURNAL OF THE *DISCOURSE ANALYSIS* RESEARCH CENTRE

Perspectives discursives et contextes culturels différents (I)

Discursive perspectives and various cultural contexts (I)

15 / 2013

Editura Universității Suceava

ANADISS

No. 15 / Juillet / July 2013

La revue semestrielle **ANADISS** est la publication scientifique
du Centre de Recherche *Analyse du Discours* (CADISS)
de l'Université "Ştefan cel Mare" de Suceava

ANADISS is a biannual journal, the scientific publication
of the *Discourse Analysis* (CADISS) Research Centre
from "Ştefan cel Mare" University in Suceava

ANADISS catégorie C / C category CNCS (code PN-II-ACRED-AR-2012-0187)

Rédacteur en chef / Editor-in-chief:
Sanda-Maria ARDELEANU (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie)

Secrétaire de rédaction / Deputy editor:
Ioana-Crina COROI (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie)

Comité scientifique / Scientific committee:
Acad. Marius SALA (Académie Roumaine, Institut de Linguistique "I. Iordan - Al. Rosetti", Bucarest), acad. Anatol CIOBANU (Université d'Etat Kichinev, République de Moldova), Sanda-Maria ARDELEANU (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie), Maria CARPOV (Université "Al. I. Cuza" Iassy, Roumanie), Joseph COURTÉS (Université Toulouse Le Mirail, France), Philippe LANE (Université de Rouen, France), Dominique MAINGUENEAU (Université Paris XII, France), Rodica NAGY (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie), Ioan OPREA (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie), I. C. CORJAN (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie), Liviu DOSPINESCU (Université Laval, Québec, Canada), Evelina GRAUR (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie), Simona-Aida MANOLACHE (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie)

Comité de lecture / Reading committee:
Ioana-Crina COROI (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie), Petru-Ioan MARIAN-ARNAT (Université "Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie), Nicoleta-Loredana MOROŞAN (Université "Ştefan cel Mare"de Suceava, Roumanie)

Adresse de la rédaction / Contact:
Universitatea "Ştefan cel Mare"
Str. Universității, nr. 13, A202, tel/fax: 0230-520316 / int.110
720225 – Suceava, România

http://www.litere.usv.ro/anadiss/
e-mail: sanda_ard@yahoo.com
crinacoroi@yahoo.fr

ANADISS

No. 15 / Juillet / July 2013

Perspectives discursives et contextes culturels différents (I)

Discursive perspectives and various cultural contexts (I)

Editura Universității Suceava

Couverture & PAO/ Cover Design & Layout: I.C.Corjan
Copyright © CADISS
ISSN: 1842-0400

Printed by: Tipografia Universității Suceava

TABLE DES MATIÈRES

TABLE OF CONTENTS

ARDELEANU, Sanda-Maria: En guise d'introduction: Imaginaire(s) linguistique(s) différent(s) dans des contextes culturels différents ...…..……....… 7
BARAGA, Victoria: Transmundane relevance in Creangă's tales – mythological exegesis …… 13
COLY, Yaya: Approche Sociolinguistique des discours romanesques francophones en situation *d'Insécurité Linguistique* ……...…. 35
COLY, Yaya: Pour une approche sémiotique de l'écriture littéraire francophone en situation d'*Insécurité Linguistique*…. 58
COROI, Ioana-Crina: La créativité – perspectives conceptuelles et contextuelles ……..……. 82
CRĂCIUNESCU, Ana: The culture of self-exploring. Discourse Representations of a Globalized Voyage through Signs in Tourism advertising …… 89
DELEN KARAAĞAÇ, Nurcan: À propos de quelques emprunts du français en turc ……...…… 108
DOLHĂSCU–ALEXANDRIUC, Maria: La vallée inférieure de Suceava – des marques toponymiques dans les documents écrits …… 123
GAFENCU, Tiberiu: L'analyse de l'iconotexte publicitaire dans la publicité de la firme *Estée Lauder* réalisée pour le parfum *Plaseures delight* …… 129

NABINE, Gnandi: La prononciation des consonnes anglaises chez les apprenants francophones: le cas des élèves de Troisième …….. 140
POENARU-GIRIGAN, Oana-Maria: The Relationship between Toponymy and Linguistics ……. 154
YOUANT, Yves Marcel: Formulation et argumentation dans l'acte illocutoire en situation de bilinguisme …… 167

COMPTES RENDUS / BOOK REVIEWS ……. 184
DĂNILĂ, Ioan: Vers une réception esthétique-textologique ……... 184
DOLHĂSCU–ALEXANDRIUC, Maria: Approche théorique et applicative sur la langue roumaine actuelle ……... 188
IFTMIA, Corina: Pascal Quignard – *Les désarçonnés* ……..… 191

En guise d'introduction: Imaginaire(s) linguistique(s) différent(s) dans des contextes culturels différents

Sanda-Maria ARDELEANU
Université de Suceava

Fragments de la conférence tenue à l'Université Félix Houphouet Boigny d'Abidjan, Côte d'Ivoire, juillet 2013.

L'*Imaginaire Linguistique* est né de l'Imaginaire, qui ensuite a connu des dizaines de syntagmes possibles, tous corrects, suivant le principe chomskyen de la multiplication des phrases à l'infini: imaginaire littéraire, imaginaire sociologique, imaginaire didactique, imaginaire francophone, imaginaire politique, imaginaire, imaginaire, imaginaire... Tant de corpus, tant d'imaginaires, car le concept et la théorie se multiplient tout en se diversifiant, une fois avec les échantillons d'analyse prélevés dans la/les langues. Et ce principe de fonctionnement de la théorie se nourrit d'un principe de fonctionnement de la langue et des langues: „Ce à quoi nous pouvons convier nos contemporains, ce sera à vivre conjointement et distinctement leur vie et leurs langues", disait André Martinet.

On peut sans doute parler actuellement d'un vrai panorama des approches de l'IL où linguistes, sociologues et socio-linguistes, psychologues et psycholinguistes, mais aussi didacticiens, historiens, spécialistes de la littérature, de la musique et des arts, en général, se donnent la main pour répondre à des questions légitimes autour de l'Imaginaire. Et cela d'autant plus que l'Imaginaire Linguistique peut servir à la périodisation dans l'histoire des langues, le concept offrant le cadre théorique qui permet de regarder, juger et analyser les langues, ou mieux Lalangue, dans une perspective globale. L'IL nous sert à mettre au premier plan l'usage et à investiguer la/les Norme(s) dans une perspective nouvelle: «l'événement langagier» qui dépend étroitement des relations interhumaines qui se sont radicalement reconfigurées dernièrement. L'IL permettra d'exploiter les véritables corpus de la production linguistique d'une époque à l'autre, les conclusions formulées servant en égale mesure à la linguistique et à définir les acteurs de la communication.

La théorie de l'IL est loin d'être close, je me demande si elle pourrait avoir un point final car, tout comme la langue, elle ne cesse de se faire, de tisser ses réseaux d'analyses. C'est là la grande découverte: une théorie linguistique englobante, issue des besoins de la recherche dans le monde de la globalisation ou «planétarisation», selon Mircea Eliade. C'est là le génie de sa fondatrice et des théoriciens qui ne s'arrêtent d'y croire et travailler là-dessus: l'ouverture vers la Langue, décrite dans sa dynamique, qui empêche la théorie de tomber dans sa propre autosuffisance.

On pourrait dire que l'IL ouvre le champ et permet d'examiner notamment les axes suivants: norme/normes/usage(s) dans la langue; profil linguistique des locuteurs par périodes (le locuteur du XIXe, du XXe, des XXIe siècles, par ex.); le plurilinguisme et les effets du contact des langues; la néologie et l'argot, les représentations et les stéréotypes, l'enrichissement des vocabulaires, l'enrichissement des dictionnaires; le transfert de l'imaginaire dans les contextes de traduction et d'interprétariat; parler/écrire, deux activités qui mobilisent différemment l'imagi-

naire linguistique «car l'expression des émotions y est différente»; l'imaginaire didactique qui a un rôle de premier ordre dans la transmission de la /des langue (s); l'imaginaire culturel qui englobe maints aspects reliés à l'existence humaine (histoire, film, arts, environnement, presse...); les parlers spécialisés, notamment économiques et politiques.

La perspective du locuteur-locataire, suggérée et exprimée au début du XX è siècle par Emile Cioran, est révolue car pour le philosophe, chaque locuteur vit dans sa propre langue. Or, la question du positionnement du locuteur face à sa langue et la nécessité d'accepter la dynamique des langues ont nourri pas mal de débats. Je ne voudrais pourtant pas que le français subisse le même, sort que l'anglais, personnalisé et individualisé à tel point que le parler de l'autre est parfois incompris. Il convient de rester dans un cadre normatif afin de préserver le français…

La diversité culturelle et la défense des droits de l'homme représentent sans doute un objectif majeur de tous ceux qui s'occupent à présent de l'avenir des langues, institutionnellement ou à titre personnel, dans la recherche scientifique. Le dialogue des cultures et des langues, le renforcement du partenariat culturel et le perfectionnement continu du système éducatif dans l'espace francophone contribuent essentiellement à l'idée de solidarité par le rapprochement entre les cultures et les peuples.

En plus, une «perspective économique» sur les langues commence à prendre contour sur le «marché aux langues»: notre image fantasmatique sur les langues est fortement contredite par les principes de marketing. Plus une langue est parlée, plus sa valeur baisse; au contraire, moins elle est parlée, plus cette langue commence «à faire la différence». En plus, le coût devient un repère-clef: si l'on parle du «côut des langues», on s'interroge immédiatement comment on pourrait abaisser le coût de la diversité linguistique, culturelle. De cette façon, la diversité culturelle n'apparaît plus comme une prémisse des politiques linguistiques mais vient naturellement, en conclusion dans un processus de renouvellement de l'expression de la modernité.

Il est intéressant à observer comment la diversité culturelle agit au niveau des langues mais aussi à l'intérieur de la même langue. Le concept de l'*Unes langue* de la théorie de l'IL retrouve son actualité, en se revalidant par le biais des faits de langue. Cela veut dire qu'on doit respecter cette «double diversité» des langues et de la Langue et que l'imaginaire linguistique des locuteurs doit pénétrer les nouvelles perspectives d'approche, d'étude et d'évaluation.

La dynamique des langues s'impose de plus en plus comme principe de fonctionnement sur le terrain du plurilinguisme où les contacts entre les différentes langues génèrent l'exacerbation de ce phénomène linguistique de longue date appelé la *concurrence entre les langues*. A l'intérieur d'un dialogue entre les cultures, cette «compétition linguistique» ne mène qu'a l'annihilation du côté «guerrier», „conflictuel de la vie des langues pour en arriver à un type d'homogénéisation – cadre de manifestation des particularités identitaires de cet instrument de communication à existence humaine qu'est la Langue. Et tout cela, pour un nouvel imaginaire linguistique des locuteurs de la Terre, construit sur les bases de la diversité des langues et de la Langue.

Bibliographie

ARDELEANU, Sanda-Maria, 1996, „L'Imaginaire linguistique – sa théorie", in *Analele Universității "Ştefan cel Mare"*, Suceava, pp. 9-13.

ARDELEANU, Sanda-Maria; HOUDEBINE-GRAVAUD, Anne-Marie, 1996, „Le français dans l'Imaginaire Linguistique des personnages du roman „Cel mai iubit dintre pământeni" de Marin Preda", in *Actes du XXI Colloque International de Linguistique Fonctionnelle*, Universitatea „Al. I. Cuza", Iaşi, pp.175-179.

ARDELEANU, Sanda-Maria, 1997, *Repères et principes fondamentaux dans l'analyse du discours*, Editura Universității Suceava.

ARDELEANU, Sanda-Maria, 1998, „Sur l'imaginaire linguistique des Roumains", in *Limbaje şi comunicare*, *III – Expresie şi sens*, Editura Junimea, Iaşi, pp. 33-43.

ARDELEANU, Sanda-Maria; PROUET, Liliana, 1999, „La norme dans les imaginaires des langues", in *Limbaje şi comunicare*, (IV), Actele Colocviului

Internațional de Ştiințe ale Limbajului, Editura Universității Suceava, pp. 127-132.

ARDELEANU, Sanda-Maria, 2000, *Dynamique de la langue et Imaginaire Linguistique*, Casa Editorială Demiurg, Iaşi.

ARDELEANU, Sanda-Maria, 2005, „Le discours médiatique entre Norme(s) et créativité linguistique", in *Limbaje şi comunicare VII*, Actele Colocviului Internațional de Ştiințe ale Limbajului, Editura Universității Suceava, pp. 27-37.

ARDELEANU, Sanda-Maria, 2006, *Imaginaire linguistique francophone*, Casa Editorială Demiurg, Iaşi.

ARDELEANU, Sanda-Maria, 2009, „Mesaj şi imaginar lingvistic în discursul public", in *Limbaje şi comunicare* X – *Creativitate, semanticitate, alteritate*, partea a II-a, Casa Editorială Demiurg, Iaşi, pp.235-239.

ARDELEANU, Sanda-Maria (coord.), 2009, *Discours et images*, Casa Editorială Demiurg, Iaşi.

BOYER, Henri, 1996, *Eléments de sociolinguistique. Langue, communication et société*, Dunod, Paris.

BRUNETIÈRE, Valérie, 1996, „Deux auteurs (Frei-1929, Rey-1972) sous l'éclairage de l'Imaginaire Linguistique", in *Travaux de Linguistique*, no. 7, Universitatea din Angers, pp.141-152.

CESEREANU, Ruxandra, 2003, *Imaginarul violent al românilor*, Humanitas, Bucureşti.

FODOR, Ferenc; BRUNETIÈRE, Valérie, 2011, *Climat d'angoisse. L'imaginaire du changement climatique*, Editions Les 2 Encres, Collection Sciences Humaines.

GRĂDINARU, Angela, 2007, *Fenomenul atracției paronimice în limba franceză*, Editura CE USM, Chişinău, Republica Moldova.

HOUDEBINE, Anne-Marie, 1978, *La variété et la dynamique d'un français régional. Etude phonologique, analyse des facteurs de variations à partir d'une enquête à grande échelle dans le département de la Vienne (Poitou). Thèse pour le doctorat d'Etat ès lettres et sciences humaines*, coordonator André Martinet, Universitatea René Descartes Paris V.

HOUDEBINE, Anne-Marie, 1982, „Norme, imaginaire linguistique et phonologie du français contemporain", in *La norme, concept sociolinguistique*, Le Français moderne, 1, Paris, Cilf, pp. 42-51.

HOUDEBINE, Anne-Marie, 1985, „Pour une linguistique synchronique dynamique", in *La linguistique*, no. 21, Presses Universitaires de France, Paris, pp.7-36.

HOUDEBINE, Anne-Marie; BAUDELOT, Christian, 1986, „L'Imaginaire linguistique dans la communication mass-médiatique", in *Enseignement et Médias, Colloque international de l'AUPELF*, Barcelona, Didier, Paris, pp. 58-64.

HOUDEBINE, Anne-Marie, 1990, „De la langue et des causalités", in *La linguistique*, no. 26, fasc. 2, Presses Universitaires de France, Paris.

HOUDEBINE-GRAVAUD, Anne-Marie, 1996, „L'Imaginaire linguistique et son analyse", in *Travaux de Linguistique*, no.7, Editura Universității din Angers, pp. 9-26.

HOUDEBINE-GRAVAUD, Anne-Marie (coord.), 2002, *Imaginaire linguistique*, L'Harmattan, Paris.

JODELET, Denise (coord.), 1989, *Les représentations sociales*, Presses Universitaires de France, Paris.

LAFONTAINE, Dominique, 1986, *Le parti-pris des mots. Normes et attitudes linguistiques*, Pierre Mardaga, Bruxelles.

Transmundane relevance in Creangă's tales. – Mythological exegesis –

Victoria BARAGA
"Ion Creangă" State Pedagogical University of Chişinău

Résumé: Le classique de la littérature roumaine, Ion Creangă (1837-1889), est reconnu grâce à ses contes et histoires, mais surtout grâce à son oeuvre autobiographique *Souvenirs d'enfance*. On remarque surtout chez lui le caractère réaliste du texte et le style de relater. Sans contester ces traits, on ne peut pas réduire la création de l'écrivain seulement à un type de vision. Pour mettre en évidence la complexité de l'univers des contes de Ion Creangă nous utiliserons une méthodologie transdisciplinaire développée et promue par le chercheur franco-roumain Nicolescu Basarab. Notre article parlera de la stratification du monde, de la logique ternaire et du principe de la complexité universelle dans les contes d'écrivain roumain Ion Creangă.

Mots-clés: Ion Creangă, mythe, conte, symbole, transdisciplinarité, sacré.

1. Preliminary

Often, when talking about outstanding personalities, in order to reach a certain qualifying security, we resort to the appreciative prints which are being repeated over a long period of time-these apparently representing the acknowledgment index. However, they should be used with caution, because they may be models of a certain ideology and not a result of the phenomenon evaluation.

The most popular reviews with regard to the Romanian writer Ion Creangă state that he is „a realist Writer" and that he is „the loquacious grandfather from Humuleşti". These statements are true up to a point, but should not be overrated. The literature theorists claim that some of the greatest creators like Dante, Shakespeare, Baudelaire, Zola etc., are interlocked, because, usually the artistic work cannot be limited to a literature programme of an aesthetic direction or to a trend, because of its connotation magnitude. Thus, the inclusion of Ion Creangă in the list of representatives of the realism trend specific to the XIXth century, which refers to social life, is also a relative fact. Certainly, if we refer to *Childhood memories*, to didactic stories and even to tales, we find a rural environment, in which the daily life is related very thoroughly, and everything is displayed in an expressive and delightful local language, denoting the spiritual dimension of the Moldavian nation climate.

The realist character in Ion Creangă's writings cannot be contested. Still, we cannot reduce all the works of Ion Creanga to this one-dimensional realism type, especially if we refer to the tales. At first sight, the tale seems to be a simple narration of characters and events, which reflects a fantastic and miraculous world, but in fact, it narrates the soul journey itinerary, on its way to initiation in a supernatural form. It marks the path of the spiritual ascension. The tale disguises the truth, but at the same time it is a revelation that operates with symbols and mythemes. A tale cannot be understood literally, as it does not operate with the explicit thinking terms. The tale's content is not addressed to the conscience, but to the human's superior feelings.

At first sight, the tale and myth seem to be different and even opposite, but in their essence, they reveal the fundaments that are transcending our world. Moreover, these two forms of the metaphysical knowledge collaborate, in order to reveal the different sides of life. The myth is a language, which expresses a certain facet of reality, and it cannot be translated and/or reduced to another language, to a more developed and a rational one, such as the modern science language. The mythical phenomenon is complex

and contradictory, placing itself over the opposites; it creates a communion between the higher and lower principles, and the myth message goes beyond the limits of a simple plan. In its essence the myth is *an initiation*, because of its visionary nature, the myth presents a truth of a sacred mystery in an archetypal form. Considering the ontological character of the myth, we can talk about its *modeling* function. As a primary model, the myth transfigures the esoteric, according to the laws of the inferior world, elevating the creation, bringing things from potency to act. Regarding the reception mode, the myth is *suggestive*. It is intended for the superior emotional center, awakening the elevated feelings like wonder, faith and love. The initiation of the mythical language invites to a *sacrifice* founded on the free choice of what is given to us, as a necessity.

The tale message, as well as the myth or sacred symbols message, is esoteric, but in each case the position, the human perception and functionality compared with the sacred is different. The tale surrounds the mythical truth which operates with ordinary terms, characteristic for the community thinking; in fact, the tale operates with other categories. The tale core is represented by the spiritual evolution steps in the path of initiation. The tale refers to a model in ascension, which is rewarded for sacrifice and soul purity.

We should take into consideration the reference studies of some researchers like Mircea Eliade[1], Ernest Cassirer[2], René Guénon[3], Vasile Lovinescu[4], Roger Caillois[5], Romulus Vulcănescu[6] etc., which have developed, deepened and cleared such pheno-

[1] Eliade, Mircea, *"Morfologia şi funcţia miturilor"*, in *Secolul 20*, nr. 205-206 / 1978, Bucureşti.

[2] Cassirer, Ernst, *An essay on man, An Introdution to a Philosophy of Human Culture*, Published September 10th 1962 by Yale University Press (first published 1944).

[3] Guénon, René, *Symboles de la science sacrée*, Gallimard, Paris, 1977.

[4] Lovinescu, Vasile, *Mitul sfâşiat*, Institutul European, Iaşi, 1993.

[5] Caillois, Roger, *L`Homme et le sacré*, Gallimard, Paris, 1950.

[6] Vulcănescu, Romulus, *Mitologie română*, E.A.R.S.R., Bucureşti, 1985.

mena like the tale, the myth and the symbol, whose roots are in a Transmundane space.

The oral folk creation is a carrier of a nation archaic collective consciousness. In the folk tale the encoded information is being developed for centuries or even millenniums. That is why in some places we may meet inconsistencies, disproportions, but it is authentical. If we refer to the religious tale that must pass through the styling „sieve", in order to save the form, some of its authenticity is lost. We cannot say the same thing about Creangă, as he, on the one hand, is not just a veritable carrier of the Rumanian folk, but also a real issuer of the popular feeling and thinking. On the other hand, it is most likely that he knew the significations of the introductory symbols, about which the press from those days used to write. This is why we must be vigilant and we must also understand that in his tales the apparently colloquial national language is illusory, and the daily conflicts as in *The mother with three daughters-in-law* are confusing and mislead from finding the hidden meanings. Thus, reducing the writer Ion Creangă to the tag of „the loquacious grandfather from Humuleşti" is a mistake, caused by the underestimation of his artistic universe, whose guide-marks are in a transmundane space. And the exposition oral character is a process that has the goal to veil the esoteric mystery.

The introductory content in Creangă's tales is approached with a special depth and intelligence by Ovidiu Bârlea[7], Vasile Lovinescu[8], Mircea Bertea[9] etc. Research in this direction is not just interesting, but also necessary, because it delivers the reception of Ion Creangă's works, but especially of his tales, under the reality explicit thinking pattern.

The world is complex and multiple, not only extensively but also intensively. The idea of reality levels is also confirmed by

[7] Bârlea, Ovidiu, *Poveştile lui Creangă*, EPL, Bucureşti, 1966.

[8] Lovinescu, Vasile, *Creangă şi Creanga de aur*, Cartea Românească, Bucureşti, 1989.

[9] Bertea, Mircea, *Creangă înainte de Creangă*, Dacia, Cluj-Napoca, 2001.

the Franco-Rumanian scientist Basarab Nicolescu[10]; who implements it in the micro particles investigations and even in the new transdisciplinary knowledge, which he elaborates. The transdisciplinary is a methodology of dialogue, between disciplines, which reveals the connections among the so-called exact and humanities sciences, between the scientific and the religious thinking, between theoretical-practical and mythical-symbolic knowledge. In order to be consistent and to suit the new directions, this research should be focused on the next trinity concept: the levels of Reality, the logic of the included third and the complexity. According to the new evaluation of the multiple realities, the sacred – as a primary source of our values – is rehabilitated, but also released from the religious captivity. The transdisciplinary requires a re-evaluation of intuition and sensitivity, of imagination and myths. If we follow the direction of the transdisciplinary research, we have nothing else to do, but to gain, both in the works of art capitalization, and the reality reshaping due to these creations.

2. The world stratification in Creangă's tales

Let us start, then, with the reality levels. In fairy tales various worlds are presented, each one of them having its legitimate operation that radically differentiates them. These worlds coexist, but they are autonomous and only in certain modal points interfere and even work together. First of all, these worlds are distinguished by the temporal size and the spatial one.

In Creangă's tales, usually, the narration of the events begins with the exposing the time and space, developed only in one level and characterized by the decreasing quality of the events, and, respectively, by the subordination of the entropy's law: the facts and things are irreversible. A world, which „is forgotten by God" and is dominated by greedy appetites and jealousies, by selfish interests and intrigues, a world governed by thirst and vanity, which blind people, and even people with virtues don't under-

[10] Nicolescu, Basarab, *La Transdisciplinaritaté. Manifeste*, Editions du Rocher, Paris, 1996.

stand in this confusion where is Up and where is Down, which is sacred and which is profane hierarchy-this is the world described by Creanga in his tales.

An old man, sufferring because of the hunger, but also because of the old woman's domination, listens to her and beats his rooster, asking him to egg. „Either you egg or go from my house!" (*The pouch with two coins*). Isn't that a violation of the natural order? Another old man, confused by his new wife, banishes his daughter (*The old man's daughter and the old woman's daughter*). However, the children represent the future of the parents, both biologically and spiritually, and by giving up on his child, in the favor of his own comfort, a person gives up on his future: so this is also an impairment of the natural things order.

A mother-in-law, wicked and cruel, exploits her daughters-in-law; I would say that this happens because of their exagerated obedience, which could be compared in this case, with silliness. (*The mother with three daughters-in-law*). The implacable despotism and the docility without discernment, which require and maintain each other, are two facades of a derived and morbid arrangement. The wolf, the god-father of the goat, plunders her kids, and thus, the holiness of the relative grade through adoption-repesented by god-parents and their function of guidance and protection are defied. On the other hand, the kids of the goat, the bigger one-ostentatious, and the middle one-implicit, unable to discern the truth from the falsehood, either because of the womb greed or of the importance that they give to it, don't recognize their own mother's voice (*The goat and her three kids*). The failure to identify their mother's voice, as a person's reflection, signifies, in fact, the detachment and ingratitude towards the progenitors and respectively, according to the law of cosmic analogy, towards the divine Father.

The stupidity darkens the people's minds, which even so are not that bright. This trouble does not pass by even the king's daughter, who defied her dad's advice to be cautious and, adviced by her mother, behind her husband's back, burns the pig's leather (*The story of the pig*). And, as a Rumanian proverb says – the evil

is better than the good: the young married princess, instead of enjoying and appreciating what she has, because of the social life and thinking formalization vice, willing to have an ordinary husband, obtains the contrary of what she was expecting to get. She is doomed to have an ascetic life and to bear a long pregnancy.

Neither Dănilă Perpeleac, which at the end of the tale is described as a quick and skilled person, in the beginning doesn't prove a great cleverness, when he changes the oxen for an empty bag, or when he cuts the tree in that way that it falls directly in his wagon, the stupidity cannot be even masked: he gets a broken wagon and his brother's oxen killed (*Dănilă Perpeleac*). This is more than a simple incompetence or a lack of practical spirit.

Or, in another case, from the very beginning of the tale, the narrator says that the mother-in-law's sons, although „tall as firtrees and virtuous" were „weak-minded" (*The mother with three daughters-in-law*).

This is the accessible level of explicit thinking, operating with rival terms of binary logic, which is usually formed in terms of realism, and respectively, of the realistic literary current.

Another time and space with a particular dimension can be found at the" Edge of the Earth ", this is the so-called navel of the Earth, representing the spiritual nutritive center, which propels to the world the existential source, received from the underworld, and is trying to slow down or even to hold back the entropy progress of things. It is a time of revitalization and reversibility, which tends continually to that mystery, which generates legitimacies; it is the remembering and the returning to the time's primordial plentitude. This time of eternal returning, maintains the mechanism of the sacred time infiltration worldwide, for the continuous regeneration of the existence. Those who live at the" Edge of the Earth"have access to the world Scale.

The Green Emperor reigns at the" Edge of the Earth", the others are subordinated to him and the emperor's son, who should inherit the reign, must be tested in order for everyone to be convinced that he posesses high moral, physical and intellectual virtues (*The story of Harap-Alb*). Vasile Lovinescu sees in this sym-

bolism, an initial message for the leading function of the North extremity, populated by hyperboreans, which were the genetic womb of the ancient people and their source of initiation.[11]

Ivan Turbincă was also wandering at the" Edge of the Earth" when he was walking from Heaven to Hell, these being located close to each other (*Ivan Turbincă*).

Hence, the end of the world (the" Edge of the Earth") symbolizes the portal to the other worlds.

The time and space „from beyond" is graded and includes the God's creation, which is not accessible to the ordinary world and to the linear thinking. There are a lot of worlds, which can be accessed only by those who master the secret of how to descend or climb the world scale. God has created inferior worlds, as structure and legalities, and also superior worlds.

The superior world is a sacred one, creating love and light, generating life and energy. Through its functionality it is anti-entropic. Being a predominately virtual time, it appears disguised in the current world by miracle, and the myth and the symbol reveal the mysteries of this superior and guiding world.

In Creangă's tales, God himself appears; the Creator and the Guide of the Universe, He executes the supreme justice and the order of the things, but everything that He does is imbued with an immeasurable love for every being. God, the One Who sees everything: knows the behavior of every being, and rewards it according to the soul's goodness and mercy. He makes a miracle from an ordinary thing, even blessing a knapsack, but He withdraws it when it's necessary. Being very generous, God indulges all Ivan's plagues, allowing him to walk from Heaven to Hell, frightening all demons, He allows him to laugh in the Death's face, this also being a „curative" procedure for Death- so that she would not give herself too much importance, Ivan makes her gnaw all kind of trees, young and old (*Ivan Turbinca*).

[11] Lovinescu, Vasile, *Creangă şi Creanga de aur*, Cartea Românească, Bucureşti, 1989.

Holy Wednesday, Holy Friday, Holy Sunday – celestial holiness – live by other existential principals (*The story of the pig*, *The story of Harap-Alb*). They are endowed with special qualities, and with great powers, and the also participate directly in the promotion of the divine laws. The Holy Sunday comes to the emperor"s third son disguised in a „humpbacked old woman", which in addition to prophesy and blessing, tells him „You can see, no doubt, but not so well. And this is because you cannot see who can help you. I have hidden powers and gifts of a fortune teller. It might seem strange to you, that I can help you. But our Lord also puts his gifts in helpless hands, for the powers gifted to me are great"[12]

These Fairies having the role of sacred energy conductors help in maintaining the divine order, favoring someone and disfavoring the others. Not only once Harap-Alb is helped and adviced by the Holy Sunday: how to start his journey, and what supplies to take; how to acquire the salads from the bear's garden and by which craft to approach to the miraculous deer.

The Holy Sunday, through her sanctity being, allows the access to the other worlds. Thus, the attic, in which the old man's daughter and the old woman's daughter climb in order to receive the payment for their work, is not an ordinary attic, but one of a mystical nature, because exactly there is elevated the soul and spirit quality of those two sisters-in-law. What the author allows us to know is that the estimation is accomplished in another world and that the „requital" comes also from there. At the impact with the sacred, only the grade of soul's purity is weighed.

The climbing in the attic is also accomplished by Harap-Alb, at the Holy Sunday's urge, at the moment when he was looking for his father's clothes and weapons. The attic in Creangă's tales seems to be a place in which the sacramental information is deposed. But, also Harap-Alb is the one who descends in a fountain at the urge of Glabrous. The act of scale's descending signifyes

[12] Creangă, Ion, *Poveşti, amintiri, povestiri*, Cartea Românească, Bucureşti, 1989, pp. 81-82.

the accession to the inferior worlds, and which at the same time has connotations of spiritual humiliation, that in the esoteric sense would mean the beginning of the ascesis: a procedure of obligatory purification for initiation. The scale's climbing and descending towards the other worlds, supposes the temporary detaching from the ordinary human condition with its meanings, aspirations and possibilities.

An inferior subhuman and subterranean world, as a level of development and intelligence, is a world of devils, dragons and other beasts, which periodically intervene in the human's lives. This is a negative necessity; it is the opportunity of the destructiveness within each cycle or in the case of derailment, from the major regularities. The tale says that a lot of dragons came out of the box and ate the old woman and her daughter; this seems to be a restoration, required by the ordinance of things (*The old man's daughter and the old woman's daughter*). The swallowing of the two biggest goat's kids by their god-father has a similar meaning. (*The goat and her three kids*). The dragons or the wolf's mouth represent an abyss of nothingness, which assimilates the nature's mistakes.

The meaning of the scale is also met at the onomastic level: Prepeleac represents the scale, the stick, the truncheon, and the first name Dănilă, is a local version of Daniel, which through its spiritual purity defeats the power and hunger of lions. Ie, Dănilă Perpeleac accesses the worlds scale: he passes the ascetic test of detaching the earthly motivations and reckonings, becomes the fear of the devils. In *The story of Stan Pățitul*, the situation is moving towards the usual pattern, reversed: the human is not the one of whom the dark beings are taking advantage, but, in this case, the demon with a human name, Chirică, is placed to be in the human's service: for three years, he is conscientiously tanned, and rewarded with a piece of maize-bread.

The world of these hideous and monstrous entities is also a part of the huge divine creation and they have their own system of values and organization, but at the moment of the world's interference, they do nothing but exercise their role of our world's sa-

nities, consuming the spiritual alterations. The omniscient and omnipresent narrator treats them with a paternal love, so that they are no longer so scary. The old man's daughter and the old woman's daughter, who entered in the service of the Holy Sunday, had to feed a lot of beasts, which she called her children. Namely, these beings are a part of a specific evolutionary hypostasis that is under the supervision of the superior beings, and are treated with warmth and love. And even more, the Devil's type or the Scaraotchi in Creangă's tales is presented, with some superhuman physical abilities, however, pretty dumb and clumsy. The tolerance and forgiveness of foolishness creates the Rumanian folk humor that helps us overcome the smallness of daily life.

Hence, in tales, more than in other species cultivated by Ion Creangă, is presented a corner of the universe's immensity, but which reveals the complexity of a structured world on levels of Reality.

3. The ternary logic in Creangă's tales

The second pillar of transdisciplinary methodology confirms us the impeccable functionality of the included third's logic which is promoted by Ştefan LupaŞcu[13]. The axiom asserts that there is a third T-term, which is both, A and non-A. Basarab Nicolescu places the first two terms on a level, by introducing the notion of „levels of Reality", and the third is placed on another level of reality, thus achieving the conciliation of those two terms, excluding the antagonism. Mircea Florian, referring to the world structure, has introduced the concept of recessivity, probably referring to a level of reality: „The existence is structured asymmetrically, recessive, on fundamental dualities."[14]

Virgil Nemoianu, with regard to that relationship of recessivity, says: „The regressive duality is a type of relation in which the involved terms are not equal in power or value, but in

[13] Lupasco, Stéphane, *Logique et contradiction*, P.U.F., Paris, 1947.

[14] Florian, Mircea, *Recesivitatea ca structură a lumii*, vol. 2, Editura Eminescu, Bucureşti, 1987, p. 424.

which one of them is dominant and preponderant over the other. Those two terms are opposite but not contradictory-they coexist in a condition of inequality. The *recessive* term is secondary and dependent, but a certain tension is kept between them."[15] If these two terms manifes on the same existential terrain, the third term (the included term or also known as the hidden third, because it is neither cognizable, nor rationalized,) gives coherence to the worlds and conciliates the opposites. It is rather interesting that not the leading term, but the second one, namely the recessive, due to its total non-involvement and non-compliance, is receptive through the sensitivity being of the hidden third, which is the source of sacredness. This type of logic, which cannot be reduced to the polarity of binary thinking, calls for a reassessment of the terms. Namely, with all respect for the principal term, which orders its level of existence, we do not have to overlook the importance of the recessive term, which through its exterior tenderness and fragility, reminds of the existence of the veiled third term which overturns the hardened stereotypes, that are no longer able to correspond to the reality, because it announces the inserting of the sacred into the world.

In Creangă's tales the appearance of the two manifest terms is achieved by presenting the report of the principles of Yin-Yang, which refracts the combative duality male-female, or parents-children, or master-slave etc. The struggle between these opposing elements, but also, reconciled in an unknown harmony, is represented by Ion Creangă, in a morbid hypostasis of their relationship, but also in a valorization and/or in a profiled one. The Creangă's tale symbolism reveals the noxiousness of the superiority feeling with regards to the man. „Maybe, deep in his heart, the old man felt that he could have said something; but now the chicken was singing in his house, and the rooster didn't have any value, anymore; and besides that, had he tried to say something, the old woman and her daughter would have started to

[15] Nemoianu, Virgil, *O teorie a secundarului*, Univers, Bucureşti, 1997, p. 209.

scold him"[16] (*The old man's daughter and the old woman's daughter*).

The same situation is in *the pouch with two coins,* where the old woman, which is concerned about herself and incapable to make even a small sacrifice: neither to give an egg to the old man, nor to put it under the hen. She is indulging herself in her own separability and sterility.

In *The mother with three daughters-in-law*, the question of the false motherhood occurs:-in this story, the mother of the boys doesn't want to accept the cutting of the "spiritual umbilical cord": she does not give them even a small piece of freedom, not even in the private life, creating a sort of female dictatorship; the mother accepts no deviation that exceeds her limits of understanding. The author adresses this problem, not because of misogyny, but because he wanted to point out the dissonance caused by relations anomaly and the vital stagnation it results in. The need for a spiritual balance is also felt by the Green Emperor: he lives in an environment with a dominant female, and asks his brother to send him one of his sons, to entrust him the reign. The disconsideration of the male element regent function, whose administration in the spiritual sphere dominates through a native faculty, brings to eradication. The sterility and the futility, in this context, have a repairing function: to cease the distorted and the inconsequent seed with supreme arrangement.

In *The old man's daughter and old woman's daughter* we have two parallel situations: two orphan children, both lacking one parent, at the first sight it would seem that these are two similar cases, but in fact they differ qualitatively, through content. The motherless child is visibly deprived of compassion, kindness and care, while the fatherless child, although, having all these things, is deprived of strategic dimension, suffering of a kind of night blindness, which balances harder and rougher. The old man's daughter represents a true model of femininity, while the old woman and her daughter represent an abdication from the

[16] Creangă, Ion, *op. cit.*, p.129.

native posture given by God. According to the laws of nature, the woman who doesn't fulfill her recessive function, if we deal with binary logic terms, should be either reinstated in her functionality parameters, or she should be removed from the equation.

The same problem of the native principle inadequacy is met in the case of men, who they are not able to fight back, supporting the importance of their own position, either from lack of will, or from lack of a clear shaped opinion, namely a wimp. Moreover: in *The story of Harap-Alb* an advancement of this "disease" is met, which is expressed through Glabrous, namely the bald man. The mythical language tells us that the hairless man lacks masculinity, namely the virile component, which is the index of the communion with God. A confirmation of this opinion is the fact that men without beard are not engaged in the sacerdotal sphere. Respectively, Glabrous, after losing his verticality, adapts to a new condition of existence, building a character with false-feminine-features: he mimics the submission, he flatters and he talks with a thin voice, but behind those veils, is a set of vices at the base of which lays the aggression of the universal order. Glabrous faith to be sprayed into the air is due to an adjustment of the discordance between the entity, separated from the destructive egoism, and the cosmic unity, which combines all of them.

The need to balance the universal harmony is also found in the relation between parents and children, or between the master and the servant; the dissension is caused by the overcoming of dominating limits, and the failure to respect the second term's dignity. In the fierce battle between the two terms for the areas of domination, the third term intervenes, which by the virtue of its location on another level of Reality, suggests to the two terms the conciliation, and the establishment of a dialogue, it makes an invitation towards elevation, thus, conferring them dignity and ennobling them. Only those, who are receptive to the hidden third, get a true beatitude and love. Therefore, behind the apparent duality, there is the creative trinity, which is invoked by the distant cultures and esoteric schools.

The symbolism of three is archaic, we find it in pre-Christian nations; in the Rumanian folklore, and we also find it in Creangă's tales: The Mother with three daughters-in-law, the goat with her three kids, The Green Emperor and his three daughters. The third child, the smallest and less heeded, turns out to be the smartest, the wisest and, in fact the savior of the situation.

In the world of Creangă's tales we also find other symbolic numbers 7, 9, 12, 24; these numbers, although they have their individual functionality, being a significant spectrum, they are nothing but derives of three, not to say that even three at its turn is a derivative of one, but in a completely different dimension. Thus, the symbolism of the number three belongs to the mystic sphere, and it is appropriate to avoid the confusion between the mythical trinity and Hegelian triad, where the terms are subject to the same laws. The functionality of the trinity law belongs to the level of facts, attempts and characters.

The symbolic representation of the hidden third, in the world's mythology, is often realized by the appearance of the third eye. A similar idea is met in Creangă's tales, but it is adapted to the context. Wise-Eye, from *The story of Harap-Alb*, has only one eye, situated in the forehead,and it is so primordial, that the other two are not yet evident; the third eye „sees everything and everybody, in a different way than other people see".[17] The epiphysis -this mysterious organ -reveals a reality that is inaccessible to common beings, which are limited in thinking and feeling. The third eye has been closed by the mist of time, but the particular reminiscence of its presence is also met in myths and fairy tales. The intangible deer, inlaid with precious stones, which is hunted by Harap-Alb, has a shiny stone on the forehead, which also reminds of the third eye's sacred illumination. It should be noted that not the shining stone on the forehead is deadly; it is the glance of the two eyes.

There are various versions of the third eye's location: on the forehead, on the neck or on the crown of the head. In *The mother*

[17] *Idem*, p.109.

with three daughters-in-law, this idea is used, but not in the traditional sense of a clairvoyant person, but of a person who has an eye located on the neck that permits to simulate the possibility of seeing all-around. The fact that the mother-in-law mimics the third eye, stresses its deficiency. The lack of a central eye is expressed, symbolically, through the squint of the second daughter-in-law, whom she has chosen to her taste.

The tale by its nature informs, through symbols and mythemes, the existence of the hidden third in another level of Reality and all the trips taken by the characters of tales; if we translate these trips in a common language, they signify the undertaking of a spiritual expedition, as the searching procedure of the third is an act of initiation. The characters that choose this path are already partially prepared by the formula of an ascetic destiny. The old man's daughter, whom the author didn't give a name, bears the burden of her pitiless mother-in-law and sister-in-law; The rooster is unjustly beaten, being requested to do the impossible; Stan Pățitul is an orphan and a bachelor; Dănilă Perpeleac is poor materially, but also spiritually; Ivan Turbincă, released from the army, because of his advanced age, didn't have but two rubles. For these beings, which become homeless wanders, the most precious thing they have, is their pure soul, the generosity of the heart and their faith in God; all these things strengthen them in their perseverance and patience, in diligence and assiduity, in resistance and courage. And in the difficult journeys, the spiritual qualities that guide them are mildness and love.

The trips undertaken include tests of resistance, of verification or of tempering and preparation for the following hypostasis. It is appropriate to mention here the alchemical experience of the filtration through the prism of primordial terms. Ion Creangă's characters also pass this test, in which they transcend the force of element through the soul's goodwill, and then they benefit of its valances. The old man's rooster passes various tests-he is thrown in a fountain, and drinks all the water from it; he is thrown in the oven and extinguishes the fire, using the water he had drank in the fountain, and the other two tests are related to the

ability to withstand the material gift. The old man's daughter is receptive to all the requests encountered on her way, she is merciful and careful, but rewards do not come immediately and the remuneration materializes only after the last test, passed at the Holy Sunday. The temporary interdiction of postponing the gift is also a test for the soul tempering: the girl doesn't have the right to open the chest received, only after she has reached her father's house. The desire cannot be fulfilled immediately, because the share is not located in the material world, but beyond it, and, respectively, the achievement refers to another value system. Harap-Alb, in his trip itinerary is subordinated to Glabrous, who has given him the dual-antinomy name – he is and Harap (Arab, black, slave) and Alb (Hyperborean /Dacian, bright, noble) –requiring the search of a third element. The acceptance of obedience is an ascetic exercise, absolutely necessary to the initiative practices, which through the deprivation of liberty, strengthens the will. And then, the dimension of comradeship is also important, especially when we deal with some primordial beings that have an unforgettable image – Frosty, Greedy, Athirst, Wise-Eye and Long-Lanky – whose reminiscences are found in their own being. A complete sinusoid of the initiated path is accomplished by the king's daughter from *The story of the pig*, she lives in sufficiency and luxury, without appreciating that, she wants something better, violating the natural order of things and, consequently, obtaining the contrary: losing everything that she had, she has to follow an ascetic purifying path through the deprivation of comfort, through the burden of a prolonged pregnancy, but especially by hope, love and faith in God, so that in the end she would regain all the things that she had in the beginning, but in a manner that is in accordance with the „beyond" order. The end of the soul's initiation journey is crowned with a well-deserved reward, usually, a material abundance and a wedding. But not everyone who goes in the direction of the sacred is rewarded, but only those who have faith and love in their soul, only those which are capable of giving, because, the impact of the sacred requires sacrifice. And even more, anyone who approaches to the sacred

with a neglected soul is doomed not to succeed. The old woman's daughter, seeking for the wellbeing, during the itinerary towards the sacred remains with a heart of stone-she doesn't dare to help the ones in need-and when she gets to the Holy Sunday's house, she doesn't even realize that she is on the realm of holiness. Not only that she fails her test, but she and her progenitor, who's sins she inherited and multiplied, both were devoured by dragons, which exert a sanitary function. The situation of Glabrous is similar; he does not withstand the impact with the love's sacredness and must be eliminated. The two biggest kids of the goat who „ they extremely rude"[18] are punished by reaching the wolf's tummy gulf, that signifyes the inconsistency with the accepted order.

A big mandatory component of the tale's composition is the conflict, represented by the characters that have to deal with obstacles and dangers. This fact reveals the importance of the conflict in the path of the spiritual ascension. Discordance should neither be avoided nor ignored, it should be resolved. The fight is necessary in order to achieve evolution, it is important to establish a healthy conflict, where the hidden third is not forgotten, but is disseminated etherically worldwide and spreads peace, reconciliation and love. The tests that are passed by the tale's characters are actually steps of the soul's evolution and hypostases of perfection. The tale doesn't target the wordly space, but only operates with factuality terms, in order to represent the itinerary of the soul's travel on the way to initiation; the tale marks the path of spiritual ascension.

The values promoted by tales are the courage and lucid mind. For example, in *The mother with three daughters-in-law,* the third daughter-in-law comes with a different type of thinking, thus making a real revolution in the bleak and stagnant ambiance of the house. The rooster, with its valiance and perseverance, regains his dignity and honor, as well as his master's (*The pouch with two coins*). The goat's maternal courage, that impulse her to punish the wolf who was stronger, but guilty, establishes a new

[18] *Idem*, p.15.

order of justice (*The goat and her three kids*). Harap-Alb, from the very beginning proves that he is brave, passes the paternal test and is willing to face the simulated bear, not to mention the following stages, in which he has to face a real bear, or to hunt the mysterious dear, or to conquer the Red Emperor's daughter, which was a „dreadful witch"[19].

4. The principle of the universal complexity in Creangă's tales

The third pillar of the transdisciplinary mythology is the complexity. The Universe is huge and structured on levels of Reality, which coexist are interlaced and interconnected. The tale is important in the sense that it shows the correlation between the worlds. People don't even suspect that the existence has not been given for a certain period of time, but is always supported and the work of creation is continually extended. There are moments when the sacred penetrates the darkest and the farthest spaces of the universe, distributing diffusely and attenuating the matter. There are also moments when common things are penetrated by the sacred, through the intercession of some characters, like sanctities, animals, birds, or devils. A dialogue is established beyond the explicit signification of the situation. The Holy Sunday shows up to the Emperor's son, Harap-Alb and after testing his mercy, she helps him with some pieces of advice, so that they would meet again on the realms unexplored by humans (*The story of Harap-Alb*). The old man's daughter, wandering, gets to the Holy Sunday's house, at which she engages to do the housework, for a reward (*The old man's daughter and the old woman's daughter*). God and St. Petru, as timeless and spaceless sanctities, can appear anywhere, anytime, even on the same road with the Russian solider, Ivan (*Ivan Turbinca*). God knows that Ivan is a kind person and spoils him: God hallows his knapsack (hat), and indulges Ivan to be a messenger and deliver His commands to the Death. The marvelous horse of Harap-Alb has special abilities and he

[19] *Idem*, p.103.

also knows a lot of secrets. The horse regains miraculous powers after eating embers, and, applying some special travelling maneuvers, the marvelous horse takes Harap-Alb to the bear's garden, to the dear's meadow, and to the Red Emperor's court, being able to cross the space at wind speed, making that mysterious connection between worlds. The marvelous horse also knows when Glabrous accomplishes the mission of Harap-Alb's spirit purification and withdraws him from the conflict area. The red Emperor's daughter also has miraculous powers, and she can turn into a talking bird. She is that mystic crystal of the tale, which has to be removed from her father's mastery, and be subordinated to another order, that of Harap-Alb dominating the realm of the Green Emperor (*The story of Harap-Alb*).

Other forms of communion between worlds are the premonitions, the signs and the dreams. In *The story of the pig*, the old woman was desperate to have a child, and was willing to accept every being, not necessarily a human, as a child, and when the old man brought her a pig she was very pleased, saying that „this is also a God's creation". The old woman's statement, which at the first sight seems to be humility and charity, actually brings a concept, which reveals the unity of God's creation. This kind of thinking capitalizes any element of divine genesis, realizing the cosmic integrity and complexity. The universe doesn't have a static structure, it is alive, and its components are in a constant interconnection. Moreover, every being shapes the universe to its taste; thus, the same entities react differently in conformity with the person they meet: the she-dog, the fountain, and the oven are grateful and generous with the old man's daughter, which has taken care of them, but they are rough with the old woman's daughter, withdrawing their gifts (*The old man's daughter and the old woman's daughter*). The Queen of bees and the queen of ants at a certain time bring gratitude to Harap-Alb, advising him what to choose (*The story of Harap-Alb*). Dănilă Perpeleac was very kind hearted, and had a house full of kids, while his brother, whose wife was „very stingy", did not have any children... In the mythical axiology the child is a gift and represents the human

wealth, and the material possession, that almost everyone wants, is nothing but an illusion (*Dănilă Prepeleac*). The old man, good hearted and humbled is rewarded by his rooster, which was considered unproductive, while the stingy old woman remained even without what she had, after she had beaten her hen to death (*The pouch with two coins*). In other words, thanks to the universal sacredness, the human, in his dynamic, sees in the visible world his own projected soul and what he gets in life is the result of his soul and it is in no way the Creator's mistake or the Devil's involvement. Thus, we can state that the tale, because of the fabulous elements, reveals the hologram of the soul. One of the great merits of the tale consists exactly in transcending the time and space, thus realizing some pipes of communication, unimaginable to a current thinking, but very accessible to a child's contemplation and imagination, which are not yet petrified by routine. For example the five characters, Harap-Alb's adjuvants – Frosty, Greedy, Athirst, Wise-Eye and Long-Lanky – they come from distant epochs of human's history, but the tale faces the ordinary measure of time encouraging connections between the historical eras.

5. Conclusions

The Creangă's tale narrates an integral and complex Universe that is impregnated with myths and symbols. The symbol is an opening through transcendence, exceeding the obstacle of materialist and evolutionary reason absolutization, the world is perceived in another range of colors, in another sound spectrum or with a different dynamic frequency. Ion Creangă's merit consists in an unaltered transmission of the vital flow emitted by myths and symbols, which are oases of spiritualization infiltration in the ordinary existence platitude. The apparent infantilism of the tale hides, in fact, an incredible and precious wisdom, which lasts in time, because it reveals sequences of the big mysteries of the Universe.

The symbol informative-energetic codification allows the realization of a dialogue between worlds that have different laws, but even more, within the same world, between apparent divergent domains, such as science, art and religion. Communication between current activities can be achieved only by finding a center of gravity in the transmundane space of sacredness. If a consensus between opposite directions was found, this could alleviate and even solve the actual spiritual crisis, bringing the fairytale enchanting atmosphere in our souls, and respectively in the daily reality.

Bibliography

Bârlea, Ovidiu, *Poveştile lui Creangă*, EPL, Bucureşti, 1966.
Bertea, Mircea, *Creangă înainte de Creangă*, Dacia, Cluj-Napoca, 2001.
Caillois, Roger, *L`Homme et le sacré*, Gallimard, Paris, 1950.
Cassirer, Ernst*, An essay on man, An Introdution to a Philosophy of Human Culture*, Published September 10th 1962 by Yale University Press (first published 1944).
Creangă, Ion, *Poveşti, amintiri, povestiri*, Cartea Românească, Bucureşti, 1989.
Eliade, Mircea, *"Morfologia şi funcţia miturilor"*, in *Secolul 20*, nr. 205-206 / 1978, Bucureşti.
Florian, Mircea, *Recesivitatea ca structură a lumii*, vol. 2, Editura Eminescu, Bucureşti, 1987.
Guénon, René, *Symboles de la science sacrée*, Gallimard, Paris, 1977.
Lovinescu, Vasile, *Creangă şi Creanga de aur*, Cartea Românească, Bucureşti, 1989.
Lovinescu, Vasile, *Mitul sfâşiat*, Institutul European, Iaşi, 1993.
Lupasco, Stéphane, *Logique et contradiction*, PUF, Paris, 1947.
Nemoianu, Virgil, *O teorie a secundarului*, Univers, Bucureşti, 1997.
Nicolescu, Basarab, *La Transdisciplinaritaté. Manifeste*, Editions du Rocher, Paris, 1996.
Vulcănescu, Romulus, *Mitologie română*, E.A.R.S.R., Bucuresti, 1985.

Approche sociolinguistique des discours romanesques francophones en situation d'*Insécurité Linguistique*[1]

Yaya COLY
Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal)

Abstract: If it's true that in the French speaking space highly marked by multilingualism, linguistic diversity and linguistic insecurity, the problem of linguistic representation is more than ever topical as well as the fact of taking into account (the non-French) French-speakers identities in novelistic discourse remains an actual fact. Such a situation rather symbolical of the outlying context, in which the linguistic insecurity prevails, brings about linguistic changes that are noticeable in the French romantic discourse in Acadia, Flanders and Senegal. And, despite prejudices often weighing on the written language, storybook creation shows original French, marked by interbreeding and code interchanges as well as a certain number of semantic and morphologic variables.

Keywords: linguistic representation, francophony, linguistic insecurity, literature, sociolinguistics, novelistic discourse.

Introduction

La problématique de la langue d'écriture littéraire dont il est question dans le présent article, est soumise à une analyse sociolinguistique en raison de la forte influence du sentiment *d'insécu-*

[1] Notée IL, l'insécurité est définie comme la conscience d'une pratique linguistique non conforme à celle érigée en norme (J.-M. Klinkenberg: 2005). Ou encore, la sujétion à un modèle linguistique exogène, qui se traduit par une certaine dépendance culturelle et linguistique à la France (Aude Bretenier: 1996).

rité linguistique qui prévaut dans l'espace francophone. Sous ce rapport, le caractère assez vaste de son champ d'application, englobant *«l'étude du langage dans son contexte socioculturel»* (A. Barry 2002: 22), prédispose la sociolinguistique à l'analyse des discours romanesques francophones. Car, la langue littéraire uniforme – en apparence – qu'est "le français" *«souvent socialement homogène comme principal langage parlé et écrit d'un groupe* [ou plusieurs] *social* […] *conserve nonobstant une différenciation sociale qui, à certaines époques, peut devenir fortement marquée»* (M. Bakhtine 1978: 111).

Alors, s'il est vrai que dans cette espace fortement marqué par la diversité tant culturelle que linguistique, la question de la langue d'écriture est plus que jamais d'actualité, la prise en charge des identités francophones (non françaises) ainsi que l'expression culturelle dans les discours romanesques, demeurent également une réalité constante. Il s'agira donc de se pencher, à travers une approche comparative, sur l'ancrage socioculturel et les conséquences de l'*insécurisation* (C. Caitucoli 2004: 172) dans ces littératures dites périphériques d'Acadie, de la Flandre et du Sénégal.

1. Une sociolinguistique interactionnelle

Dans le souci d'élargir le champ d'investigation de la sociolinguistique, John Gumperz (1989, 2000) a initié l'approche interprétative interactionnelle du discours. Car, la langue étant une *activité d'interaction* pose généralement le problème de l'interprétation et de l'appréhension qui proviendraient, dans l'espace francophone particulièrement, du fait que les locuteurs parlant très souvent la même langue appartiennent à des univers sociaux différents.

Ainsi, l'application de cette approche interactionnelle, pour ce qui concerne les discours romanesques repose sur le principe de la *contextualisation* (Gumperz 1989: 211), qui va déboucher sur la prise en compte de valeurs significatives au double plan: la prosodique et le choix des codes linguistiques dans le processus discursif.

1.1. Contextualisation et valeurs significatives

«Toute approche du discours présuppose une certaine procédure qui prend en compte aussi bien l'analyse du dire que du contexte du dire» (A. Barry 2002: 13). Telle semble être a priori l'objet de notre analyse à ce niveau précis. Le contexte, désignant la situation concrète dans laquelle le discours est émis, semble déterminant dans la compréhension des énoncés dans le cadre d'une approche sociolinguistique.

1.1.1. L'existence de variétés

Une analyse plus approfondie des structures discursives de notre corpus confirme l'existence de multiples variétés de la langue française. Ces variétés linguistiques souvent peu intelligibles, pour un lecteur étranger à la communauté de l'auteur, s'avèrent intimement liées à l'histoire linguistique de différentes aires contextuelles. Mais aussi, elles demeurent surtout identifiables à travers les discours des personnages – à un niveau prosodique – dont l'ancrage socio-culturel détermine le type de langage utilisé. C'est pourquoi dans la poétique légendaire et hybride de *La Légende d'Ulenspiegel* (LLU), les discours des personnages notamment Ulenspiegel et Lamme, révèlent une variété régionale du français (dite périphérique) parlée dans la province belge de la Flandre.

Malgré l'histoire commune de la langue française (entre Belgique et France), se développe néanmoins une variété belge – spécifiquement flamande – à forte influence néerlandaise. Ainsi, LLU dans sa globalité se présente comme le reflet de cette tendance assez controversée au 19e siècle. Dès lors, les stratégies discursives de De Coster, notamment en ce qui concerne les narrations et dialogues (discours directs) d'un certain nombre de personnages, ont été les principales cibles dans l'analyse des processus discursifs mis en œuvre dans l'écriture romanesque. Pour en être édifié, considérons ces différentes séquences (narrateur et personnages):

> Sans que le populaire s'en mêlât, la guenaille des malconnus devint plus hardie et vocifèra davantage. Et les voûtes résonnaient comme au bruit de cent canons.
> L'un d'eux alors à la trogne d'oignon brûlé, paraissant avoir quelque autorité, monta en chaire, leur fit signe de la main et prêchant:
> «Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit-il, les trois ne faisant qu'un et l'un faisant trois, Dieu nous sauve au paradis d'arithmétique; ce jourd'hui dix-neuvième d'août, Mieke est sortie en grand triomphe d'habillements pour montrer son visage de bois aux signorkes et pagaders d'Anvers (…), et Satanas lui a dit, se gaussant d'elle: «Te voilà bien fière ainsi attifée comme reine, Mieke, et portée par quatre signorkes, et tu ne veux plus regarder le pauvre pagader Satanas qui chemine pédestrement».
>
> (LLU: 283)

Cette séquence mixte (appartenant à la fois au narrateur et à un des personnages) révèle, à travers son organisation formelle et discursive, la superposition des propos du narrateur et du «discours direct», entre guillemets d'un personnage (membre du groupe des «*malconnus*»). C'est une séquence polyphonique, dé-voilant d'abord l'alternance d'une variété de langue (français) plutôt "normée" et assez intelligible, à l'exception comme nous pouvons le constater de quelques vocables locaux (*populaire, guenaille, malconnus*…) insérés dans le récit. Ensuite, prend place le discours du «prêcheux» à partir d'un style direct, contrastant, du reste, avec celui du narrateur.

Les propos du personnage – de l'inconnu en l'occurrence – révèlent un usage représentatif d'une part de la Flandre, et des parlers populaires en général différents cependant du wallon et des bruxellois d'autre part. Ce qui prouve qu'il s'agit d'une *parlure* fortement influencée par le néerlandais flamand (différent du néerlandais hollandais) comme en témoignent certaines lexies ou expressions (*cejourd'hui; signorkes; pagaders* etc.) élevées au statut de *«langue obligatoire pour les belges habitant en Flandre»*.

Ainsi donc, nous avons deux «usages» différents, poétiquement bien organisés avec subtilité, au sein de la même norme en apparence uniforme.

Cette stratégie discursive est presque analogue à celle de Maillet Antonine, dans l'agencement des usages acadiens authentiques et ceux relevant de la supposée norme communément admise dans le passage suivant:

> …Elle fronce les sourcils et songe à la corde de bois où les deux nains barbus n'empilaient pas des bûches tout à l'heure, mais des pics. Quelle horreur! Elle recule devant son bol et se demande quel genre d'os sa cuillère va cueillir dans le jus gluant.
> *On va pas manger du porc-épic!*
> *Je te jure que c'est très bon, Radi.*
> *Où c'est que t'as mangé ça?*
> *En Afrique.*
> *Je veux pas aller en Afrique. As-tu mangé des sauterelles Itou ?*
> *Radi, calme-toi, rappelle-toi que t'es ici en visite. Essaye d'être aussi raisonnable que la plus petite des naines qui mange son fricot comme grande.*
> Mais c'est au moment où Radi se tourne vers elle, que la sage petite demande en pleurnichant à l'un de ses frères de se souvenir de sa promesse.
>
> (LTMD: 153-154)

Le dialogue formel (sans tirets mais en italique) entre Radegonde et Radi (deux protagonistes du roman) est ici encadré par des séquences (narrées) du narrateur. Ces dernières (au début et à la fin) sont exactement comme dans *La Légende*, écrites en "français standard" et représente la première instance discursive: le narrateur ou auteur. Alors que les passages en italique (dialogue), des différents personnages, reflètent le parler populaire acadien érigé en langage littéraire et inconcevable dans l'espace hexagonal, à l'image des usages flamands.

Celui-ci en dehors de son ancrage dans le champ social, se justifiant notamment par certains indices lexicaux et syntaxiques, s'apparente beaucoup plus au parler oral dont il serait sans doute la représentation graphique. Toutefois, une nette ressemblance se dégage, a priori, non pas dans les usages mais à un niveau prosodique entre *Le Temps me dure* (LTMD) et LLU; précisément dans l'organisation discursive et la distribution des différents usages sociaux.

Dans cette même dynamique *Buur Tilleen* (BT) du sénégalais Cheikh Aliou Ndao offre une représentation plus savante des variations du français (assez subtiles) consécutives à une *«africanisation»* pour ne pas dire *wolofisation* (A. Tine:1981) du français littéraire. Car, dans ce cas précis, nous assistons à l'émergence d'une variété tout à fait nouvelle, suivant les mêmes stratégies discursives pratiquement que pour les deux romans précédemment analysés. A savoir **narrateur** = discours plus ou moins exogène, proche et/ou analogue à la variété dite centrale:

> Tante Astou, jeune sœur de Maram, vit à Dakar depuis des années, sans fréquenter la demeure de Gorgui Mbodj. Elle a la beauté des femmes noires habituées à la brise marine. N'ayant pas enfanté, ces formes nubiles n'ont pas été ternies par des maternités successives et fatigantes. (narrateur)
> (BT: 51)

Les passages narrés présentant, comme pour les deux autres ouvrages, un langage conventionnel c'est-à-dire un français plutôt hexagonal, ou si l'on veut, conforme aux normes du *"bon usage"* véhiculées par les dictionnaires conçus en France. Chez les personnages par contre, l'auteur adopte des stratégies d'africanisation et d'appropriation très subtiles. Dans la mesure où le niveau de différentiation dépasse de loin la couche superficielle pour se loger dans la structure profonde. A telle enseigne, que les particularités de la variété du français parlé au Sénégal passent, très souvent même, inaperçues.

Si maintenant on considère les séquences énoncés par les **personnages**=français réapproprié, adapté et spécifique au champ

socio-culturel sénégalais. La spécificité ou le décalage se situe ainsi à deux niveaux. D'une part, l'africanisation passe par le renforcement de l'expressivité à travers des images (figures de style: comparaison ou métaphore notamment) accompagnant très souvent, l'expression d'une idée quelconque comme sur ces deux extraits:

> – J'ai souvent trébuché sur le chemin choisi… Je ne te donne pas de conseils, mon expérience me laissant à la gorge un goût d'échec, **de cendre amère**. (Radi)
>
> (BT: 86)

> Le monde s'est brisé **comme un œuf** dans les mains de l'innocence. (Gorgui Mbodj)
>
> (BT: 37)

D'autre part, il y a un processus d'enrichissement de la langue française (langue seconde et étrangère) à partir d'expressions propres et authentiques à la langue maternelle du personnage. Et que l'on ne rencontre presque jamais chez d'autres locuteurs francophones non sénégalais.

> …Ils jubilent à leur victoire prochaine offerte par Raki**, unique bourgeon de mon sang**… (Gorgui)
>
> (BT: 30)

Au total, nous pouvons affirmer que les trois espaces de la francophonie (Nord/Sud) que nous venons d'explorer, présentent effectivement des usages variés: trois (03) versions romanesques de la même langue. Une divergence de parlure qui demeure tributaire du contexte et des spécificités socioculturelles de chaque espace. Précisons, cependant, que l'existence des usages francophones variés dans lesdits romans de la même sphère francophone n'est pas toujours à confondre avec une alternance de code (codique), que nous verrons un peu plus loin. Car, il s'agit vraisemblablement de trois (03) usages différents de la même langue et donc du même code linguistique.

1.1.2. Les présupposés socioculturels

Au-delà des variétés linguistiques ayant révélé la pluralité et la spécificité des usages dans l'espace francophone, les mêmes discours romanesques s'illustrent encore une fois par leur ancrage dans les contextes socioculturels de leur auteurs respectifs. Autrement dit, l'analyse minutieuse des échanges verbaux entre les différents protagonistes, ainsi que les énoncés du narrateur souvent, laissent entrevoir un certains nombres de réalités culturelles spécifiques à chaque espace francophone. Et l'expression de ses éléments socioculturels marquant, du coup, l'identité sénégalaise, acadienne ou flamande passe par des indices grammaticaux (conjugaison, articles…), lexicaux (connotation, néologisme…), morphosyntaxiques ou encore poétiques (façon de dire ou raconter quelque chose, expression pure et réaliste de croyances ou pratiques culturelles).

Si nous considérons d'abord le roman de Cheikh A. Ndao, dans la séquence monologuée ci-dessous, assez émouvante et symbolique, Maram: femme de Gorgui Mbodj, cherche refuge dans ses souvenirs de jeune fille. Pour ainsi échapper à l'angoisse, la stupeur et le chagrin causé par la grossesse annoncée de Raki (sa fille), mais surtout la crainte des conséquences qui pourraient en découler quand Gorgui en sera informé. Voyons ce que cela va donner:

> «Instants de mon adolescence évanouie à Ndar, je vous invoque; délivrez-moi, comme le fiévreux sentant les feuilles de *mban tamaare* sur le front…oh! Ma nuit de noces: les vieilles femmes préparant mon bain nuptial, me frottant le corps de parfum, de musc, d'herbes inconnues, étranges, m'assurèrent que j'abordais une nouvelle phase de ma vie… Et la chambre? J'y suis entrée comme une reine, nue, sous mon pagne immaculé que mon sang d'honneur rendit tacheté aux premières lueurs. Je demeurai inerte, évanouie pendant que s'éloignaient les pas de Gorgui…»
>
> (BT: 19-20)

De ce passage affleure, pour le lecteur sénégalais, toute l'ambiance et la signification du rituel des cérémonies de mariage dans certains pays d'Afrique et du Sénégal en particulier. Car, ici est décrit, via le personnage de Maram, toute la charge émotive, culturelle (et réaliste) de l'écriture littéraire de Cheikh A. Ndao:

Le rituel traditionnel de la mariée avant son départ pour la demeure de son époux *«bain nuptial, parfum, musc, herbes inconnus*, *étranges*» là où d'autres sociétés ou ethnies préconisent juste un bain purificateur selon le rituel de l'Islam.

– Les gardiennes de la tradition et des secrets de la vie conjugale *«les vieilles femmes»*.

– Les pratiques ancestrales et traditionnelles des sociétés africaines dans la célébration de la *«nuit de noces»* de la nouvelle mariée après certification de sa virginité *«sous mon pagne immaculé que mon sang d'honneur rendit tacheté»*.

– La symbolique et valeur significative de la virginité comme honneur de toute une famille *«sang d'honneur»*

– Les armes de séduction et de protection contre le mauvais sort à l'affut de la nouvelle mariée. «*musc, parfum et herbes inconnus…*»

– L'irruption dans le texte de mots wolof désignant le nom d'un arbre sahélien servant, entre autres, à guérir le paludisme *«Mbann tamaaré»*.

Un passage à forte connotation culturelle à partir d'indices lexicaux, grammaticaux, discursifs et d'événements vécus par le personnage. Aussi, il est presque certain que cette dimension culturelle du texte de *Buur Tilleen* n'est véritablement accessible qu'au lecteur imbu de valeurs africaines, ayant véritablement bercé l'imaginaire du romancier. Une dynamique culturelle et/ou contextuelle, véhiculée par les procédés discursifs du texte francophone, qui se vérifie également avec *Le temps me dure* de l'acadienne Antonine Maillet dans le passage suivant:

– Dépêche-toi, Marie-Zoé, c'est l'été des sauvages, ça durera pas tout le temps!

L'été des Indiens, Radi.

A cause qu'on peut pas dire l'été des sauvages?

Parce qu'ils ne sont pas plus sauvages que toi ou moi.

C'est pas vrai.

Comment! C'est pas vrai! Pourquoi les Micmacs seraient plus sauvages que toi ? sais-tu bien ce que sauvage veut dire?

Ça veut dire vendre des paniers, danser avec des plumes sus la tête, jeter des sort au monde, pis rester à Big Cove.

Tu parles d'une façon de définir un peuple de cinq mille ans ton aîné!

Quoi-ce tu veux dire? Les sauvages sont pus vieux que nous autres? Ben ils ont les cheveux raides et ils parlent mal. Pis les enfants ont les pattes croches.

Leurs enfants n'ont pas de pattes, mais des jambes! Tu sais, Radi… Et pis de quoi je me mêle!

(LTMD: 99)

Dans cette séquence dialoguée, de Radi et Radegonde (les deux personnages principaux autour desquels l'intrigue est bâtie), affleure tous les préjugés séculaires sur les premiers peuples d'Amérique du Nord, en l'occurrence les Indiens. Ici donc, à l'instar de l'exemple précédent sur BT subsistent maints éléments culturels et sociaux repérables à partir d'indices contextuels, lexicaux et morpho-syntaxiques.

D'abord, le lexique employé tantôt par Radi tantôt par Radegonde: *«indiens, Micmacs, peuple de cinq mille ans, cheveux raides, été des Indiens»* en dit suffisamment long sur l'ancrage contextuel, temporel et même géographique du texte. Car, cela va sans dire que le contact avec les mots *«indiens et Micmacs»* fait directement penser aux peuplades primitifs des Amériques ayant subi l'impérialisme, l'oppression et la discrimination raciale. Dans le même sillage, les indices révèlent les préjugés entretenus sur leurs mœurs, us et coutumes *(l'été des sauvages* pour dire l'été des indiens; vendre des paniers*, plumes sur la tête, rester à Big Cove*, les enfants ont les *«pattes croches*… ; ils parlent mal, etc.). Une terminologie fortement connotative reflétant la marginalisation de ces derniers, de leurs mœurs jugées anachroniques et

rétrogrades ainsi que l'état presque animal voire sauvage de leurs conditions d'existence et enfin les a priori entourant leur environnement et progéniture.

Ensuite, les marques de la variété du français spécifiquement acadien ou du parler oral abordé dans le point précédent apparaissent au niveau morpho-syntaxique:

A cause qu'on peut pas dire…»
C'est pas vrai
Quoi-ce tu veux dire?
Les sauvages sont pus vieux

Ce français singulièrement acadien, dont certains syntagmes sont caractéristiques de l'expression orale en général, permet également (au même titre que le lexique) d'identifier, de situer le lieu géographique où se déroule non seulement l'intrigue mais aussi les appartenances de l'auteur. Et ce parler, encore une fois, demeure celui des québécois et acadiens, ancienne colonie française de peuplement. Ce qui justifie d'ailleurs le rapprochement (sur bien des aspects) du français acadien à celui des campagnes françaises. La morpho-syntaxe est ici donc un élément décisif dans la *contextualisation* et la reconnaissance de l'identité linguistico-culturelle du texte de Antonine Maillet.

Enfin, l'association des indices lexicaux et morphosyntaxiques susmentionnés dévoile un contexte bien déterminé, qui ne serait ni l'Afrique ni l'Europe mais plutôt l'Amérique du Nord: naguère terre des indiens. Alors, à ce contexte bien défini par des indices climatiques *«l'été des indiens»* ou *«l'été indien»* s'ajoutent des mœurs critiqués, dits barbares «sauvage» d'un peuple primitif fortement enraciné dans ses valeurs; sans oublier l'ancienneté de sa civilisation *«cinq mille ans»* l'une des plus vieilles.

Enfin, *La Légende d'Ulenspiegel* s'inscrivant dans la même veine, que les deux ouvrages précédents, renferme également des passages à forte connotation socioculturelle. Elle s'inscrit dans un contexte précis (historique et culturel) des Pays-Bas et de la Flandre.

> Un matin, Soetkin vit Claes qui, la tête basse, errait dans la cuisine comme un homme perdu dans ses reflexions.
> De quoi souffres-tu, mon homme? dit-elle. Tu es pâle, colère et distrait.
> Claes répondit à voix basse, comme un chien qui gronde:
> Ils vont renouveler les cruels placards de l'empereur. La mort va de nouveau planer sur la terre de Flandre. Les dénonciateurs auront la moitié des biens des victimes, si lesdits biens n'excèdent pas cent florins carolus.
> Nous sommes pauvres, dit-elle.
> Pauvres, dit-il, pas assez. Il est de ces viles gens, vautours et Corbeaux vivant des morts qui nous dénonceraient aussi bien pour partager avec Sa Sainte Majesté un panier de charbon qu'un sac de carolus. Que possédait la pauvre Tanneken, veuve de Sis le tailleur, qui mourut à Heyst, enterrée vive? Une bible latine, trois florins d'or et quelques ustensiles de ménage en étain d'Angleterre que convoitait sa voisine. Johannah Martens fût brulée comme sorcière et auparavant jetée à l'eau, car son corps avait surnagé et l'on y vit du sortilège. Elle avait quelques meubles chétifs, le dénonciateur voulait en avoir la moitié. Hélas! je te pourrais parler ainsi jusque demain, mais viens-nous-en, commère, la vie n'est plus viable en Flandre à cause des placards.
>
> (LLU: 31)

Dans cette plus ou moins longue séquence, les aspects sociaux sont appréhensibles à partir de certaines unités lexicales assez courantes en Flandre et au royaume dirigé par Charles Quint. Lesquels sont:

– *placards, dénonciateurs* … (mots connotés)
– *Florins carolus* = monnaie d'or valant 20 patards
– *Sa sainte majesté*…

Ces derniers, assez significatifs, du reste, inscrivent d'emblée le texte (passage) de De Coster dans le cadre précis de la Flandre du 16e siècle, précisément sous le règne de l'empereur Charles.

Aussi, au-delà de l'ancrage social, une analyse un peu plus approfondie des mêmes éléments et bien d'autres, révèle une formidable expression des réalités culturelles de la société et de l'époque en question. C'est pourquoi les propos de Claes (4e tiret) père d'Ulenspiegel, apportent un net coup de projecteur sur le caractère macabre et récurent *«la mort va de nouveau planer sur la terre de Flandre»* du tragique et *«cruel renouvellement des placards de l'empereur»*. Ainsi, «Sa Sainte Majesté» affectueusement appelé, héritera sans aucun scrupule des biens de ceux qui seront dénoncés.

Mais, ce qui retient le plus notre attention ici et qui entre en droite ligne des soubassements culturels du texte de De Coster, c'est moins les indices lexicaux déjà analysés que ceux culturels «historiques» ou encore des us et coutumes de ladite société. Et, puisque irréfutablement les coutumes tirent leur substance de la culture d'un peuple donné, ces évènements tristes et malheureux sont donc à verser dans l'agenda culturel et politique de la société flamande.

Finalement, les indices textuels déjà identifiés ont permis de mettre en évidence toute la charge sociale du discours romanesque de *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles de Coster. Mais aussi, à un degré nettement supérieur, de savoir que les placards ne sont pas un fait de hasard, fortuit et de circonstance. C'est plutôt un rituel, une pratique culturelle profondément enracinées dans l'histoire de la monarchie des Pays-Bas.

Ainsi donc, ce passage aura permis de vérifier au même titre que ceux extrait de BT de Cheikh A. Ndao et LMTD d'Antonine Maillet qu'au nom du principe de la *"contextualisation"*, il est parfaitement possible de mettre en évidence des réalités socioculturelles dans certaines écritures romanesques francophones hors du territoire français.

Aussi, devrait-on souligner que si d'une part, les indices lexicaux et / ou prosodiques notamment dans BT et LLU ont été déterminants dans l'expression des réalités socioculturelles, de l'autre le lexique et la morphosyntaxe furent les principaux indices. Signalons enfin que si la mise en œuvre, des réalités cu-

lturelles, s'appuie sur des ressources linguistiques et discursives, toutefois le choix d'un code linguistique le plus approprié (et plus ou moins lié à l'intrigue) n'a pas été aussi évident.

2. Le choix du code (linguistique)

La représentation des personnages obéit très souvent aux *«rituels sociaux»* (Bourdieu, 1982: 109) afin d'incarner *«l'habitus linguistique»* d'une ethnie, d'une frange de la société, d'une communauté, ou d'une aire linguistique francophone. C'est pourquoi, même si le français demeure le code d'expression choisi par nos auteurs, il est souvent accompagné d'autres langues. Et, ces dernières font souvent irruption à des moments plus ou moins stratégiques chez certaines instances énonciatives (personnages), à des fins *«socio-symboliques et interactionnelles qui gouvernent l'usage de deux langues dans un même acte de paroles.»* (Alioune Ndao, 1998: 66).

2.1. Métissage et alternances codiques

«Conçu comme un phénomène conversationnel (qui se manifeste au niveau du discours), l'alternance codique ou "code- switching'' (en anglais) est définie par *Gumperz comme «The juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two different grammatical systems or subsystems.»* (Cristina Petras, 2004: 275-276).

Celui-ci suppose la juxtaposition de manière consciente ou inconsciente d'éléments appartenant à deux systèmes grammaticaux différents. Toutefois, *le métissage ou code – mixing en anglais* (Cr. Petras, 2004:275), un peu plus complexe et procédant à peu près du même registre d'alternance, s'inscrit dans la même ligne.

L'organisation générale du texte romanesque présente toujours des séquences narratives, descriptives, dialogues et monologues souvent. Or, les unités narratives et descriptives reviennent souvent au narrateur (et par extension à l'auteur), tandis que les dialogues et monologues sont attribués aux personnages. Lequel

personnage étant «*symbolique*» et représentatif, comme nous l'avons déjà montré, sera chargé de véhiculer et d'exprimer des langues dans leur différence, les registres et les attributs culturels.

Sous ce rapport, dans le suivant passage extrait du *Temps me dure*, présentant sous une forme dialoguée la dispute de vieilles femmes, l'on constate aisément la diversité des parlers, correspondant à ceux des énonciateurs et les codes linguistiques utilisés par les différents intervenants.

> …Pas de place à Babylone pour qui veut la paix, si tu veux mon dire, la chicane est déjà prise là-haut. Écoute-les.
>
> Et nous assistons au concert des commères qui ne se comprennent plus.
>
> – *No me piacha !*
>
> – De quoi tu te mêles, fille de rien ?
>
> – Was machst du hier zu mir? Hörgefälligst zu, wenn ich mit dir rede?
>
> – Don't touch that, it's mine!
>
> – Axio es meo!
>
> – Deja me tranquila
>
> – Forlaque !
>
> – Mamma mia, porca miseria!
>
> Au moment où les commères se sautent dessus pour se crêper le chignon, les hommes s'interposent mais ne font qu'envenimer la polémique qui tourne en infernal chamaillis.
>
> – (…)
>
> – Wenn du dich noch einmal in meine Sachen einmischst…
>
> – Tuttti diriti reservati.
>
> (LTMD: 220-221)

Ce mélange hétéroclite de codes linguistiques reflète a priori la diversité, l'effervescence et l'ambiance électrique qui règne dans la ville de «*Babylone*» que vient juste de découvrir les deux protagonistes (Radi et Radegonde). Et à première vue, les langues

étrangères représentées constituent des énoncés de personnages: «*les commères*»; de langues totalement différentes (sous forme de métissage au sens de code-mixing) réunies dans la Tour mythique de «Babel»: nom hébreu de Babylone.

Ces langues que sont l'Espagnol, l'Allemand, l'Anglais, l'Italien et naturellement le Français, débitées tour à tour par des personnages en pleine joutes oratoires, symbolisent d'une certaine manière le caractère cosmopolite de Babylone à l'image de «Babel». Ce cosmopolitisme, faisant écho au «métissage discursif» est d'autant plus réel que la diversité des codes observés provient non pas des discours d'un seul personnage *within the same speech exchange of passage*, mais plutôt d'un dialogue entre citoyens de nationalités différentes, parlant chacun sa langue (dans des énoncés entiers). A partir de ce moment, l'alternance ou plutôt le métissage du discours romanesque francophone d'Antonine Maillet, par la représentation de ces quatre (04) langues internationales pourrait bien être perçu comme le dessein de reproduire le plus fidèlement possible la situation de communication, la polémique entre individus d'horizons divers dans un contexte babylonien où règne la cacophonie, riche en langues et symbole de la diversité linguistique.

Tout compte fait, l'alternance de codes linguistiques différents dans le discours de LTMD, à travers les énoncés des personnages, pourrait bien être non seulement au service d'une mise en contexte, mais d'un métissage (ou *code-mixing*) discursif faisant écho à l'alternance codique (ou *code- switching*). Il faudrait, toutefois, préciser que cette stratégie d'alternance linguistique constatée dans *Le Temps me dure* s'adapte non pas au contexte acadien (cadre de production du roman) mais plutôt au cadre de l'intrigue, notamment de l'espace babylonien: symbole de la diversité des langues et de la discorde.

Contrairement au procédé de métissage par mixage codique ou succession de systèmes grammaticaux différents au niveau inter-phrastique dans LTMD, ceux de LLU et BT s'opèrent dans un même acte de parole (niveau intra-phrastique) et de façon juxtaposée (même énonciateur), conformément au principe du

code-switching conversationnel chez certains personnages de De Coster.

– *Le weer-wolf* est pris, il est pris, le meurtrier! Béni soit
Ulenspiegel! Longue vie à notre frère Ulenspiegel!
Lang leven onsen broeder Ulenspiegel.

(LLU: 475)

Et le peuple criait:

– *Lang leven de Heeren van de wet, longue vie à messieurs de la loi*.

(LLU: 480)

Ces énoncés en dialectes flamands d'Ulenspiegel et ses compagnons «*les sept*» participent certes au dessein de contextualisation et de réalisme à l'instar de ceux du *Temps me dure*. Mais, contrairement à la polémique des commères, les énoncés flamands ci-dessus, par le truchement des personnages qui les expriment, inscrivent le discours dans le cadre authentique de la Flandre. Et pour cause, les personnages symbolisant les couches populaires flamandes, malgré l'influence et le statut du français, s'expriment toujours en dialecte flamand de façon alternée. Lesquels personnages seraient alors le canal par lequel les auteurs (LLU et LTMD) effectuent le «*marquage identitaire*» des discours romanesques à partir de leurs énoncés, échanges discursifs propres à une aire géographique francophone bien précise.

En définitive, malgré l'existence de mixtures analogues en plusieurs langues étrangères (LTMD) et de dialectes flamands (LLU), l'ancrage sociolinguistique demeure tout de même différent. Dans la mesure où la pluralité de langues dans l'exemple du TMD: 221 est juste situationnelle: «Babylone». Alors que les parlers flamands exprimés dans LLU: 475 & 480 renvoient au contexte et à la situation sociale flamande.

Au-delà des énoncés directs entièrement en langues autres que celle d'écriture (français) s'est également développé un autre procédé essentiellement syntaxique. Il consiste, en effet, à insérer des unités sémantiques plus petites – le plus souvent lexicales – que celles précédemment analysées dans certaines constructions

syntaxiques. Ces dernières visibles dans deux romans LLU et BT sont consécutives à l'irruption du wolof dans un *«français méso-lectal africain»* (M. Daff 1998: 107) ou de parlers flamands dans les discours et échanges verbaux des personnages ou du narrateur, comme suit:

– Thiey ! Mbodj, soumets-toi à la volonté d'Allah.

(BT: 48)

– «Dar jant»: tenter de cacher le soleil en étendant les bras devant l'horizon, quelle perte de temps!

(BT: 28)

– Tu n'y perdras rien, il y a là à gauche, vers le septentrion, un *kaberdoesje* où tu trouveras bonne *bruinbier*.

(LLU: 250)

En passant par le faubourg désert, il vit, à la porte basse d'une taverne, deux vessies se balançant à un bâton, vessies de cochon, ainsi accrochées en signe de kermesse à boudins, *Panch Kermis*, comme l'on dit au pays de Brabant.

(LLU: 330)

Ces exemples confirment comme nous venons de le voir, un mixage intra-syntaxique (intra et inter-phrastique) permettant de localiser l'appartenance et l'ancrage socioculturel des discours romanesques en général. Ces derniers, en dépit du semblant de différence, jouent le même rôle que les précédents (LTMD et LLU) En ce sens où, ils confèrent au texte un certain ancrage dans les univers linguistique et socioculturel:

– **flamand**: *Kaberdoesje* = estaminet; *bruinbier* = bière brune et/ou *«panch kermis»* = kermesse à boudins

– **sénégalais**: *Dar Jant* = cacher le soleil; *Thiey*: interjection, marque d'étonnement ou stupéfaction.

Enfin, l'alternance au niveau syntaxique tout comme celle des discours entiers en langue(s) différente(s), énoncés par des personnages dans un cadre dialogique interactif, montrent toutes une volonté explicite et subtile de marquage identitaire des textes romanesques francophones.

2.2. Les variables morpho-sémantiques

Le choix du français comme langue d'écriture et code d'expression romanesque n'a cependant empêché certains romanciers de glisser, un nombre assez considérable, d'ailleurs, de vocables et/ou expressions françaises à sens variables.

2.2.1. Les variables sémantiques

Constitués de mots presque invariables au point de vue morphologique, ces unités lexicales présentent des variations sémantiques suivant leur contexte et l'appartenance géolinguistique du sujet écrivant. Ce sont des mots, le plus souvent, ayant fait l'objet d'un choix délibéré parmi tant d'autres, grammaticalement correct et qui ont cependant une charge sémantique assez particulière dans les romans de Cheikh A. Ndao et de Charles De Coster. En voilà quelques exemples:

> Certains membres de la famille ne parlent plus à Gorgui; se méfient de sa **«faiblesse»**… A cause de moi, mon ari a enduré beaucoup d'incompréhension au sein de son entourage.
>
> (BT: 12)

> Il y a eu trop de bruits autour de la grossesse de Raki; certaines langues portent malheur, certains regards **«transpercent»**.
>
> (BT: 87)

> …Eux aussi couraient le plat-pays et pillaient **le populaire**, qui était ainsi, comme de coutume, mangé des deux côtés.
>
> (LLU: 105)

Ces unités lexicales et sémantiques représentées entre guillemets dans BT et sans guillemets dans la LLU, toutes grammaticalement françaises présentent effectivement des variations à un niveau sémantique. C'est ce qui semble justifier les guillemets accompagnant les exemples tirés de BT.

Car *«faiblesse»* est à percevoir ici non pas au sens propre mais plutôt figuré. Dans la mesure où il est employé pour qua-

lifier le refus de la polygamie de la part de Gorgui Mbodj. Il est alors chargé d'une connotation péjorative comme pour dire que Gorgui Mbodj, père de Raki n'est pas un homme véritable à leur yeux. Il en est de même pour «*transpercent*» dont la signification dans ce contexte sénégalais dépasse de loin le premier sens commun de percer de part en part. L'auteur fait ainsi allusion aux forces occultes et maléfiques alors que le *Populaire* renvoie à peuple. Voilà donc suffisamment d'éléments justifiant l'existence de termes français sémantiquement variables dans les romans du corpus, conférant aux textes une dimension supra-linguistique et donc culturelle.

2.2.2. Les variables morphologiques

Ceux-ci, encore plus nombreux, sont présents dans LLU et LTMD. En dehors des néologismes dénombrés çà et là, et qui pourraient en faire partie, ces lexies morphologiquement variables conservent tout de même un sens identique et conforme à la norme prescrite par les institutions épilinguistiques hexagonales. C'est pourquoi dans les pratiques discursives des romans susmentionnés appartenant à la francophonie du Nord, il est presque aisé d'identifier ce procédé dans les énoncés de certains personnages tout comme ceux du narrateur.

Cette pratique suppose la désignation des mêmes signifiés («…») avec des morphèmes plus ou moins différents dans la même langue, malgré le caractère dit presque homogène et l'existence *«d'un fond lexical commun»* (Equipe IFA – Sénégal 2006: 11) du français. Considérons pour cela les passages suivants:

Non!... oui … J' sais pas. (LTMD: 9)

(*J'sais pas* = Je ne sais pas)

– Pèleriner pour mes péchés, voir besogner les autres, danser sur la corde, pourtraire les visages mignons, sculpter des manches de couteau… (LLU: 105) (*Pourtraire* = portraire, faire un portrait).

Viens, allons ouère où c'est que le tonnerre a timbé en pierre. (LTMD: 47)

(*Ouère* = voir; *timbé* = tombé)

– Tu seras, dit-il, notre peintre, sieds-toi là sur le fauteuil.
(LLU: 147)

(*Sieds-toi* = assieds-toi)

Marie-Zoé, yelle, viendra avec moi, mais pas Fleur-Ange.
(LTMD: 84)

yelle = elle

Huit ans, c'est déjà assez vieux. Je reste icitte.
(LTMD: 115)

icitte = ici

…Doncques, j'aime mieux te choisir que de te savoir battue.
(LLU: 398)

Doncques = donc

Scusez-moi, c'est la faute au vent de nordet qui m'a poussé.
(LTMD: 145)

Scusez-moi = excusez-moi.

Ce sont certains des aspects lexicaux et/ou morphologiques délibérément choisis par A. Maillet et De Coster qui, sans changer la substance du récit, lui ont tout de même conféré une certaine couleur locale permettant ainsi de spécifier chacun des discours par rapport aux autres. Aussi, le choix d'un tel style contrairement à l'alternance codique n'affecte véritablement pas les structures profondes des différentes variétés françaises utilisées, dans la mesure où elles demeurent tout de même intelligibles.

Finalement, aussi bien le choix de variables morphologiques, sémantiques ou même l'alternance codique ne change en rien le choix linguistique, assez explicite des auteurs, qui demeure le français dans ses multiples résonances.

Conclusions

Au total, de par la représentation d'usages divers en nette adéquation avec les réalités culturelles de chaque espace, la *contextualisation* fut déterminante dans la compréhension des différents textes romanesques produits en Belgique, au Sénégal et en Acadie. Ainsi, la volonté d'adaptation et de conformisme au cadre sociolinguistique des différents scripteurs ont présidé au choix des codes linguistiques, souvent alternés avec un certain nombre

de variations à travers maints procédés prosodiques. Dès lors, il parait logique de soutenir le caractère plus que déterminant voire incontournable de ces attributs sociolinguistiques, dans leur grande diversité, à la coloration et l'identification des productions discursives romanesques en francophonie nord et sud. Mais, quoi qu'il en soit, ces différentes stratégies discursives, soulignons-le, n'ont aucune incidence majeure sur la structure profonde du français universel et jouent au contraire un rôle prépondérant sur l'authenticité des différentes variétés régionales.

On pourrait donc, à l'occasion, retenir que la différence des univers de référence – culturel et social – en situation d'insécurité linguistique insuffle, de facto, des divergences linguistiques et assez souvent esthétiques: aboutissant à un *renouvellement parfois douloureux* (J.-M. Klinkenberg & L. Gauvin: 1995) des discours romanesques francophones.

Bibliographie

ALLART, C., 1995, «Le Poids des maux» (Transcription littéraire de la culture belge), dans Renée Linkhorn, *La Belgique telle qu'elle s'écrit: perspective sur les lettres belges de langue française*, New York, Peter-Lang Publishing, pp. 23-34.

BAKHTINE, M., 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris.

BARRY, Alpha, 2002, «Les outils théoriques en analyse de discours», www.chaire.mcd@uqam.ca.

BENIAMINO, M., 1993, «La francophonie littéraire», dans Robillard/Beniamino, *Le français dans l'espace francophone: Description linguistique et sociolinguistique de la francophonie*, Champion, Paris, pp. 515-531.

BOURDIEU, P., 1982, *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris.

CAITUCOLI, Claude, 2004, «La différence linguistique: insécurité et créativité», dans *Notre Librairie*, n° 155-156, Juillet & Décembre, pp.172-177.

DAFF, Moussa, 1998, «Petite vitrine syntaxique du français oral au Sénégal», dans Queffélec A., *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Publications de l'Université de Provence, pp.107-117.

DE COSTER, Charles, 1867, *La Légende d'Ulenspiegel*, Labor, Bruxelles.

GUMPERZ, John. J., 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, L'Harmattan, Paris,

KLINKENBERG, J.-M. & GAUVIN, L., 1995, *Trajectoire, Littérature et Institutions au Québec et en Belgique francophone*, Labor, Bruxelles.

MAILLET, Antonine, 2003, *Le Temps me dure*, Leméac/Actes Sud.

NDAO, Alioune, 1998, «Les phénomènes du code-switching au Sénégal, une question de compétence ?», dans Batania, A. & Prignitz, G., *Francophonies africaines*, Publications de l'Université de Rouen, pp. 81-91.

NDAO, Cheikh A., 1972, *Buur Tilleen*, Présence Africaine, Paris.

NDIAYE-CORREARD, Geneviève (dir.), 2006, *Les mots du patrimoine: le Sénégal, par l'équipe IFA-Sénégal*, Editions des archives contemporaines, Agence Universitaire de la Francophonie, Paris.

PETRAS, Cristina, 2005, «Valeurs pragmatiques du contact de langues au niveau des marqueurs discursifs dans un corpus acadien», dans Brasseurs & Falkert, *Français d'Amérique: approche morphosyntaxique*, l'Harmattan, Paris, pp. 275-287.

TINE, Alioune, 1981, «Etude pragmatique et sémiotique des effets du bilinguisme dans les œuvres romanesques d'Ousmane Sembène» (Thèse).

Note:
Cet article a été rédigé dans le cadre du programme de bourse post-doctorale «Eugène Ionesco» 2012-2013, avec le soutien du Professeur Sanda-Maria ARDELEANU à l'Université "Ştefan cel Mare" de Suceava (Roumanie).

Pour une approche sémiotique de l'écriture littéraire francophone en situation d'*Insécurité Linguistique*[1]

Yaya COLY
Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal)

Résumé: L'approche sémiotique des discours littéraires (ou romanesques) que nous abordons dans le présent article soulève essentiellement la question des signes culturels, de leurs significations et celle de l'identité des productions littéraires sous influence de l'Insécurité Linguistique dans des aires francophones distinctes. A ce titre, l'existence de signes-index, à valeur pragmatique et sémiotique, spécifiques aux espaces acadien, flamand et sénégalais a pu être identifié comme révélateur d'appartenance culturelle certes, mais surtout un moyen d'affirmation des identités textuelles francophones. Sous ce rapport, l'association de la notion d'«interprétant», à la structure linguistique classique du Signifiant et Signifié, a permis de mettre en exergue non seulement les significations des différentes constructions discursives, mais aussi les procédés de création et construction de sens ainsi que la dimension sémantique et interprétative de certains signes linguistiques à partir de séquences énonciatives.

Mots-clés: discours littéraire, sémiotique, insécurité linguistique, francophonie, identité discursive, signes-index.

[1] Notée IL, l'insécurité est conçue comme la conscience d'une pratique linguistique non conforme à celle érigée en norme, à partir du moment où le locuteur a une idée très nette de la répartition des variétés légitimes et illégitimes d'une langue (J.-M. Klinkenberg 1997: 404). Ou encore, la sujétion à un modèle linguistique exogène, qui se traduit par une certaine dépendance culturelle et linguistique à la France (ou plus exactement à sa capitale dont le français est perçu comme la seule norme linguistique légitime) Aude Bretenier: 1996.

Introduction

La problématique du français langue d'écriture littéraire en francophonie périphérique ayant fait l'objet de moult analyses, pour ses intérêts linguistiques et esthétiques, sera dans le présent article abordée sous une perspective sémiotique; notamment dans le cadre de la créativité romanesque où l'impact de l'Insécurité Linguistique (IL) est presque décisif.

En tant que *science des signes* selon Peirce 1978[2], la sémiotique serait *«la théorie générale des modes de signifier»* et se démarque de la sémiologie[3] par son refus de donner le primat au langage et à la société. Sous ce rapport, tenant compte des différents niveaux d'étude sémiotique, notre approche s'inscrira dans la perspective des *«sémiotiques particulières ou spécifiques»* de Jean-Marie Klinkenberg. En ce sens où:

> «Chacune d'entre elles constitue la description technique des règles particulières qui président au fonctionnement d'un "langage" [langage romanesque en francophonie] particulier, langage considéré comme suffisamment distinct des autres pour garantir l'autonomie de sa description.»[4]

Toutefois, l'application de la sémiotique au champ littéraire, grâce notamment à certains chercheurs, anthropologues, linguistes français (dont G. Mounin, 1978; A. J. Greimas, 1970, 1983) aura contribué à réorienter un tant soit peu les différentes positions. Dès lors, la sémiotique va évoluer de la théorie des modes de signifier à: «L'étude narrative du texte comme pratique signifiante. (…) Et se définit alors comme l'étude des pratiques signifiantes prenant pour domaine le texte.»[5]

---

[2] Charles S. Peirce, philosophe et linguiste américain du 20e siècle.

[3] «La science générale de tous les systèmes de signes (ou de symbole) grâce auxquels les hommes communiquent entre eux» d'après Georges Mounin (1970: 11).

[4] J.-M. Klinkenberg, *Précis de sémiotique générale*, Seuil, Paris, 1996, p. 30.

[5] Alpha Barry, «Les bases théoriques en analyse de discours», www.chaire.mcd@uqam.ca, 2002, p. 34.

Quelles sont alors ces pratiques signifiantes? Y a-t-il vraiment des signes spécifiques dans les textes? Et qu'en est-il d'une telle approche dans l'analyse des particularités sémiotiques des discours romanesques francophones? Mais avant d'aborder l'analyse discursive sous l'angle de certaines théories, nous apporterons juste quelques précisons sur la réalité du signe placé au cœur de la sémiotique.

1. Le signe

Objet principal de la sémiotique, le signe est selon J.- M. Klinkenberg *«une chose qui renvoie à une autre, et qui n'est pas elle»*[6]. En d'autres termes, cette conception rejoint celle dite étymologique provenant du latin ''*signum*'' et qui désigne une chose permettant de conclure à l'existence ou à la vérité d'une autre chose, à laquelle elle est liée. Ce qui du coup, nous ramène à une dimension non négligeable consécutive à la *«structuration d'un univers»* pour signifier sa capacité à établir l'existence même de ces réalités exprimées.

1.1. Signifiant et Signifié

Désignant la manifestation concrète du signe, le signifiant, dans la sémiotique linguistique revêt des formes multiples aux appellations variées. Elément non autonome c'est-à-dire lié par essence aux deux autres: le Signifié et *l'interprétant*, le signifiant représente la matière verbale, le code d'expression ou encore «le matériel signifiant» et le support textuel du signe linguistique.

Il convient toutefois de souligner qu'il est d'un intérêt certain pour la sémiotique. Car, dans le contexte francophone, en ce qui concerne les représentations discursives, lui seul permet de rendre compte de la diversité, à la fois culturelle et linguistique des significations, de l'interprétation et de la classification des signes linguistiques.

[6] J.-M. Klinkenberg, *op. cit.*, pp.15-16.

Pour ce qui est du signifié, symbolisant les réalités représentées dans leur diversité, il se définit comme *«l'image mentale suscitée par le signifiant»*[7]. Cependant, malgré les ambigüités et la controverse qui entoure ce concept, le signifié pourrait bien – au-delà de l'image mentale – désigner un modèle social intériorisé. Car, dans la dynamique discursive, pour ne pas dire littéraire, la réalité/l'approche sémiotique ne s'intéressant qu'au plan du contenu et de l'expression se: «contente de noter que le sens naît du rapport entre un univers dont relève le signifiant [langue] et un autre univers dont relève le signifié.»[8]

C'est ainsi que ledit signifié présente toujours une relation avérée à la situation d'Insécurité Linguistique (IL), à l'identité des partenaires de la communication; à la diversité culturelle, linguistique et des innovations esthétiques. Mais aussi, il est souvent tributaire d'une idéologie (croyances ou convictions) latente, perceptible à travers moult signes linguistiques.

1.2. L'interprétant

Dernier élément de la triade de Charles Peirce (Signifiant, Signifié, *Interprétant*), ce concept représente une entité du signe à part entière: à la fois indissociable et étrangère à celui-ci. Cependant, il n'est pas à confondre avec l'interprète. Car, si ce dernier est selon certains, un *individu empirique,* l'interprétant est juste à concevoir comme un *«élément constitutif du signe»*[9] au sens large du terme. Presque similaire au *référent*: (signifiant, signifié et référent) dans le cas du «triangle sémiotique», *l'interprétant* assume, une fonction ambivalente et plus complexe.

En réalité, il (l'interprétant en question) est celui à partir duquel se crée véritablement *«du sens»*[10]. Tout simplement parce que le signifiant (langue/discours) et le signifié (histoire, récit, réalités sociales etc.) peuvent renvoyer directement à une signi-

[7] J.-M. Klinkenberg, *ibid*., p. 95
[8] J.-M. Klinkenberg, *ibid*., pp. 96 -97.
[9] Charles S. Peirce, *Ecrits sur le signe*, Seuil, Paris, 1978.
[10] Algirdas J. Greimas, *Du Sens 2*, Seuil, Paris, 1983.

fication quelconque certes. Mais, ils ont besoin d'être appréhendés à partir d'un *«code»* bien déterminé afin de produire du sens et assurer ainsi l'intelligibilité de la communication. Et ce *«code»* joue un rôle d'interprétant ou d'interface – qui varie en fonction des cultures, époques et contextes – à partir duquel sont attribuées les significations dans le cadre des échanges verbaux entre *«partenaires sociaux»*[11] (émetteur et destinataire).

C'est pourquoi dans la sémiotique discursive des écritures romanesques francophones, ledit *interprétant* joue un rôle plus que déterminant, voire incontournable dans la *contextualisation*[12] et l'interprétation. Une situation qui laisse découvrir une certaine interdépendance ou synergie entre les différentes composantes du signe faisant ainsi de celui-ci un élément circulaire, dont l'objet sémiotique est double: communiquer et signifier.

2. Usage (s) et sens

Par-delà son caractère circulaire (sa précision, son sens défini et relativement déterminé) le signe constitue le noyau non seulement de la pensée mais aussi du langage et de la communication. Il reste également le garant du sens à travers les différents usages et manipulations dont il fait l'objet. En effet, cet aspect est d'autant plus réel et vérifié que dans l'espace francophone, singulièrement, le sens des énoncés et discours d'une façon générale, demeure tributaire des différents usages linguistiques et discursifs assez spécifiques, du reste. Et, les signes utilisés dans les pratiques langagières, souvent particuliers, renseignent sur les attributs culturels et le cadre social de l'auteur émetteur comme en témoignent ces propos de J.- M. Klinkenberg (parlant du signe comme trace d'un code culturel, d'expression et de décryptage):

[11] Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1982.

[12] John Gumperz, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, L'Harmattan, Paris, 1989, p. 211.

> «Utiliser un signe, ou se servir d'une chose comme signe, c'est donc ipso facto se reporter à une culture donnée, à une société donnée.»[13]

La question est alors de savoir comment les usages déterminent le sens d'un énoncé donné. Quels sont les différents usages en francophonie périphérique ? Qu'en est-il de la sémiotique des usages discursifs dans la production de sens en littératures francophones?

Alors, si la question centralise autant les attentions, c'est sans nul doute parce que les textes romanesques francophones produits hors des frontières de l'hexagone, plus que tous les autres, présentent un nombre assez considérable – pour ne pas dire impressionnant – de cas de variations sémantiques: souvent pour les mêmes unités lexicales. Précisons à cet effet, que notre objet est non pas de remonter aux origines du sens mais plutôt de voir l'impact des cultures et conventions sociales dans l'élaboration des significations comme l'a si bien dit J. M. Klinkenberg:

> «La sélection d'une signification déterminée est due au même facteur que la décision sémiotique: au contexte. Celui-ci fournit en effet des informations complémentaires qui vont permettre au message de fonctionner.»[14]

Toutefois, il est à noter que pour les besoins de la circonstance, c'est-à-dire l'analyse des variations lexicales et sémantiques, les signifiants seront présentés entre barres obliques (/…/) tandis que les guillemets **(«…»)** seront réservés au signifié – ou encore le sens du signe – désigné par le terme. Et les signes (les mots) en question seront en italique.

Considérons pour ce faire, ce premier inventaire qui regroupe juste des unités lexicales tirées de *Buur Tilleen*[15] (BT) de Cheikh A. Ndao:

– Et la révérence? (BT: 17)

---

[13] J.-M. Klinkenberg, *op. cit.*, p. 38.

[14] J.-M. Klinkenberg, *ibid.*, pp. 84-85.

[15] Cheikh Aliou Ndao, *Buur Tilleen*, Présence Africaine, Paris, 1972 (roman sénégalais).

– / *Révérence* / désigne «révérence», il dénote l'acte de révérence, de salutation et de respect certes mais dans un sens connoté. Car celle-ci, sensée être faite à l'endroit de grandes personnes, pourrait dans une certaine mesure s'appliquer exceptionnellement au «prétendant» comme dans cet exemple précis.

«Eh, apporte de l'eau». Alors j'allais ouvrir le canari réservé à mon père,

«remplissais le pot, le présentais à Gorgui.

«– Et la révérence ?

«– Quelle révérence ? Bois sinon je reprends le pot. (…)

(BT: 17)

Seulement, si dans ce passage Raki acceptait de l'accomplir (il s'agit de ladite révérence) à l'endroit de quelqu'un de la même génération – un prétendant de surcroit – l'acte cesserait ipso-facto de signifier le respect, pour symboliser en même temps la soumission ou l'acceptation d'une relation conjugale future qui ne s'est même pas encore confirmée (avec son cousin Gorgui).

C'est pourquoi dans le contexte particulièrement africain, concernant la relation entre deux jeunes gens (cousin et cousine) couple potentiel et idéal au plan culturelle, cette dite révérence est employée au sens d'allégeance, d'acceptation de la soumission (digne d'une bonne épouse). Mieux, un signe d'approbation, un avis plutôt favorable à une requête implicite, allant dans le sens d'une éventuelle union conjugale.

Alors finalement, la demande de «révérence» désigne ici: un acte de conquête amoureuse, l'alliance, le choix exprimé d'un prétendant et non l'acte de respect simplement comme cela se voit sous d'autres cieux et dans d'autres circonstances.

– / *Révérence* / désigne finalement «déclaration d'amour sous-entendu».

Cela est d'autant plus vrai que le refus manifeste de la jeune fille (voir lignes qui suivent) lors des tous premiers contacts, symbolise l'hésitation, la pudeur des filles bien éduquées, qui finira par l'acceptation et l'accomplissement volontaire avec dévouement, pour toutes les fois prochaines.

Il en est de même pour / *vilaine* / employé ici au sens figuré, en réponse au refus simulé de Maram (la jeune fille) de faire la révérence.

«…Quelle joie de se découvrir aimée, désirée …Il m'appelait «la "vilaine" alors que… Ah ! mon cousin, c'était donc cela…».

(BT: 18)

Ainsi, loin de signifier la vilenie au sens commun, comme il semble bien vouloir dire, le terme désigne une sorte de sarcasme ou de provocation à l'endroit de la fille courtisée qui, ne manque sans doute pas de splendeur et de beauté physique.

Finalement /*vilaine* / ne traduit nullement une appréciation esthétique à proprement parler, mais une sorte de provocation (réponse au refus) largement répandue, usitée dans la société sénégalaise (un parler Wolof) à l'encontre de la gente féminine.

– / *Vilaine* / désigne «une moquerie» (BT: 18)

Idem pour / *Eh!* / dans (Eh! fais ceci…, fais cela.) BT: 22

Cette unité lexicale a un emploi à peu près analogue aux deux précédents. En ce sens où, s'il symbolise en France et dans d'autres contrés francophones, l'interjection marquant la surprise, la douleur, l'admiration, l'indignation ou même le renforcement d'un énoncé, il n'en est pas toujours ainsi dans les usages africains. Car ici, la tonalité injonctive de l'énoncé montre l'emploi d'un vocable wolof / *Eh !* ou *Eh* / prononcé de la même façon mais servant – par contre – à interpeller quelqu'un dont on ignore le prénom. Il peut aussi et très souvent permettre de s'adresser à une personne assez proche, familière ou méprisée dont on ne veut pas toujours mentionner le nom. C'est pourquoi il y a une différence assez subtile d'ailleurs, difficilement perceptible, entre le signifié universellement connu et celui spécifique aux usages africains (wolof et sénégalais).

Dès lors, le signifiant / *Eh!* / peut d'une part désigner «eh!»: «interpellation, amorce communicationnelle» et mieux un «quidam». D'autre part, / *Eh!* / désigne «Eh!», fortement connoté: «interpellation de quelqu'un de familier» ou signe de mépris.

Lexies ou **signes**	**signifié** (ou sens) **en contexte sénégalais**	**Sens et usages "standards"** ou **ommuns**
/ la révérence /	«déclaration implicite d'amour» «proposition d'un prétendant»	«Salutation, signe de respect»
/ vilaine /	«provocation, sarcasmes» «non appréciation esthétique»	«Absence de beauté ou d'élégance physique»
/ Eh! /	«Interpellation en «wolof» de quelqu'un de familier, d'un inconnu ou signe de mépris»	«Interjection, douleur, indignation»

Tableau 1
Les usages et variations sémantiques en contexte sénégalais (BT)

Tout compte fait, les signes linguistiques retenus ci-dessus, employés dans un contexte africain (sénégalais) présentent des signifiants ou graphies identiques à ceux communément admis mais, usités dans un sens souvent aux antipodes du sens commun. Autrement dit, ils renferment un Signifié totalement différent et en nette harmonie avec les usages locaux.

Cependant, dans les deux autres ouvrages que sont *La Légende d'Ulenspiegel*[16] (LLU) et *Le Temps me dure*[17] (LTMD), le fonctionnement des sémiotiques est différent. Pour cause, si les graphies présentent une sensible divergence – au niveau Signifiant – les signifiés par contre demeurent identiques, conformes aux usages francophones universels. Considérons pour cela les unités lexicales suivantes:

/ *adoncques* / signifie «donc» (LLU: 386)

[16] Charles de Coster, *La Légende d'Ulenspiegel*, Labor, Bruxelles, 1867 (ro-man belge).

[17] Antonine Maillet, *Le Temps me dure*, Leméac/Actes Sud, 2003 (roman québécois/acadien).

/ *besoigneux* / désigne «besogneux» (LLU: 506)
/ *nopces* / désigne «noces» (LLU: 578)
/ *citte* / dans C'te fois-citte (LTMD: 45)
/ *citte* / signifie «ci»
/ *bénaise* / désigne « bien aise» (LTMD: 54)
/ *jurécraché* / signifie «juré craché» (LTMD: 63)
/ *mangeaille* / signifie «festin» (LTMD: 70)
/ *menteries* / désigne «mensonges» (LTMD: 70)
/ *fret* / signifie «frais» et non fret aérien ou maritime (LTMD: 71)
/ *coume* / désigne «comme» (LTMD: 73)
/ *pleurarde* / désigne «pleurnicheuse» (LTMD: 154)

Ces signifiants provenant respectivement de LLU et de LTMD et donc des univers flamands et acadiens, relèvent d'usages francophones dont les signifiés sont quasiment constant aussi bien en Flandre (Belgique) qu'en Acadie (Québec). Seulement, les usages phonologiques et graphiques sont très souvent différents d'un espace à l'autre, mais restent tout de même très proches de la graphie classique (ancienne) du fond lexical français dit de référence.

Signes (usages) **acadien et flamand**	**Signifiants en français "standard"**(parlé en France)	**Signifiés en contexte acadien et flamand**
/ adoncques /	/ *donc* /	donc
/ besoigneux /	/ *besogneux* /	besogneux, travailleur
/ nopces /	/ *noces* /	noces
/ citte /	/ *ci* /	une locution
/ bénaise /	/ *bien*/ + /*aise* /	locution adjectivale
/ jurécraché /	/ *juré* / + / *craché* /	expression populaire
/ mangeailles /	/ *festin* /	du mangé à foison
/ menteries /	/ *mensonges* /	action de faire ou de dire de fausses déclarations

/ fret/	/ *frais* /	fraicheur
/ coume /	/ *comme* /	outil de comparaison
/ pleurarde /	/ *pleurnicheuse* /	pleurer en permanence

Tableau 2
Les usages et significations en contexte Nord francophone (Acadie et Flandre)

Ainsi, contrairement aux pratiques langagières de Cheikh A. Ndao dans BT, les variations lexicales affectent les signifiants ou usages graphiques dans cet espace Nord et non les signifiés comme nous l'avons déjà vu dans la francophonie Sud.

Et pour la première fois, la relation de dépendance et de détermination du sens en fonction du contexte d'usage ou de production fonctionne de travers. Car, le signifié reste intact en raison notamment du statut du français: langue maternelle, dans la plupart des pays du Nord. Les signifiants en revanche connaissent des variations formelles (graphiques et phonologiques) liées au dynamisme du français, à l'adaptation, l'appropriation et le contact aux réalités autochtones.

Finalement, de l'élément de communication à l'unité lexicale aux usages et à la sémantique variables, le signe linguistique délivre encore une fois une nouvelle facette de sa versatilité. C'est justement à ce titre que *l'interprétant* s'est révélé plus que déterminant, dans l'identification des catégories usuelles et l'appréhension des signes dans les pratiques discursives et stratégies d'écritures romanesques francophones.

3. Les *signes-index*

Considéré comme «*un signe ayant pour fonction d'attirer l'attention sur un objet déterminé, ou de donner un certain statut à cet objet*»[18], l'existence d'un *signe-index* se différentie des autres types de signes. L'intérêt de ces signes dans les romans francophones est tel, que chacun de leur emploi dans le cadre de la discursivation, nécessite et fait appel à une interprétation en vue d'une meilleure appréhension. Ce qui a priori implique l'iné-

[18] J.-M. Klinkenberg, *op. cit.*, p. 210.

luctable prise en compte, encore une fois, du troisième élément du signe linguistique susmentionné: *l'interprétant.*

Or, étant donné que ce dernier (l'interprétant) nous renvoi au contexte et situations socio-linguistiques des différents espaces de provenance des textes, alors l'analyse sémiotique interprétative des discours littéraires, à travers *les signes indexicaux*[19], ne pourrait s'exonérer des attributs culturels des sphères francophones concernées. Aussi, les signes en question dits *index*, grâce notamment à leur capacité de mise en exergue et d'indication de situations concrètes permettent non seulement un marquage identitaire mais aussi la promotion du statut littéraires de certaines langues (dites vernaculaires) et la légitimation des discours romanesques nouveaux.

3.1. Signe-index et identité discursive

L'identité des textes francophones hors de la France, quand bien même leur statut assez problématique vis-à-vis de la littérature française, demeure réellement perceptible avec la présence d'*index*. Etant donné que ces deniers (les signes-index) devraient permettre de toucher du doigt (avec l'index notamment afin d'exprimer la réalité ou la trace de l'existence concrète des choses), alors les soubassements culturels de ces différents signes s'en verront également élucidés. C'est pourquoi les discours romanesques francophones, appartenant à des sphères différentes, comportent des marques d'identité mises en exergue par un certain nombre de signes spécifiques au Sénégal, l'Acadie et la Flandre.

A ce titre, nous nous appuierons sur cet attribut identitaire pour expliquer l'usage d'un certain nombre de signes. Mais, précisons que les critères de notation, concernant les ''Sa'' et ''Sé' ayant prévalu antérieurement restent encore valables ici.

[19] John Gumperz, *op. cit.*, p. VIII.

3.1.1. Signes lexico-phonologiques (de LTMD)

/*t'es*/ prononcé [tɛ] signifie «tu es» p. 12
/*not'bouche*/ prononcé [notbu*f*] signifie «notre bouche» p. 26
/*t-i'rentrer*/ prononcé [tirãtrɛ] signifie «t'il rentrer» p. 26
/*t'as*/ prononcé [ta] signifie «tu as» p. 71
/*qu'i'va*/ prononcé [kiva] signifie «qu'il va» p. 94
/*t'apprends*/ prononcé [taprã] signifie «tu apprends» p. 183
/*i'mange*/ prononcé [imâz] signifie «il mange» p. 197
/*d'quoi*/ prononcé [dkwa] signifie «de quoi».

3.1.2. Syntaxe: signes ou unités combinées (toujours dans LTMD)

Ici la prononciation n'étant pas pertinente, nous donnerons juste les Signifiants et Signifiés (graphie en français "standard").
/*tu*/ + /*peux*/ + /*pas*/ signifie «tu ne peux pas» p. 81
/*on*/ + /*peut*/ + /*rien*/ signifie «on ne peut rien» p. 81
/*je*/ + /*sais*/ + /*pas*/ + /pourquoi/ signifie «je ne sais pas pourquoi» p. 54
/*tu*/ + /*trouves*/ + /*pas*/ + /*ça*/ signifie «tu ne trouves pas ça…» p. 54
/*baleines*/ + /*font*/ + /*pas*/ + /*de*/ signifie «les baleines ne font pas de» p. 105
/*l'autre*/ + /*regarder*/ + /*pas*/ + /*personne*/ signifie «l'autre ne regardait personne» p. 139
/*ça*/ + /*peut*/ + /*pas*/ + /*se*/ + /*faire*/ signifie «ça ne peut pas se faire».

Tels sont les exemples tirés du roman de Maillet A., LTMD. Dans la première série d'exemples, la récurrence de ces signes *indexicaux* notée sur pratiquement tout le roman fait, a priori, de ces derniers une marque d'identité. Toutefois, l'absence de la particule «ne» dans l'expression de la négation, bien qu'ayant une valeur presque universelle dans les usages oraux, fait également parti des marques phonologiques identitaires de la variété acadienne du français.

Signifiant acadien (s)		Phonétique	Signifiés en français "normé"
Lexique	**Syntaxe: signes combinés**		
/*t'es*/		[tɛ]	«tu es»
/*not ' bouche*/		[notu*f*]	«notre bouche»
/*t-i 'rentrer*/		[tirãtrɛ]	«t'il rentrer»
/*t'as*/		[ta]	«tu as»
/*qu'i ' va*/		[kiva]	«qu'il va»
/*t' apprends*/		[taprã]	«tu apprends»
/*I' mange*/		[imãz]	«il mange»
/*d' quoi*/		[dkwã]	«de quoi»
	/ *tu* / + / *peux* / + / *pas* /		«tu ne peux pas»
	/ *on* / + / *peut* / + / *rien* /		«on ne peut rien»
	/ *je* / + / *sais* / + / *pas* / + / *pourquoi* /		«je ne sais pas pourquoi»
	/ *tu* / + / *trouves* / + / *pas* / + / *ça* /		«tu ne trouves pas ça…»
	/ *baleines* / + / *font* / + / *pas* / + / *de* /		«baleines ne font pas de»
	/ *l'autre* /+/*regardait*/+ /pas/+/ *personne*/		«l'autre ne regardait personne»
	/ *ça* / + / *peut* / + / *pas* / + / *se* / + / *faire* /		«ça ne peut pas se faire»

Tableau 3
Les signes-index identitaires de LTMD

Enfin, si l'identité peut se résumer à la *«constance, unité, reconnaissance du même»*[20], alors les exemples d'*index* ci-dessus contribuent parfaitement à la mise en exergue d'une identité dis-

[20] Georges Ngal, *Création et rupture en littérature africaine*, L'Harmattan, Paris, 1994, p. 76.

cursive bien acadienne. On peut, à cet effet, considérer d'abord des unités citées en exemples plus haut parmi lesquels:
/*qu'i ' va*/ prononcé [kiva] signifié «qu'il va» p. 197
/*d'quoi*/ prononcé [dkwa] signifie «de quoi» p. 247

Ces derniers, de par leur caractère singulier demeurent certes très proches du parler oral mais constituent tout de même une des caractéristiques du parler acadien. Car, il n'y a pratiquement que dans les écritures québécoises et acadiennes où l'on rencontre des signifiants tronqués suivant le procédé de l'apocope avec la chute de la dernière lettre de certains mots, substituée par un signe de ponctuation (l'apostrophe).

Dans la même dynamique, la seconde série de signifiants syntaxiques sous forme d'unités combinées vient à son tour confirmer la spécificité de l'organisation syntaxique des textes d'Antonine Maillet par l'ellipse du «ne» dans la négation comme on en voit sur les deux extraits retenus:
/*tu/* + /peux/ + /pas/ pour signifier «tu ne peux pas»
/*baleines*/ + /font/ + /pas/ + /de/ pour dire «les baleines ne font pas de…».

Finalement, il semble désormais possible d'avancer que ces signes–index (morphologique et syntaxique) contribuent bel et bien à créer une expression particulièrement spécifique, caractéristique de l'identité discursive acadienne.

De la même façon que LTMD, les discours de BT et LLU présentent également des signes identitaires. En effet, dans le roman de Cheikh A. Ndao, les *index*, loin d'être des marques du style direct, sont composés d'unités lexico-sémantiques pour l'essentiel et souvent des composantes syntaxiques, toujours mis entre guillemets. Ils symbolisent ainsi des usages exclusivement locaux comme nous en verrons dans les lignes qui suivent.

Ces particularités usuelles, ne sont perçues comme telle qu'à la lumière de l'*interprétant*. Lequel interprétant s'est avéré incontournable dans tout processus de décryptage et d'analyse sémantique de signes linguistiques, particulièrement en francophonie. C'est pourquoi, au schéma binaire (Sa & Sé) ayant servi à l'ana-

lyse initiale dans LTMD, s'ajoute l'interprétant, qui servirait justement à justifier l'usage des guillemets pour certains *signes-index*.

Et nous aurons alors ceci:

/ Sa / ⟶ **« Sé »** ⟶ **Interprétant**

Un schéma également valable pour l'analyse des discours de BT et LLU au point suivant.

3.1.3. Signes lexico-sémantique (lexique)

/ «*faiblesse*» / signifie «manque de force, manque de courage» **interprétant**: refus de la polygamie (sen connoté).
/ «*se perdre*» / signifie «perdre ses repères» pour exprimer la déchéance. p. 48
/ *bien nés* / signifie «appartenir à la noblesse; à une grande famille» pour exprimer l'existence d'ordre, de classes dites aristocratiques. p .79
/ *liw* / signifie «le froid» pour procéder à un ancrage socioculturel (mot wolof) du discours . p. 28
/ *layo* / +/ *bi* / + / *jeek* / (wolof) signifie «élément de preuve; conséquence des actes» pour exprimer l'idéologie, les croyances sociales dans les sociétés polygames. (Ancrage socioculturel par les termes wolof). p. 28
/ «*cey*» / (wolof) signifie «interjection» pour exprimer la stupéfaction, l'étonnement (marqueur identitaire, ancrage socioculturel). p. 28
/ «*dar*» / + / «*jant*» / signifie «cacher le soleil» et qui représente une expression wolof toute faite «dar jant dou ko téré feegn». C'est donc la troncature du dicton wolof, employée ici pour signifier l'impossibilité, le caractère utopique d'une intention donnée… (ancrage socioculturel). p. 28.
/ «*tiédos*» / signifie «personnage mécréant et sans scrupule» symbolise un marqueur identitaire de par la paternité ou la loca-

lisation géolinguistique (africaine) presque exclusivement sénégalaise de l'emploi du mot. p. 53

Ces signes retenus, parmi tant d'autres, traversent quasiment le roman de Cheikh Ndao de bout en bout et attirent inéluctablement l'attention du lectorat, de par leur caractère et /ou emploi assez spécial.

Signes-index sénégalais		**Signifié en français de France**	**Sens en contexte discursif sénégalais**
Lexique	**Syntaxe**		
/*faiblesse*/		«manque de force ou de courage»	Sens connoté, refus de la polygamie
/*se perdre*/		«perdre ses repères»	Déchéance, égarement et déperdition
/ *bien nés*/		«appartenance à la noblesse»	Symbolise l'existence de classes aristocratiques
/*liw*/		_	«le froid» Ancrage socioculturel du discours
/*cey*/		_	expression de la stupéfaction, marque identitaire
/*tiédos*/		«un mécréant, sans scrupule»	Animiste: marqueur identitaire
	/" *layo* "/+/ *bi* /+/"*jeek*"/	_	Elément d'arbitrage, ancrage socioculturel
	/ "*dar*" / + / "*jant*" /	_	«cacher le soleil», ancrage socioculturel

Tableau 4
Les signes-index identitaires de BT

Aussi, ne se pose ici ni de problème phonologique ni graphique (ou lexical) parmi les signifiants ci-dessus. Seulement, les unites mis entre guillemets, attirent l'attention du lecteur (presque inévitablement) à cause de leur usage particulier, comme nous l'avons déjà dit, mais aussi et surtout par la présence d'unités lexicales *wolof*.

Enfin, de par leur dimension pragmatique hautement significative, l'attention toute particulière dont ils font l'objet, ces signes-index impriment au discourt de BT un cachet d'authenticité et une identité sénégalaise ou africaine en générale. Et ces mêmes phénomènes demeurent presque valables pour *La Légende* (LLU) de Charles De Coster.

Dans ce même ordre d'idées, le cas précis de LLU s'inscrit dans la même démarche que le précédent. C'est-à-dire que les fondements du signe: Sa et Sé, s'accompagneront nécessairement de la prise en compte d'une interprétation en vue de mieux dégager la valeur identitaire, contextuelle (sociale, ou territoriale) des archaïsmes, emprunts et dialectes flamands conformément au schéma susmentionné.

Seulement ici, contrairement aux deux études précédentes, c'est-à-dire BT et LTMD, le nombre d'occurrences (tout au long du récit) de certaines catégories lexicales (notamment archaïsmes et vocables flamands aura été le critère décisif dans le choix des signes sensés jouer le rôle d'*index*. Nous pouvons en apprécier quelques-uns.

3.1.4. Emprunts au flamand

/ *florins* / + /*carolus* / signifie «monnaie d'or» p. 171
– **pour imprimer une couleur locale et mettre en exergue de la dimension socioculturelle**.

/ *baille* /	signifie «donner» p.154	idem
/ *estache* /	signifie «poteau» p.191	idem
/ *markgrave* /	signifie «titre nobliaire» p. 283	idem
/ *pagader* /	signifie «bourgeois» p. 283	idem
/ *signorkes* /	signifie «seigneurs» p. 283	idem

/ *brandevin* / signifie «eau-de-vie» .p. 417 idem
/ *assabre* / signifie «bateau léger» p. 551 idem

3.1.5. Archaïsmes

/ *pourtraire* //*pourtraiture*/ signifie « faire un portrait» p. 32
– **insistance sur l'aspect ancien, archaïque du discours**

/ *besoigneux* / signifie «qui vie dans la gêne» p.506 idem
/ *populaire* / signifie «peuple» p.282 idem
/ *manouvriers* / signifie «manœuvres» p.525 idem
/ *d'icelle* / signifie «celle-ci /celle-là» p.525 idem
/ *messire* / signifie «monsieur» p.526 idem
/ *damoiselle* / signifie «demoiselle» p.550 idem
/ *rougeaude* / signifie «rouge, blonde» p.552 idem

Ces unités utilisées alternativement en caractère normal pour les unes et en italique pour les autres, s'inscrivent dans la même dynamique que les signes-index de BT, par l'intégration d'archaïsmes et de parlers ou dialectes flamands.

(Sa) ou Signes-index		**(Sé) en contexte flamand**	**Dimension identitaire**
Parlers flamands	**Archaïsmes**		
/ *Florins*/ + / *carolus* /		«Monnaie d'or» au royaume des Pays- Bas	Mise en exergue de l'identité discursive flamande
/ *bailler* /		«donner»	idem
/ *estache* /		«poteau»	idem
/*markgrave*/		«titre nobiliaire»	idem
/ *pagader* /		«bourgeois»	idem
/ *rougeaude* /		«rouge»	Idem
/ *Signorkes* /		«seigneurs»	idem
/ *brandevin* /		«eau-de-vie»	idem
/ *assabre* /		«bateau léger»	idem
	/ *pourtraire* /	«faire un portrait»	Insistance sur l'aspect

			archaïque du discours et du récit lui-même
	/ *besoigneux* /	«qui vit dans la gène»	idem
	/ *populaire* /	«le peuple»	idem
	/ *manouvrier* /	«manœuvre»	idem
	/ *d'icelle* /	«celle-ci»	idem
	/ *messire* /	«monsieur»	idem
	/ *damoiselle* /	«demoiselle»	idem

Tableau 5
Les signes-index identitaires de LLU

Ces derniers, conformément à la mention interprétative (interprétant), confèrent au discours une authenticité certaine: d'abord de par leurs particularités formelles ou morphologiques (comparé au reste du texte) et sémantiques par la suite.

Ainsi, la conséquence littéraire, en dernier ressors, de l'usage des vocables flamands et de la résonnance antique (16e siècle) à travers les archaïsmes, demeurent indéniablement la marque de reconnaissance de discours propres à l'espace belge et flamand d'une époque assez lointaine. Alors, l'aspect identitaire et indexical de ces signes dépasse le simple rapport existentiel du signifiant et signifié (comme nous venons de le voir) pour embrasser l'*interprétant*: incontournable pour une bonne appréhension de la sémiotique discursive.

Dans l'ensemble, les indices morphologiques, syntaxiques, lexico-sémantiques (connotés ou de langues autochtones); leur valeur pragmatique ainsi que la sensation d'ancienneté (anachronisme) constituent le socle même d'une expression identitaire dans les discours romanesques francophones. Par conséquent, nous avancerons sans risque d'erreurs que les *index*, foisonnant dans les romans de BT, LTMD et LLU tracent, pour chacun des ouvrages, une sorte de «*repère fixe* [et dynamique tout de même], *constant et permanent*»[21] reflétant une identité précise.

[21] Georges Ngal, *op. cit.*, p.76.

3.2. Signe-index et statut des langages littéraires

Après la mise en exergue des attributs identitaires, les *index* s'illustrent à nouveau dans la quête de légitimité des pratiques discursives francophones en *Littératures mineures*[22]. En effet, depuis plus de deux siècles, se sont illustrées des velléités de renouvellement des écritures romanesques extra-hexagonales, avec notamment *La Légende d'Ulenspiegel,* 1867.

Même si ces premières tentatives eurent très peu de succès au 19e siècle, cette tendance se renforce avec le temps et finit par s'imposer par le culte, l'usage à outrance des xénismes, mixages et alternances codiques, *hybridisation* générique etc. Ce fut alors la *«rupture»*[23] allant dans le sens de subvertir les traditions discursives et esthétiques de la littérature héritée de l'hexagone. Du coup, la conséquence majeure de pareils actes fut l'émergence d'une écriture – de type nouveau – dont la principale caractéristique est le refus de tout conformisme (langagier) à la tradition littéraire classique. Ainsi, le statut et la légitimité de ces nouvelles tendances discursives se trouvèrent au cœur de la problématique des littératures francophones.

Jusqu'à ce stade (21e siècle) de l'évolution des productions littéraires en question, les signes-index, dans leur diversité (morphologique, syntaxique, sémantique etc.) n'ont cessé de jouer ce rôle d'avant-garde dans l'affirmation identitaire et l'élévation de certaines langues au statut de langage littéraire. Mieux, l'organisation discursive inédite prenant en compte des "idiomes" et "dialectes" aura une dimension pragmatique sans précédent, liée spécialement à son accessibilité, sa proximité, son intelligibilité auprès des lecteurs francophones non français.

La généralisation de ce procédé d'insertion et de promotion des parlers locaux dans le processus de création en Acadie, en Flandre et au Sénégal n'affecte véritablement pas l'intelligibilité des textes (grâce notamment au métalangage quasi permanent

[22] Gauvin Lise & Bertrand J.-P., *Littératures mineures en langue majeure*, P.U.M, 2003.

[23] Georges Ngal, *ibid*.

dans la plupart de ces romans) qui demeurent, malgré la diversité linguistique interne, parfaitement appréhensibles pour l'essentiel. Le statut et l'identité de ces différents discours ne souffrent d'aucune ambiguïté désormais, car la valeur hautement littéraire et les chefs-d'œuvre produits demeurent unanimement reconnus.

Au finish, la diversité des langages et des stratégies d'écriture – pierre angulaire de la francophonie littéraire – par le biais des signes-index tout particulièrement, a investi la quasi-totalité de la création romanesque francophone dite périphérique. Une esthétique dite nouvelle qui s'est imposée, au point de forcer sa légitimité, de par la qualité intrinsèque de ses productions d'une très haute facture (chefs-d'œuvre, grands prix littéraires etc.).

Ceci est d'autant plus vrai que dans pratiquement tout l'empire francophone, les plus illustres romanciers sont de fervents partisans de cette veine subversive *nouvelle*[24] comme: J.-P. Verheggen, E. Verhaeren, Max Elskamp, Charles De Coster en Belgique; Sembene Ousmane, Cheikh Aliou Ndao, Boubacar Boris Diop au Sénégal et Antonine Maillet, R. Ducharme, M. Tremblay au Québec et en Acadie.

Conclusions

En définitive, l'approche sémiotique des discours romanesques, ayant d'abord fait appel aux fondamentaux du signe (Sa & Sé), a permis de comprendre un certain nombre d'attributs et d'éléments constitutifs du signe: incontournables dans l'appréhension et la re-construction discursive des significations en francophonie périphérique, où l'Insécurité Linguistique demeure un facteur non négligeable.

Aussi, l'existence d'une catégorie de signes dits *index* ou *indexicaux*, a révélé non seulement leur dimension identitaire, c'est-à-dire la capacité à conférer au(x) texte(s) une identité précise, un statut et une autonomie discursive acadienne, sénégalaise ou flamande. Mais aussi et surtout leur fonction culturelle et interpré-

[24] Séwanou Dabla, *Nouvelles écritures africaines. Romanciers de la Seconde Génération*, L'Harmattan, Paris, 1986.

tative dans l'organisation discursive et narrative des littératures francophones. Une influence, à la fois sémantique et culturelle, sur les usages (énoncés) dont les répercussions sur l'appréhension des productions langagières s'avèrent plus que déterminantes.

Au point de vue statutaire, ces mêmes signes ont été plus que déterminants dans l'autonomisation, la légitimation et surtout l'ancrage socioculturel des textes romanesques, de par leur position intermédiaire entre: le lectorat, les institutions et l'intelligibilité du discours.

Bibliographie

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1978.

BARRY, Alpha, «Les bases théoriques en analyse de discours», www.chaire.mcd@uqam.ca, 2002.

BERTRAND, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, Paris, 2000.

BERTRAND, Gervais et HAVERCROFT, Barbara, "Sémiotique et littérature" in *Recherches sémiotiques, Sémiotique Inquiry*, vol. 10, n°123, 1990.

BERTRAND, J.-P. & Gauvin, L. (dir.), *Littératures mineures en langue majeure*, P.U.M, 2003,

BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire*. *L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1982.

DE COSTER, Charles, *La Légende d'Ulenspiegel*, Labor, Bruxelles, 1867 (roman).

GREIMAS, A. J., *Du Sens 2*, Seuil, Paris, 1983.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes: la littérature au second degré*, Seuil, Paris, 1982.

KLINKENBERG, J.-Marie, «Le sens et sa description», *Précis de sémiotique générale*, Seuil, Paris, 1996, pp. 92-100.

KLINKENBERG, J.- Marie, *Précis de sémiotique générale*, Seuil, Paris, 2000.

MOUNIN, Georges, *Les Sémiologies du texte littéraire*, Athlone Press, 1978.

MOUNIN, Georges, *Introduction à la sémiologie*, Minuit, Paris, 1970.

MAILLET, Antonine, *Le Temps me dure*, Leméac / Actes Sud, 2003 (roman).

NDAO, Cheikh A., *Buur Tilleen*, Présence Africaine, Paris, 1972 (roman).

NGAL, George, *Création et rupture en littérature africaine*, L'Harmattan, Paris, 1994.

PEIRCE, Charles S., *Ecrits sur le signe*, Seuil, Paris, 1978.

STEICIUC, Eléna Brandusa, *Horizons et identités francophones*, Colecția "Cartier Educational", 2012.

STEICIUC, Eléna Brandusa, *Fragments francophones*, Editura Universitatii din Suceava, 2012.

Abréviations

La Légende d'Ulenspiegel	**LLU**
Le Temps me dure	**LTMD**
Buur Tilleen	**BT**

Note:
Cet article a été rédigé dans le cadre du programme de bourse «Eugène Ionesco» 2012-2013 en recherche post-doctorale, sous la supervision du Professeur Eléna-Brandusa STEICIUC à l'Université "Ştefan cel Mare" de Suceava (Roumanie).

La créativité – perspectives conceptuelles et contextuelles

Ioana-Crina COROI
Université de Suceava

Abstract: In this communication we present the importance of the creativity by illustrating the theoretical and conceptual perspectives on this phenomenon, so important in our present day communication and events.

Keywords: communication, creativity, theoretical perspectives, context, situational constraints.

1. De la norme et de la créativité

Si les normes représentent le noyau de l'existence d'une langue, la créativité en est le moteur nécessaire dans le processus d'évolution et de progrès social, en tant qu'élément indispensable pour tout locuteur et pour toute communauté sociolinguistique. En fait, la civilisation humaine actuelle est le résultat de l'impact de la créativité dans tous les domaines d'activité. La grandeur de ce phénomène est illustrée dans toutes les réalisations artistiques, techniques, économiques et sociopolitiques, étant quantifiée dans des études de synthèse pour chaque domaine qui a connu un développement notable durant l'histoire de l'humanité par le biais de l'intervention constante de la créativité.

Au commencement, la créativité a été liée aux croyances mystiques selon lesquelles l'acte créateur était dicté par une force divine qui donnait de l'inspiration à tous ceux qui invoquaient les dieux pour créer des idées ou même des objets innovateurs. Dans les études visant la créativité, études conçues par Mihaela Roco (2011: 20), il y a des appellations pour ce phénomène lié au mysticisme et aux éléments intellectuels. Ainsi, pour définir concrètement la *créativité*, on peut se rapporter aux perspectives qui concernent différents domaines d'investigation. On parle d'une «pensée créative» (W. James, O. Selz), d'«une intelligence fluide» (R.B. Cattell), d'«une pensée divergente» (E.P. Torance, J.P. Guilgord), d'«une imagination créatrice» (Th. Ribot), d'«une imagination constructive» (Alex Osborn) et d'un certain type d'«imagination accommodative avec dépassement» (J. Piaget).

Le développement du niveau cognitif humain et l'apparition des produits innovateurs ont déterminé la transgression des différentes catégories de normes existantes, ce qui a engendré le remodelage du niveau individuel de culture et d'éducation.

2. La créativité – perspectives conceptuelles

La *créativité* est un concept complexe, associé aux expressions et aux créations artistiques, à différentes découvertes de façon technique et scientifique, à l'éducation personnelle et au comportement social.

Parmi les plus intéressantes définitions de ce phénomène, on remarque la définition donnée par la spécialiste Ana Stoica-Constantin qui, dans une ample étude parue en 2004, considère que la créativité représente: «[…] un phénomène complexe, unitaire et dynamique, qui concerne toute la personnalité humaine, impliquant la structure bio-psycho-sociale et culturelle de la personnalité (reconnue en tant que potentiel créatif) et certains facteurs extérieurs pour réaliser la plus haute forme de manifestation du comportement humain (la créativité actualisée, manifeste), finalisée par la production du nouveau à valeur sociale, concret ou abstrait» [n.t.] (A. Stoica-Constantin, 2004: 18).

Sans doute, la présence de la créativité dénote de l'originalité, de l'imagination, de la liberté intérieure et du talent créateur, des éléments indispensables pour la construction et le parcours du destin individuel vers l'adaptation et l'évolution personnelle et sociale. La créativité peut être productive, efficace et valable dans un contexte, car «Être créatif signifie élaborer une certaine chose (outil, idée, processus, œuvre d'art) qui, en même temps, est absolument innovatrice et valable» [n.t.] (M. Roco, 2011: 19).

La rapidité de l'évolution sociale a mobilisé un mécanisme social extrêmement intéressant et complexe, constamment actualisé et amélioré, par une série de facteurs qui ont instauré un régime d'accélération et de pression sur la créativité humaine. La fébrilité de l'esprit humain modèle des réalités actuelles, des changements sociaux et des politiques majeures, ce qui dénote l'intérêt de l'homme pour toute réalité par le biais de l'utilisation d'une solution apparemment simple, la *créativité*. Transformer ou combiner des éléments existants signifier un acte de création, une nouvelle réalisation qui acquiert des caractéristiques définitoires et fonctionnelles par rapport aux anciens. Peu importe l'appellation, talent, inspiration, imagination, fantaisie, génie, la *créativité* représente un besoin social en soi par le biais duquel, tout peuple et toute langue assurent leur devenir.

3. La créativité – perspectives contextuelles

La pensée a engendré la créativité, acte qui est devenu un élément *sine qua non* dans le processus de redéfinir le valable dans l'actualité quotidienne, un exil volontaire et, en même temps, une évolution pour devenir une partie active dans la démarche de se forger une certaine suprématie par rapport aux autres. Ainsi, tout locuteur, en tant que représentant d'une communauté, devient un facteur décisif dans le choix d'une modalité audacieuse pour restructurer la société d'une manière créative, par la réalisation des tendances intrinsèques, des marques définitoires des lois naturelles humaines. Liée à la vie, comme nécessité sociale et universelle, la *créativité* se trouve dans un rapport direct

avec la psychologie individuelle qui crée la légitimation et l'identité personnelles.

Nous rejoignons les perspectives de Mihaela Roco qui considère que «L'essence du créateur réside dans le nouveau et dans son originalité. C'est pourquoi nous n'avons pas de standards pour l'évaluer. Sans doute, l'histoire a démontré qu'un produit, plus il est original, ayant des implications de durée, plus il sera âprement jugé par ses contemporains, soit comme fou, erroné, inutile etc., mais ces appréciations de la société n'empêchent pas l'existence, l'affirmation et la vie des génies» [n.t.] (M. Roco, 2011: 14).

Pour le devenir personnel, il y a aussi des limites définitoires qui interviennent dans le chemin de la créativité individuelle. Ainsi, nous allons présenter quatre catégories majeures, ayant des paramètres concrets qui décodent toutes les manifestations spécifiques à l'apparition d'un blocage dans l'acte d'illustrer le potentiel créatif individuel (M. Roco, 2001: 108, n.t.):

a. *Le contexte socioculturel* – le conflit entre les valeurs et le manque des cadres de référence, le conditionnement, les préjugés, les différences culturelles, la non-intégration des frustrations;

b. *Les peurs endémiques* – la peur de confrontation, l'agressivité, la compétition, la résistance au changement, le manque de confiance en soi;

c. *Les attitudes individualistes* – les comportements egocentriques, le manque de connaissance de soi, le sentiment d'incompétence, la subjectivité et l'irréalisme, la passivité excessive;

d. *La relation individu-groupe* – le manque de communication, la marginalisation, le manque d'authenticité, l'isolement, la dépendance.

Dans les études du spécialiste Georgel Paicu (2010: 111-129, n.t.), il y a d'autres blocages en ce qui concerne la créativité. Ainsi, deux grandes catégories de blocages représentent des masques individuels pour des perceptions et des limitations (in)volontaires:

– les blocages *internes* – cognitifs et de personnalité;

– les blocages *externes* – environnementaux et socioculturels.

Les *blocages cognitifs* englobent d'autres types:

a. *Les blocages perceptuels* – la difficulté d'isoler le problème dans un contexte et de le formuler, la tendance de réduire l'aire du problème, l'incapacité de voir le problème de plusieurs perspectives, le problème qui constitue une solution pour un autre problème, plus vaste, la saturation, la non-utilisation de tous les sens d'observation, l'incapacité de distinguer la cause et l'effet, la résolution empirique et théorisante;

b. *Les blocages informationnels et expressifs* – le choix inefficace et l'accumulation des informations non-productives, le manque de connaissance de la technologie de la création, le manque des habiletés de langage et la solution des problèmes par un langage inadéquat;

c. *Les blocages des caractéristiques de la pensée* – le conformisme intellectuel, l'impossibilité de l'approche séquentielle divergente pour résoudre le problème, la tendance d'évaluer chaque idée, l'autoimposition des restrictions illusoires dans le processus de solutionner le problème et une très grande confiance accordée à la raison par la négligence de l'imagination

Pour la catégorie des *blocages de personnalité*, l'auteur mentionne une nouvelle typologie:

a. *Les blocages motivationnels* – la sous-motivation ou la supra-motivation ;

b. *Les blocages d'attitudes et de mentalités* – le manque de volonté et de désir de bien finir les choses, la commodité, la palette restreinte de préoccupations et d'intérêts, le conformisme comportemental, le perfectionnisme utilisé comme arme contre la complaisance dans des solutions médiocres, le découragement ou la faible confiance dans ses propres forces et la confiance exagérée dans la compétence d'autres personnes;

c. *Les blocages émotionnels* – la peur d'assumer des risques et la peur d'échec, de ridicule, de désaccord social, la timidité et

l'émotivité, la peur de chefs et de collègues et la manifestation des frustrations.

Les blocages *externes* englobent:

a. *Les blocages environnementaux* – le manque de coopération et de confiance entre les collègues, le chef autocratique, les facteurs qui distraient le créateur, le manque d'appui financier et d'organisation, la critique et la dépréciation de l'autorité de la personne;

b. *Les blocages socioculturels* – les tabous, la considération erronée des attributs de la création (la fantaisie, le rêve, le jeu avec les idées, la méditation, l'humour), le traditionalisme, le conservatisme, le conflit des valeurs et le manque des cadres de référence et le manque de la reconnaissance officielle de la création.

4. En guise de conclusion

Ces types de barrières et de blocages dans le processus de manifestation de la créativité ont été énumérés pour tracer quelques lignes directrices nécessaires à l'analyse des structures contextuelles. En effet, le rôle de cette démarche est de mettre en relief que toute habileté créative est dépendante de certaines traits de personnalité de tout locuteur. Il s'agit de son indépendance dans la pensée, de sa discipline personnelle et de sa tolérance intérieure, des éléments à caractère positif. Par contre, il y a des réactions de nature négative, comme, par exemple, l'ambiguïté dans la perception et l'analyse de la réalité sociolinguistique, la frustration intérieure, l'orientation évidente vers un certain risque tracé par un relatif manque d'intérêt individuel pour l'accord social.

Sans doute, un représentant de la communauté linguistique qui vise à apporter sa contribution créatrice à l'évolution dynamique de la communauté sociolinguistique ne doit pas se limiter à un simple acte de travailler à l'intérieur d'un système, mais de la reproduire à travers sa propre capacité créative et à son propre intellect. À travers ce type de manifestation, on mobilise une motivation créatrice qui oriente le chemin individuel, motivation qui

joue un rôle très important dans la démarche créatrice lorsqu'elle est associée aux habiletés créatives des locuteurs. D'ailleurs, la créativité ne peut pas être limitée strictement aux facteurs intellectuels, comme la pensée divergente ou l'imagination créatrice, car elle peut marquer l'intuition individuelle et la mémoire créative ou l'esprit d'observation des locuteurs.

Bibliographie

PAICU, Georgel, 2010, *Creativitatea. Fundamente, secrete şi strategii*, Editura Pim, Iaşi.

ROCO, Mihaela, 1979, *Creativitatea individuală şi de grup. Studii experimentale*, Editura Academiei, Bucureşti.

ROCO, Mihaela, 1985, *Stimularea creativităţii tehnico-ştiinţifice*, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti.

ROCO, Mihaela, 2001, *Creativitate şi inteligenţă emoţională*, Editura Polirom, Iaşi.

STOICA-CONSTANTIN, Ana, 2004, *Creativitatea pentru studenţi şi profesori*, Editura Institutul European, Iaşi.

The Culture of self-exploring. Discourse representations of a globalized voyage through signs in tourism advertising

Ana CRĂCIUNESCU
Université de Suceava

Abstract: This paper aims at redefining travelling within humans' propensity of discovering the exotic and the challenging landscapes of otherness. In Western cultures, nowadays, travelling has acquired new acceptations, being frequently associated with leisure and its practices – tourism. I envisage explaining to what extent 21st century individuals have transformed this phenomenon into a complex need; I am also concerned with understanding the spatial reorganisations of the touristic group with respect to the concepts of (de)localization and globalization. At the same time, I intend to demonstrate how tourism advertising communicates by the means of signs a triadic message to a global Self, which allows the individual(s) to speculate an inherited cultural performance, and which, at the same time, determines a mental insight dominated by the culture of the Other. Eventually, the examined cases of South-African and Australian tourism not only translate the relation Self-Other into Anglo-aboriginal identities, but may also be understood in the light of national economic strategies and/or as an inter-cultural mass-mediatised industry.

Key-words: tourism, semiotics, local/global, cultural space, group identity, otherness.

Motto: «…à travers le rétrécissement des trottoirs, c'est notre relation à la rêverie qui est bouleversée en profondeur. Si nous ne flânons plus, nous ne pouvons plus contempler le monde de la même façon.» (Fl. Zeller)

From ancient times, various aims of travelling depicted human's nature, its strengths or weaknesses and its capacity to adapt and relate to the exotic challenges of the newly discovered worlds. Given the 19th century starting phenomenon of massive urbanization, ancestral contacts with space knew different approaches, in that the relation individual-nature, individual-divinity diminished considerably. The new man saw himself as the prisoner of a plural space which annulled its proto-instincts of the former *homo ruralis*, and which, instead, cultivated its intrinsic sensorial genetic structure in a different form. Individuals have evolved to city predators, hunting down different sensorial experiences; thus, the urban space became an avatar for the group discourse, as the feeling of belonging to a community determined individuals to share and communicate day-to-day experiences of the urban jungle. One can assert that travelling along the city can be measured in a hierarchy of distances, which may describe ancestral reiterations of past activities that man had to perform with respect to a certain position occupied in the space of his/her community. In this view, perhaps nowadays' downtown, which represents a central point of the urban space discourse, is in fact, the *axis mundi* of a territory which communicates a complex message (through different sense-based codes) about the local community's identity. Together with identity comes the concept of authenticity; places construct themselves as authentic markers of a local community's identity, turning into pictures that can be virtually captured in a visitor's camera. Furthermore, these authentic in-lands of the visual discourse (the places), will pass into a process of memory, preserving a final image that would linger in the visitor's mind. That is, the visual sign travels from the sensorial to the mental plane, as being refined by senses (sight), in a first phase, and then transformed into a(n) (un)pleasurable memory, through the solidification of an *in*-corporation act. (Re)con-

struction and deconstruction at the same time of the urban quality of life, the "notion of space is fetishized and the mental realm comes to envelop the social and physical ones" (Lefebvre, 1991: 5). This might turn into a mundane, global act of a specific behavior for the 21st century individual-tourist.

In addition to this, our cultural/social/economic/etc. inheritance/capital may be seen through the lens of an-other's *habitus*[1], as "these reflexive examinations of one's own spatial behavior will exhibit varying degrees of sophistication." Thus, we arrive at one important concept of our research - spatial behavior, which depicts the complex phenomenon of proxemics[2] understood within a wider dimension of the global arena (the territory[3]). The performing actors, in the light of this paper's argument, would be the guests and the tourists, or the local community and the other(s)/the stranger(s). Nevertheless, the concept mentioned above (spatial behavior) involves social representations of the territory and its nature as a signifier, standing actually for a code, in the process of communication (lat. *communis* = common, sociable, used by two) between groups. The territorialisation of the group is linked directly to the idea of performing a certain identity, which can be 'visually' advertised (lat. *advertere* = turn, face to, towards) by the means of contemporary totems – the signs. Actually, space is in itself a group of beings and social objects, and at the same time, the meaning of what is constituted as space is brought up by the semantic gaze. We can also assert that in his/her day-to-day routine, the individual's urban behavior is prone to a visual act of consuming places, reiterating space whenever the act is repeated, eventually, reiterating a whole inherited life-style

[1] An interesting aspect for this paper may be the fact that etymologically speaking, the Latin root of the noun 'habitation' is *habeō* = to have, to posses. N.B.: the concept *habitus* stands for its very usage in sociology, that is a corollary of lifestyle, values, dispositions and expectation of particular social groups that are acquired through the activities and experiences of everyday life.

[2] Edward T. Hall conceived 5 levels of distance between individuals: public space, social space, personal space, intimate space.

[3] There are four forms of human territory in proxemic theory: public territory, interactional territory, home and body territory).

of a certain community. At the same time, "any attempt to use such codes as a means of deciphering social space must surely reduce that space itself to the status of a message, and the in-habiting of it to the status of a reading" (Lefebvre, 1991: 7). We can confer Lefebvre's assertion further understandings, and speculate that the message-generator spatial code involves two roles: one played by the actants who read the 'we were here' message, and the other role, by the ones who leave a readable trace; because places/humans as signs/texts can stand for the modifiers of an entire inimate in-habitation of the self as the utmost representamen.

Tributary to proxemics (physic distance between individuals, extrapolated groups, which establishes societal hierarchies) and to sociology, space, when encapsulated in the tourist's camera, becomes part of a yet local landmark of an-other'(s) place. The gaze of the tourist is eventually a social construct that mediates the meeting between the two groups (roles): visitors and inhabitants. At the same time, a matter of class, gender and race, the societal is included in the spatial, thus, we can assert that *le regard*[4] *in*-corporates the mythical meeting of the Self with the Other. The distance between the two is measured by a visual perception and translated into a linguistic discourse. Power relations depicted by the various scales of proxemics *in*-between hosts and guests, frames this research into a multi-disciplinary approach, from the perspective of the economic man's modern behavior-territorializing pleasurable *meetings* in a global space. Nevertheless, in tourism practices, the socio-cultural inheritance may be, at times, blurred by mechanical reproductions of space, or in anthropologic terms, of territorial identity, through the lens of a postmodern camera obscurae.

Tourism finds itself positioned in the space between goods/ services of desire that one finds in point B (destination), and point A (departure) – the tourist's *habitus*, attitude to the world, and degree of expectation regarding the socio-cultural immersion in

[4] Fr. 'the gaze'.

the new society. The intangible side of the relation between the two points cannot confer a quantitative dimension to tourism, but rather a qualitative one, this aspect being 'measured' in a (non)-verbal feed-back that the guests eventually communicate to the hosts. Furthermore, "the culturalization of society has led to more and more areas of consumption being viewed as cultural" (Richards, 2007:1) and, in order for a feed-back to be a positive one, given the growing competition of traditional tourism, marketers had to find solutions in order to well- package the space of the Other and its socio-cultural avatars. The popular, contemporary 'local cultures' are hunted down by a globalized Self, who seeks into a mutual exchange of cultural signs, as "culture identity is the expression of one's place in the world" (*Idem*:35). In addition to this, tourism, as the mass-marketed economic wheel of space (re)production, is responsible for the creation of an architectural capital which would influence worldwide investments and thus, the division of labor. In this light, "within the context of urban regeneration of tourism development, it is more likely that spaces will be built for entertainment, leisure or recreation." (*Ibidem*: 95). Even more, architecture brings together urban regeneration and tourism development coining the modern avatars of culture:

> "Twentieth-century Modernism offered a symbolic means for erasing not only monuments but the memories of the recent past, offering a model for a new, forward-looking identity – coupled with the resurgence of suppressed cultures. Concrete, skyscrapers, flyovers, radio towers – these were the public signifiers of progress given an intellectual and cultural agenda by the avant-gardes of art, cinema, dance, music, and literature." (*Apud Idem*: 100)

Still, from a consumerist-capitalist point of view, mass-commodification may lead to standardization and leave aside the *intangible* component of space in the equation individual-place. Thus, the urban Self, finds itself obliged to start a journey towards a lost-in-space identity of the globalized village. The feeling of placelessness – "an intangible response to one's immediate envi-

ronment" (Richards, 2007: 99), comes in contradiction with the proto-instinctive behavior of the individual to mark a place with the 'I was here' representational spatial totem in order to articulate the local "into a momentary politics of time and place" (Nicholson, 1990: 187).

T. Adorno concern about the notion of free time that he conceives as a continuum of the labor space (work field), regards one harsh consequence on contemporary space – its process of liquefying into time. This phenomenon of nowadays life-style is also encapsulated in Bauman's concept of 'liquid' society, where the boundaries of labor/free space/time have been abolished and a new, specific behavior had to emerge and be cultivated in order to fit the societal demands for leisure practices. The discourse of leisure, as an act of societal performance and/or competence, made eventually Adorno conclude that "free time then does not merely stand in opposition to labor. In a system where full employment itself has become the ideal, free time is nothing more than a shadowy continuation of labor." (Adorno, 2001:194). Still, distance, or the proxemics of time and space "trigger either nostalgia or the search for authenticity as a driving force in tourism." (Richards, 2007: 35).

Tourism takes an active part in the development of the local "where cultural expressions are used to create unique selling points that make the distinction between destinations. But it is more than being competitive in a tough market; it is also the rediscovery of identity." (Richards, 2007: 36). Local culture and its implications into day-to-day life emerges from social relations established in a certain territory; in a dominant-dominated culture equation, "the ontology of the Western subject necessitates and creates the other" (Nicholson, 1990: 181). Location can be defined as a place of constant contradictions, where the Self and the Other dispute territorial hierarchies; when the roles shift on the touristic chart of history, "the colonial subject as Other is central to the process I've called location" (*Apud Idem*: 183). Tourism may also be defined as an ontological experience of the new Western *flâneur* who grazes (Baudrillard) throughout the global vil-

lage, pretexting de-localization of former places and localization of new ones: "the nomad or the tourist is posed as unthreatening, merely passing through; however, his person has questionable effects. Just as economically the benefits of tourism return to the first world, the tourist and the nomad camouflage the theoretical problematic of the ontological implications of Western subjecthood." (*Idem*: 184). This mundane, on the spot, unique experience of an individual who searches distinctiveness and identity in a globalized world, can give authenticity at the level of cultural, social and environmental realms of the space and its representations. We may even assert that space is socially reproduced by means of the pluralized Self's *gaze* in an epistemological reversion of the dominant-dominated cultural and economic actors.

This exploration of an-other's place is a metaphor of the way in which tourism, as an experience in itself, travels to the Self, dissolving the local into the global and vice-versa, eventually globalizing the story of a place, reiterated in a discourse of audio-visual reproductions (photos, entertaining industry, advertising) and linguistic ones, culturally marked by the habitus and competence of the individual-tourist. The experience is furthermore processed by the codes of senses which analyze a plurality of lexical and audio-visual connotations, deciphering thus a variety of cultural signs. The phenomenon of space reproduction and delocalization can be detected in advertising practices, within the triadic discourse (image, sound and text) encapsulated in a virtual space, but also, in connection to the way in which the individual delocalizes reality, most probably glo*c*alizing through a virtual sense experience: advertising gazing – a conative (Jackobson) process of training to "really see the world anew".

We can assert that the remote character of the world reduces it to the scale of an artificialized space as "much of this advertising markets leisure, travel and tourism products and services." (Morgan; Pritchard, 2000: 18). The repetitive process of advertising underlines its reproductive character, but at the same time, places are de-territorialized and re-built in a mass-globalized message that is meant to be transmitted to a plurality of

Selves, more precisely, a plurality of receivers from the entire world. The story of a place is reduplicated in the virtual space of media by the means of the triadic *semiosis* that exploits human senses. The so-called 'local flavor' or the 'spirit of a place' is simulated within this triadic discourse of identity representations, as place is "a result of the union between space and lived culture" (Richards, 2007: 94); place can be seen as the continuum of a luring ritual that a community (I/Self/host) performs in front of the Other (guest). In his turn, the Other (I/Self/guest) receives the mass-mediatized message of the Other ((I/Self/host) and *in*-corporates it in a narrative of his own existential space. In a Lacanian equation, this situation is structured as it follows: "1) I see the other; 2) I see him watching me; 3) The other knows that I can see him" (*apud* Barthes, 1982: 243). Actually, "the concept of place embodies the geographies of our everyday experiences. It could be argued that places are constructed within a collective consciousness, building on both past and present cultural associations and memories" (*Ibidem*). As a matter of fact, the codes of space involve a specific behavior, which lead to assumed, prescribed roles; otherwise, the encounter of strangers, in Bauman's terms, is a story "to be consummated in full while it lasts and on the spot, without delay and without putting the unfinished business off to another occasion" (Bauman, 2000: 99).

The question which may arise in this process of communication is that**,** within the space of advertising, the semiotics of proxemics and the reciprocal gazing as a larger phenomenon=of the global village which establishes hierarchies between hosts and guests becomes difficult to translate and is reduced to a smaller scale. Nevertheless, under the non-immediate effects of advertising, with the consequences of an indirect, delayed feed-back, the Westerner will colonize once again geographical spaces represented by the culture of the Other, this time based on a journey towards Self-rediscovery. This particular encounter emphasizes the importance of the lingering *gaze* in the relation I-Other, a long-exploited need by tourism advertisers. At the same time, "cultural identity is the expression of one's place in the world. In

tourism both the 'host' (provider) and the 'guest' (client) carry their awareness of identity with them and from the encounter of the two something new always emerges." (Richards, 2007: 35). On the other hand, the colonial heritage brings about Lacanian approaches[5] of an oppressive Other. But, in 'hope of reciprocation' (Bauman) the strangers of a prone-to-be-territorialized space will eventually experience the feeling of a common, shared identity. The former anthropophagic behaviour (Cl. Lévi-Strauss) is now exhausted by a process of in-corporating the other's culture through an almost ritualized gaze towards different discourses of meaning. As Lefebvre asserted, space always embodies a meaning, socially and culturally determined (Richards, 2007: 93).

In fact, in the touristic space, the territorialisation of the group as a signifier established between guests and hosts is encapsulated at the level of the visual semen, revealed in a discourse of proxemics, through an active, conscious, act of gazing together towards the same object. When space is transferred into a virtual process of communication – media, this reciprocity is no longer applicable, yet, the message is prone to direct the individual towards the experience mentioned above. It is the point where, within the space of advertising, the former roles turn into a transmitter-receiver(s) situation of communication. Actually, the act of gazing, *le regard*, concerns the visible and the visual representations of the Other (t.n. Barthes, 1982:156); advertising readapts the pleasure of gazing at three possible discourses which stand for consumption functions: a hedonist discourse reminding of the pleasure of repetitive consumption; a tribal discourse – which conveys the feeling of belonging to a certain fan club/tribe; and the discourse of identity, which allows oneself to have a position in a certain social group (t.n. Barthes, 1982: 167).

As R. Barthes writes in *L'obvie et l'obtus*, "repetition is a feature of culture" (t.n. *Idem* : 182), so may we derive and

[5] From postcolonial studies point of view, in the Southern African and Australian societies, the Westerner is seen as the *different* one (the white), the stranger, the exotic, eventually, the Colonizer.

contextualize repetition in advertising as a feature of contemporary media space. Otherness is embodied in a time-and-space-based visual performance which modifies cultural knowledge and perception of it. The narrative voice of the Other is interwoven with picturesque local identities, basically constituted as *analogons* (Barthes) or perceptual connotations, standing as markers of the knowledge of signs. A temporal re-localization of a genuine geographical place, which turns into a touristic destination; the place becomes thus a good of desire, available for consumption.

A space in itself, the touristic destination cannot be identified within strict, precise boundaries; also, the distance between the tourist's point of departure and point of arrival constitutes an important factor which shapes the dimension of a destination. What actually tourism advertising does is structure an inherited knowledge of space and identities through signs; it speculates prototypes of different degrees of expectations, according to the receiver's profile. Thus, the corporality of the transmitters in a community transgresses to a semiotic of virtual anthropology, packaging local culture in a redirected gazing of the Other's desires. Much like the touristic destination finds itself situated at the crossroads of myth and desire, advertising situates itself between industry and art. When the four ingredients meet in the space of media, a triadic discourse is coined in order to create a representative message which might situate consumers on a certain position in their inner life, where higher needs (A. Maslow's theory[6]) will transform the individual into a seeker of adventure and a Self-explorer.

The cases of South Africa and Australia are the perfect examples of reciprocally tamed self-other relations based on the two-sense directed indigenous-Western cultural borrowings. What the population of the "rainbow nation"[7] has to 'exhibit' for ins-

[6] An American psychologist, who organized human needs in a hierarchy from the most fundamental ones at the bottom to the need for self-actualization at the top of his famous pyramid of needs.

[7] Southern African population.

tance includes elements of tangible cultural patrimony, i.e. wildlife, cuisine, as well as urban totems of a *post* element witnessing a certain historical background. But what recent practices in advertising speculate is rather the intangible side of a culture's patrimony, 'materialized' perhaps into a lingering, unique, exotic and un-named feeling. The act of presenting their culture to the Other represents an exhibited signifier of a certain form of existential pride, as for instance, the Djabugay, an Australian Aboriginal community, considers cross-cultural interaction as "reducing stereotypical impressions thus enhancing understanding." (Richards, 2007: 73).

The first-phase immersion of the Self into a different space, life-story and culture via media takes *place* in an unquantifiable dimension situated somewhere in-between the inner proxemics of the individual's inhabitation and the virtual space of the advertising. From consumers to experience-seekers, the individuals will eventually accept to live a journey towards a destination of emotions – the second-phase and concrete immersion in an-other('s) space. Learning from the Other and with the Other in a grammar of knowledge-incorporating through communication on a common ground (place), represents the utmost form of interacting with the local community, where the 'mythical home' is reconstructed as an act of total refusal of the day-to-day routine lived by the *previous* Self.

Returning to the first immersion, within the act of gazing towards the virtual space, understood as a reading of the advertising text, the destination-product 'territorializes' through signs its USP[8], which creates *differentiation* in the mind of the consumers/tourists. Thus the *zoon semiotikon* (O. Bruno) of the contemporary society will resort to a travelling among sounds, images and texts. Starting from R. Barthes' assertion: "hearing the language which is the unconscious of the other, helping the other to rebuild its own history, revealing his unconscious desire (...)" (Barthes, 1982: 227), we might say that gazing is completed

[8] Unique Selling Proposal.

by the discourse of sounds, standing for an-other's inlands of customs of self-expressing, be them local idiomatic flavours, or traditional music standing for the mythical lingering sound of a community's history and representations.

In an Australian tourism campaign, called 'Come Walkabout'[9], directed by Baz Luhrmann in 2008, under a logo representing a kangaroo and a sun, a typical Western life-style is presented in opposition with the imagery of a dream-experience and destination on an-other continent. In a first phase, the narrative of the ad proposes to the 'reader' a rainy background of an American (most probably) metropolis, where the a workaholic Western woman experiences the challenges of the post-modern space continuum of the over-whelming job into the personal environment. At a certain moment, while sleeping, the feminine character is taken on an unknown journey by an aboriginal mediatised icon child[10], who conquers the space of the Other on its bare feet. In connection with aboriginal beliefs, "the experience of Dreamtime, whether through ritual or from dreams, flowed through into the life in time in practical ways. The individual who enters the Dreamtime feels no separation between themselves and their ancestors. The strengths and resources of the timeless enter into what is needed in the life of the present. The future is less uncertain because the individual feels their life as a continuum linking past and future in unbroken connection. Through Dreamtime the limitations of time and space are overcome".[11] Furthermore, "corporality of speaking, the voice situates itself at the articulation of the body and the discourse" (Barthes, 1982: 226). The whispered, persuading discourse of the Aboriginal stands for the luring, ritualized sound of otherness: "Sometimes we have to get lost to find ourselves. Sometimes we got to go walkabout."[12]

[9] http://www.australia.com/campaigns/walkabout/uk/themes/themes-aboriginal-australia.htm.

[10] See the movie 'Australia'.

[11] http://dreamhawk.com/dream-encyclopedia/australian-aborigine-dream-beliefs/.

[12] http://www.youtube.com/watch?v=gQGMuxJ0vCc.

Again, in Barthes' terms, "the hearing of the voice inaugurates the relation with the other" (*Idem*, 225), especially as in this situation of communication, the decoding of an intentionality in the discourse can be realised by the means of hearing.

At the same time, this temporal randomization of the Westerner's space and time might rebuild the inner space of the Self. Thus, from her desk, the woman 'dives' literally into the water of an Australian waterfall; accordingly to Gheerbrant&Chevalier's *Dictionary of Symbols,* this almost ritualized bathing stands for "the acceptance of an instance of forgetfulness, the renunciation of one-self's responsibility." (t.n. Gheerbrant; Chevalier, 1995: 170); in addition to this, "the bath satisfies a need of relaxation, of security, of tenderness (...), of a return to the beginnings" (t.n. *Ibidem*). So, in a psycho-analytical approach, the discourse of the ad emphasises Self-rediscovery, on the one hand, and the rediscovery of the Other – her partner, in the larger context of exoticism. On the other hand, the inner space is reconciled in the outer one dominated by the otherness which renders identity to a *post*-modern employee: ("She arrived as Ms K.Mathieson, Executive VP of Sales. She departed as Kate"[13]). The *homo universalis* emerges in a metaphor of the waterfall – a symbol of a continual movement of a world with changing elements, whilst the essence remains the same (t.n. Gheerbrant; Chevalier, 1995: 258) – human values.

Under the slogan 'Inspiring new ways', a 2013 TVC promotional tourism clip advertises South Africa as a destination of the *different*, as in comparison with other destinations (positioning strategy in marketing terms), or as an experience different from day-to-day routine. The first, large, impressive landscape centrings communicate an aestheticized message of a journey back in time, to the dawns of civilization, where the eternal couple rejoins the paradisiacal place. The repetitive, almost imperative verb 'meet' South Africa as a place of cultural, social and aesthetic patrimony emphasizes a mythical meeting with a sacred land

[13] *Ibidem*.

where the first (social) groups had territorialized the cradle of civilization: "You will meet [...] the chief whose ancestors have lived above the Mgwalana river for a thousand years".[14] The meeting with the Other is suggested in the interaction with the local community: "You will meet a taxi driver and a shebeen queen[15] who you will never forget"[16]. Trespassing rules in a *post*-emerged economy represents a satisfying need of *disorder* for the rational Westerner. Actually, the individual is invited to perform a life-style that no longer exists in our post-modernized society, where the exotic, socializing experience with the other and the lingering memories of an unique *feeling* encapsulated by the senses become the worthiest good: "The you who leaves South Africa won't be the same you who arrived, because not one little bit is ordinary"[17]. The prone-to-be-continued phrase of the slogan ("Inspiring new ways" of life-style perhaps) leads to the idea of differentiation in a society of commodification, where the space of labour does not any longer satisfy socializing and identity group needs.

An interesting discourse of a submersible sound, translated by a traditional musical crescendo, confers new perspectives to the visual culture in the analyzed cases; sight-seeing and taking pictures is not the only capitalist gesture of re-producing space, because "the voice that sings, this precise space where a language meets a voice" (t.n. Barthes, 1982: 226) localizes a cultural identity within the boundaries of the sound. A mass-pluralized space of visual and musical meaning fills the gap of difference (I-

[14] http://www.youtube.com/watch?v=YjeRORAvkm8.

[15] Shebeen = (in South Africa) a place where Black African men engage in social drinking. Shebeen queens (and kings) emerged from a difficult and complex socioeconomic environment. These (mainly unregistered) liquor outlets survived deliberate actions by the apartheid government to shut them down as a black person by law was not allowed to brew or drink beer, not to mention spirits. Shebeen owners provide a socialising or entertaining environment for communities that have little of either. Source: http://www.citypress.co.za/columnists/shebeen-queens-nurture-communities-20121103/.

[16] http://www.youtube.com/watch?v=YjeRORAvkm8.

[17] *Ibidem.*

Other, Colonizer-Colonized) through a process of differentiation, as "within many Western countries there is a growing interest in the regions, the dialects and regional languages, the past and nature. (...) In tourism, the regions try to build a distinct profile, based on the different atmosphere, different people, different culture, different language, different heritage, different food and different customs." (Richards, 2007:36). On the other hand:

> "Efforts to keep the 'other', the different, the strange and the foreign at a distance, the decision to preclude the need for communication, negotiation and mutual commitment, is not the only conceivable, but the expectable response to the existential uncertainty rooted in the new fragility or fluidity of social bonds." (Bauman, 2000:111)

This journey to the inexhaustible paths of meaning lead us to the narrative of an opened debate, framed within the semiology of culture; the distillation of space beyond the audio-visual discourse, conveys a sense-based experience which offers to the post-modern individual a perfect miroring of the Self through the eyes of the Other.

Eventually, according to Jean Jamin, "the notions of distantiation, exoticism, representation of the other, and difference are inflected, reworked, readjusted as a function of criteria no longer geographical and cultural but methodological and even epistemological in nature: to make foreign what appears to be familiar; to study the rituals and sacred sites of contemporary institutions with the minute attention of the 'exotic' ethnographer, and using his methods; to become observers observing those others who are ourselves – and at the limit. **This other who is oneself**" (Textual Practice, Sweeney, 2005: 145).

Bibliography

Barthes, Roland, 2003, *L'obvie et l'obtus. Essais critiques III*, Seuil, Paris.

Bauman, Zygmund, 2000, *Liquid Modernity*, Polity Press, UK.

Chevalier, J; Gheerbrant, A., 1995, *Dictionar de simboluri*, vol. 1, Artemis, Bucuresti.

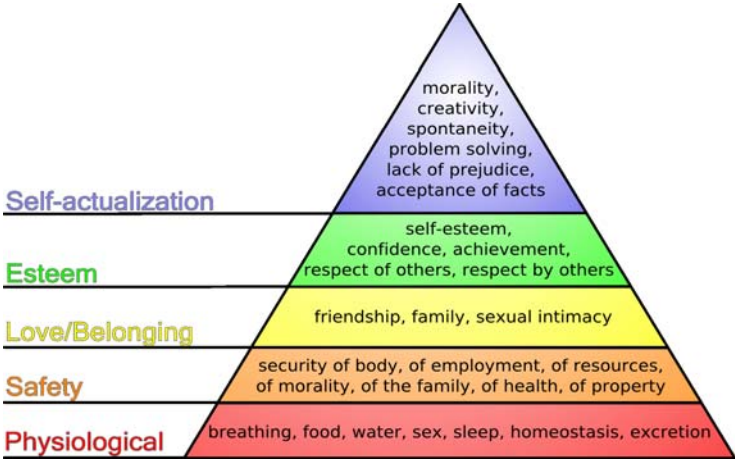
Joly, Martine, 2005, *L'image et son interprétation*, Armand Colin Cinéma, Paris.

Lefebvre, Henri, 1991, *The Production of Space*, Blackwell Publishing, USA.
Morgan, Nigel; Pritchard, Annette, 2000, *Advertising in Tourism and Leisure*, Butterworth Heineman, Oxford.
Nicholson, Linda, 1990, *Feminim/Postmodernism*, Routledge, London & NY, chapter 8: '*Travels in the Postmodern: Making Sense of the Local*'.
Richards, Greg, 2007, *Cultural Tourism. Global and local perspectives*, The Haworth Hospitality Press.
Sweeney, Carole, 2005, *'Le tour du Monde en Quatre Jours: Empire, exhibition and the surrealist disorder of things'*, Textual Practice, vol. 19, UK.

Web sources

http://vimeo.com/29728653 (visited on 12 March 2013)
http://vimeo.com/30466403 (visited on 13 March 2013)
http://vimeo.com/30545606 (visited on 13 March 2013)
http://www.dailymotion.com/video/x72kpk_tourism-australia-come-walkabout-bi_creation?search_algo=2#.UUXC9Mr0sdd (visited on 20 March 2013)
http://www.youtube.com/watch?NR=1&v=TsgI3aseYuQ&feature=endscreen (visited on 21 March 2013)
http://www.youtube.com/watch?v=7g_Ccwul8ME (visited on 21 March 2013)
http://www.youtube.com/watch?v=FCbfp6LO1ng (visited on 22 March 2013)
http://www.youtube.com/watch?v=z4szeZKKk4k (visited on 22 March 2013)
http://www.youtube.com/watch?v=YjeRORAvkm8 (visited on 2 April 2013)

Annexes



A. MASLOW's HIERARCHY OF NEEDS

Table 10.4 The values and personality of Brand Australia

Brand values	*Brand personality*
Youthful	Youthful
Energetic	Stylish
Optimistic	Vibrant
Stylish	Diverse
Unpretentious	Adventurous
Genuine	
Open	
Fun	

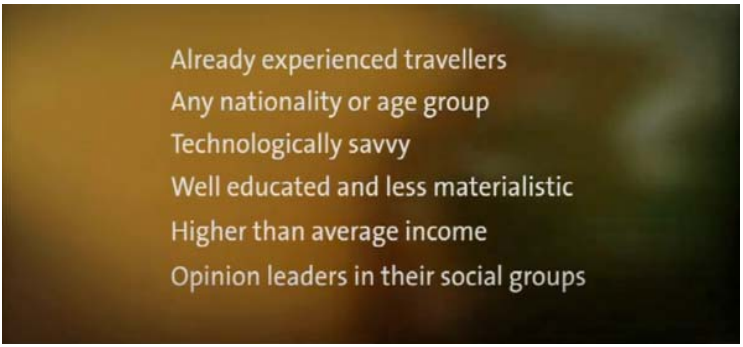
Source: *Brand Australia*, video produced by the Australian Tourism Commission, 1997.

Table 10.6 Translating the personality of Brand Australia globally

Region/ country	*Asia*	*USA*	*Japan*	*Europe*
Australia's attributes	Big nature, outdoors, city life	Fun, diversity, active, adventure, live it	Surprise, undiscovered, culture, lifestyle	Activity, relaxation, intriguing, enriching, diverse, powerful memories
Campaign	Let the magic begin	Holiday	Country of surprises	The sooner you go, the longer the memories
Message	Excitement, shopping, nightlife	Take a break from work and discover people and islands	Fast-paced, sophisticated, cosmopolitan, modern	Emotional, appealing, unique, travel now

Source: *Brand Australia*, video produced by the Australian Tourism Commission, 1997.

'Experience-seekers are tourism Australia's global target'[18]
Tourist profile



[18] Source: http://www.youtube.com/watch?v=ThhcYlYs3kc.

Seven USPs that differentiate Australia from other competitors[19]

[19] *Ibidem*.

À propos de quelques emprunts du français en turc

Nurcan DELEN KARAAĞAÇ
Université d'Istanbul

Abstract The aim of this study is to analyze the integration of the words borrowed from French into Turkish language. The study proposes a hierarchical typology, beginning with the borrowed words that are less integrated into Turkish, and moving all the way to the borrowed words that are thoroughly integrated so much so that the native speakers cannot identify them as borrowed words. In order to understand the mechanisms linked to the phenomenon of borrowing, we will present the main characteristics of Turkish linguistic reform and indicate two primordial particularities of the Turkish language: vocal harmony and agglutination. Then we will try to examine the process of integration in Turkish language on two levels: semantic adaptation and grammatical adaptation.

Key words: Borrowing, Turkish language, French language, grammatical adaptation, semantic adaptation.

Les langues sont toujours en contact entre elles et pendant des années, l'arabe, le perse, le grec, le français, l'anglais, l'allemand et le turc se sont influencés mutuellement et les termes venus de ces langues ont été adaptés à son système phonologique et à sa syntaxe. L'objectif de ce travail est d'étudier l'intégration à

la langue turque des mots empruntés au français de manière à proposer une typologie hiérarchisée allant des emprunts les moins intégrés dans la langue emprunteuse aux emprunts complètement intégrés que les locuteurs ne distinguent plus comme étant des mots venus d'ailleurs.

Afin de comprendre les mécanismes liés au phénomène d'emprunt, nous retracerons rapidement les grandes lignes de la réforme linguistique turque, puis nous indiquerons deux particularités primordiales du turc, à savoir *l'harmonie vocalique* et l'*agglutination*. Nous tenterons ensuite d'exploiter le processus d'intégration de quelques emprunts en turc aussi bien au niveau de l'adaptation sémantique qu'au niveau de l'adaptation grammaticale.

1. La réforme linguistique

Le turc est une langue de la famille altaïque qui regroupe, comme le précise Louis Bazin, «[...] un assez vaste groupe d'Idiomes, variés au premier abord, mais, au fond, étonnamment proches les uns des autres, qui couvrent actuellement une aire très étendue, comprenant notamment la Turquie, le Turkestan soviétique, le Turkestan chinois, une partie de la Sibérie méridionale, de la région Oural-Volga, et, avec Yakoutie, la moitié environ du Grand-Nord sibérien. Cette immense dispersion est relativement récente. Les peuples turcs anciens, connus depuis environ l'an 500 de 1'ère chrétienne, occupaient au début une zone plus restreinte, dans les Monts Altaï, dans le bassin supérieur du fleuve Ienisseï, et dans l'actuelle Mongolie. L'expansion considérable des langues turques, par voie de conquêtes militaires dont la plus fameuse est celle qui amena la création de l'Empire Ottoman, s'est faite en grande partie, dans les deux Turkestans comme en Turquie, sur un substrat Indo-européen, qui n'a pas été sans exercer quelque influence sur leur évolution.» (Bazin 1958: 136-137).

Nous savons que pendant toute la durée de l'Empire Ottoman, la langue turque, sous influence de la culture islamique, était écrite en caractères arabes. Le 3 novembre 1928, Mustafa Kemal

Atatürk, le fondateur et le premier Président de la République de Turquie a proposé une réforme orthographique à l'Assemblée Nationale qui a adopté un *alphabet latin*, proche de celui du français. Les Turcs se servent actuellement de 29 lettres identiques aux lettres latines. Cet alphabet qui s'appuie uniquement sur la phonétique est très facile: il n'y a en turc aucune lettre inutile ou muette pour la lecture. Toutes les lettres ont une valeur phonétique unique. Cette réforme alphabétique a rendu progressivement plus facile l'apprentissage du turc écrit.

2. Deux caractéristiques essentielles du turc

Le turc constitue un type linguistique original, caractérisé par *l'harmonie vocalique,* une morphologie d'une régularité parfaite sans exceptions ni genre grammatical, n'utilisant que des suffixes qui peuvent s'accumuler en assez grand nombre (d'où sa classification en *langue agglutinante*) et une syntaxe riche en postpositions.

Dans les lignes suivantes, nous aborderons deux caractéristiques essentielles du turc, à savoir l'harmonie vocalique et l'agglutination afin de comprendre comment se sont passées les intégrations lexicales.

2.1. L'harmonie vocalique

L'harmonie vocalique est une caractéristique très répandue et concerne surtout des langues agglutinantes comme le turc, le mongol, le finnois, le hongrois, le coréen, etc. Précisons que dans la typologie des langues, fondée sur les propriétés générales du mot, les langues agglutinantes sont caractérisées de la façon suivante: elles consistent à juxtaposer les marques au radical, les mots ainsi formés sont décomposables et distincts les uns des autres.

L'harmonie vocalique préside à des modifications phonétiques très précises. La voyelle contenue dans le lexème contraint les voyelles contenues dans les suffixes grammaticaux à respecter certaines règles phonétiques. La connaissance de ce phénomène

phonétique à conséquence morphologique est indispensable pour parler, lire et écrire correctement le turc. Ainsi dès lors qu'une unité linguistique qui sert de base à des unités grammaticales a pour voyelle finale une voyelle antérieure (e, i, ö, ü), les voyelles contenues dans les suffixes seront obligatoirement antérieures. De même, si la base a une voyelle postérieure (a, ı, o, u), les suffixes auront une voyelle postérieure.

2.1.1. Le système vocalique

Le turc comporte huit voyelles comme *e, i, ö, ü, a, ı, o, u.* Les voyelles *postérieures*: *a, ı, o, u,* les voyelles *antérieures*: *e, i, ö, ü*, les voyelles *non arrondies*: *a, e, ı, i,* les voyelles *arrondies: o, ö, u, ü,* les voyelles *fermées: a, e, o, ö* et les voyelles *ouvertes: ı, i, u, ü.* Les mots proprement turcs soumis à des lois d'harmonie vocalique fonctionnent de la manière suivante:

- après *a* ou *ı,* on a: *a* ou *ı*
- après *e* ou *i*, on a: *e* ou *i*
- après *o* ou *u*, on a: *a* ou *u*
- après *ö* ou *ü*, on a: *e* ou *ü*

Comme nous le verrons ci-après, si la première voyelle d'un mot turc est antérieure *e, i, ö, ü* ou postérieure *a, ı, o, u*, les voyelles subséquentes (y compris celles des suffixes agglutinés) seront toutes antérieures ou postérieures. Soit l'exemple suivant:

(1) *Ev-in küçük-tür.*
Maison-possessif2 – petite-suffixe prédicatif
«Ta maison est petite».

L'exemple cité supra illustre bien l'utilisation des voyelles antérieures. En revanche, l'exemple infra représente l'emploi des voyelles postérieures:

(2) *Kız-ı avokat olan kadın çalış-ı-yor.*
Fille-possessif3 – avocat étant/qui est femme travailler-progressif – p. 3.
«La femme dont la fille est avocate travaille».

2.1.2. Le système consonantique

L'écriture est phonétique et la prononciation découle automatiquement de l'écriture et les difficultés orthographiques sont pratiquement réduites à néant: toute lettre est prononcée. L. Bazin explique l'alphabet et les sons dans son ouvrage (Bazin, 1987:9-11). Nous nous contentons ci-après de lui emprunter quelques passages pour donner un bref aperçu des consonnes qui sont au nombre de 21.

B, b: se prononce comme le *b* français.

C, c: se prononce comme le *dj* français de «adjoint», avec la différence qu'il s'agit, en turc, d'une consonne unique (par exemple *çocuk* «enfant»).

Ç, **ç**: se prononce comme le *tch* français de «atchoum»; ici encore, il s'agit, en turc, d'une consonne unique.

D, **d**: se prononce comme le *d* français.

F, **f**: se prononce comme le *f* français.

G, g: se prononce comme *g dur* en français dans «gare», ou comme «gu» dans «guerre»; n'a jamais la valeur *j*: le turc *git* «va-t-en» se prononcera *guitte.*

G, **ğ**: n'existe pas à l'initiale d'un mot, sa prononciation est réalisée de deux façons bien différentes, selon la nature de la voyelle qui le précède dans le mot: après *e, i, ö, ü,* il est prononcé comme *y consonne* dans «Cayenne» et se confond dans la prononciation avec le *y* turc; après *a, ı, sans point, o, u,* il est prononcé, et remplacé par une brève suspension de la voix, comme entre les deux *a* du français «ahaner»; si, après *a, ı* sans point, *o, u,* il est suivi de ces voyelles dans la première syllabe du mot, il provoque l'allongement de la voyelle qui le précède: le mot turc *dağ* «montagne» sera prononcé «dâ»; le turc *ağa* «agha» sera prononcé «â'a».

H, **h**: toujours prononcé, avec une nette expiration d'air; ce son, qui a disparu de la prononciation courante du français, tend fâcheusement à être omis par les locuteurs de la langue française parlant le turc; il faut faire l'effort de le prononcer «aspiré» pour

éviter des confusions: *havuç* «carotte» ne doit pas être prononcé comme *avuç* «paume de la main».

J, **j**: se prononce comme le *j* français.

K, **k:** se prononce comme le *k* français.

L, **l:** se prononce comme le *l* français de «lettre»

M, **m:** se prononce comme le *m* français de «maison»; mais il ne se combine jamais avec la voyelle précédente pour former une voyelle nasalisée comme dans le français «ambre»: il est toujours prononcé isolément, comme dans le français «dame»; ainsi, en turc *ambar* «grenier, entrepôt» est prononcé *amebar.*

N, **n:** se prononce comme le *n* français de «nette», mais, pas plus que *m*, il ne se combine avec la voyelle précédente: *on* «dix» est prononcé *onne*.

P, **p:** se prononce comme le *p* français de «pomme».

R, **r:** se réalise d'une autre façon que le *r* grasseyé du français courant; il faut le prononcer comme un *r roulé* de certains parlers provinciaux; il est, en réalité, produit par vibration de la pointe de la langue contre les alvéoles des incisives supérieures.

S, **s:** se prononce comme le *s* français, mais n'est jamais prononcé *z***;** ainsi, *kesme* «coupé, rongé» est prononcé *kessik*.

Ş, **ş:** se prononce comme le *ch* français de «chat» ou de «cheval».

T, **t:** se prononce comme le *t* français.

V, v: se prononce comme le **v** français.

Y, **y:** se prononce comme *y* consonne en français dans («Cayenne»); il n'est jamais prononcé comme une voyelle *i,* et ne forme pas de combinaisons du genre diphtongue avec la voyelle précédente: *ay* «lune, mois» est prononcé comme le français «ail».

Z, **z:** se prononce comme le **z** français de «zone».

Il est à préciser qu'en turc, les consonnes peuvent être soumises à *l'harmonie consonantique*. Ainsi, par exemple, le déterminant grammatical du verbe *-di,* marqueur du parfait de constatation, apparaît avec la consonne *-d* dans *ver-di* «il/elle a donné», mais avec la consonne *-t* dans *git-ti* «il/ elle est parti(e)»ou «il/

elle est allé(e)» De la même façon, lorsqu'un suffixe terminé par -*k* est suivi d'un suffixe commençant par une voyelle et que -*k* se trouve, de la sorte, placé entre deux voyelles, -*k* devient -*ğ;* ainsi les unités comme *hasta-lık* «la maladie», *sağ-lık* «la santé», *kötü-lük* «la méchanceté», *güzel-lik* «la beauté» formés avec le suffixe de généralisation -*lik* et ses variantes morphologiques s'ils reçoivent le suffixe -*i* d'accusatif, deviennent respectivement *hasta-lığ-ı, sağ-lığ-ı, kötü-lüğ-ü, güzel-liğ-i,* etc. Comme tous les autres affixes, le suffixe -*i* d'accusatif et ses variantes morphologiques se transforment selon les règles de l'harmonie vocalique.

2.2. L'agglutination

La langue turque est une langue agglutinante. À l'inverse des langues indo-européennes, tel le français, en turc, la racine d'un mot peut exister à l'état isolé et jouer un rôle syntaxique à elle seule, sans flexion et avec un sens propre, et recevoir grâce à l'effet d'agglutination d'autres éléments qui viendront marquer le temps, le nombre, l'interrogation, et/ou une désinence qui marquera par exemple les cas comme *le génitif, l'accusatif, le locatif, le directif* et *l'ablatif*. Ce procédé de suffixation est à l'origine de mots qui peuvent être très longs et prendre parfois l'allure de phrases. Pour illustrer nos dires, nous prendrons l'exemple de L. Bazin (1987: 17), particulièrement pertinent. Nous nous contenterons d'analyser l'organisation d'un seul *mot*, analyse qui permettra de nous rendre compte de la diversité des statuts des éléments constituants possibles.

(3) *Türk- leş -tir-e-me-dik-ler-imiz-den mi-siniz?*

«Est-ce que vous êtes de ceux que nous n'avons pas pu turquifier?»

Türk – adjectif et nom à la fois: l'homme *turc, le turc*, *leş* - est un suffixe dérivatif qui permet de transformer le nom en verbe, - *tir*- suffixe dérivatif factitif, - *e*- sert à exprimer la négation verbale spécifique au verbe «pouvoir» en turc: *ne pas pouvoir,* -*me*- adverbe de négation intégré au syntagme verbal = *ne pas*, - *dik*- suffixe dérivatif qui est la marque du parfait de constatation = *ne pas avoir pu*, - *lar*- modalité de pluriel s'ap-

pliquant également aux nominaux et aux verbes = *ceux*, - *imiz*- possessif 1ère personne pluriel «notre», -*den*- monème fonctionnel (l'ablatif) indiquant la provenance; est équivalent à *ce que nous n'avons pas pu,* - *mi* - adverbe d'interrogation s'appliquant également aux nominaux et aux verbes et – *iniz* - 2ème personne pluriel incluant un ancien verbe *être.*

Nous remarquons que les onze monèmes qui constituent ce mot turc ont des statuts bien différents. En effet, le mot *Türk- leş - tir-e-me-dik-ler-imiz-den mi-siniz?* est constitué par un monème nominal, trois suffixes dérivatifs, deux adverbes, un monème de type modalité, un possessif, un monème fonctionnel et un monème personnel.

3. Le processus d'intégration de quelques emprunts en turc

Dans les lignes suivantes, nous traitons quelques emprunts lexicaux d'origine française qui ont changé phonétiquement, sémantiquement et grammaticalement.

3.1. L'adaptation phonologique

Dans le cas des emprunts, deux phénomènes différents peuvent se manifester: soit le mot s'adapte entièrement à l'harmonie vocalique comme c'est le cas, par exemple, pour *kamyon* qui vient du français «camion» et le mot emprunté est alors utilisé comme un mot turc, soit il échappe complètement à cette harmonie vocalique, qui se trouve perturbée, comme dans *istasyon* qui vient des langues romanes, et en particulier de la française «station».

En début de mot comme en début de syllabe, les mots turcs ne commencent jamais par deux consonnes. La racine commence soit par une voyelle, soit par une consonne simple. S'il s'agit d'un mot étranger qui commence par deux consonnes, on place une voyelle après ou avant la première consonne comme l'indiquent les exemples suivants:

fr. sport > *sıpor* «sport»,

fr. blouse > *buluz* «blouse»,

fr. train > *tıren* «train», etc.

De même, dans un mot proprement turc, deux voyelles ne peuvent pas se succéder; les mots où existe un hiatus sont toujours d'origine étrangère comme par exemple le mot *saat* d'origine arabe signifiant «la montre» en turc. La règle de l'harmonie vocalique n'admet pas la rencontre des voyelles et pour l'éviter, le turc intercale des consonnes -*y* (et parfois *v*), -*n*, et -*s*. Les deux premières consonnes sont des éléments euphoniques, les autres sont des résidus morphologiques. Par exemple le mot français *bourgeois* se dit en turc *burjuva.* Les mots français introduits sous leur forme phonétique sont donc rephonétisés sur le modèle des schèmes syllabiques turcs.

Dans tous les domaines, on trouve beaucoup de mots étrangers qui proviennent du français. Par exemple, dans le domaine médical, il y a beaucoup de mots d'origine française tels que *doktor* «docteur», *jinekolog* «gynécologue», *diyet* «diète», *operasyon* «opération», *endikasyon* «indication» *prospektüs* «prospectus» *ambulans* «ambulance», etc. Dans celui de la reproduction, il existe aussi des mots comme *fotokopi* «photocopie», *faks* «fax», *kartuş* «cartouche», etc.

On constate qu'en passant d'une langue à une autre, les mots sont susceptibles d'être adaptés phonétiquement, d'autant plus lorsque ces mots sont empruntés indirectement. Les adaptations phonétiques peuvent parfois rendre le mot emprunté méconnaissable quand les deux systèmes phonologiques impliqués sont très différents.

3.2. L'adaptation sémantique

Il est très fréquent que le sens du mot qu'une langue adopte soit modifié par les locuteurs de la langue emprunteuse, il y a une réanalyse sémantique qui s'opère souvent par métaphore ou métonymie. Le sens d'origine des mots adoptés souvent change. Ainsi, le mot français *abiye* «habillé» a perdu sa valeur d'origine parce qu'on l'utilise en turc pour les vêtements de nuit, il s'agit ici d'une restriction de sens. De même, il existe des mots dont le sens est déplacé. Par exemple le mot *magazin* «magazine» a subi

un changement sémantique parce qu'en français ce mot signifie la revue alors qu'en turc, on l'utilise lorsque l'on a envie de parler des nouvelles concernant la vie privée des artistes.

De même, le mot emprunté peut parfois s'employer très différemment de sa valeur d'origine. Par exemple, le locuteur turc utilise le mot *materyalist* «matérialiste» pour désigner les personnes qui vivent uniquement pour l'argent tandis que, comme on le sait, ce mot signifie dans sa langue source celui qui est favorable aux idées de la philosophie matérialiste.

3.3. L'adaptation grammaticale

Comme nous le savons, le lexique d'une langue n'est pas une entité stable. À côté du lexique existant, une grande variété de procédés de création modifient constamment le contenu du lexique. Comme le précise Christos Clairis (2007): «Il est évident que la créativité lexicale reste liée à la typologie des langues. On pourrait se poser la question de savoir si la créativité lexicale d'une langue est dépendante de sa structure. Autrement dit, est-ce qu'il y a des langues plus créatives que d'autres langues grâce à leur structure? [...]; ce qui détermine les différences éventuelles dans la créativité lexicale doit être recherché plutôt dans l'attitude des locuteurs, c'est-à-dire plutôt dans les facteurs externes que dans les facteurs internes».

Les emprunts peuvent d'une langue à l'autre changer de classe syntaxique. Par exemple le participe passé du français *abiye* «habillé» change de catégorie grammaticale et devient un nom en turc.

Il existe également d'autres types d'emprunts portant sur le domaine de la synthématique. Par exemple, le mot composé *rouge à lèvres* s'emploie comme étant un mot simple parce qu'en turc, on supprime les composants *à* et *lèvres* et garde uniquement *rouge*, qui, lui, est changé orthographiquement et se prononce et s'écrit comme *ruj*.

En turc, on a recours au procédé de suffixation pour la création lexicale. Notons que la fonction principale des suffixes est de

rendre possible le passage d'une classe grammaticale dans une autre, avec des conséquences sémantiques.

En principe, en français, seules les bases nominales, verbales ou adjectivales prennent des suffixes. Les classes grammaticales (noms, verbes, adjectifs) avec l'ajout spécial des adverbes (ex. *lent - lentement*) résultent de l'action du suffixe. Dans tous les cas, les suffixes s'ajoutent à la fin des mots comme dans le cas de *chanter* + *-eur* = *chanteur*. Dans cet exemple, le suffixe *-eur* s'ajoute à une base verbale pour créer un nom.

En turc, la suffixation n'est pas seulement un procédé de création lexicale mais également un procédé grammatical. En turc, on utilise largement la suffixation pour construire de nouveaux monèmes à partir des noms et des racines. On ajoute au composé *en tête* (*antet*) le suffixe *–li* comme *antetli.* De même, le mot *avantaj* «avantage» s'utilise de telles façons: il peut prendre le suffixes *–li* comme *avantajlı* «avantageux» ou bien le suffixe *–lar*, marqueur du pluriel, comme *avantajlar* «les avantages».

En turc, nous trouvons beaucoup d'emprunts d'origine française concernant le premier groupe des verbes qui se terminent par *–er*. On emploie certains de ces verbes avec le verbe turc *etmek* «faire» comme montrent les exemples suivants:

fr. imposer > *empoze etmek* > imposer faire «imposer»,

fr. organiser > *organize etmek* > organiser faire «organiser»,

fr. dégénérer > *dejenere etmek* > dégénérer faire «dégénérer»,

fr. imiter > *imite etmek* > imiter faire «imiter»,

fr. irriter > *irite etmek* > irriter faire «irriter»,

fr. hospitaliser >*hospitalize etmek* > hospitaliser faire «hospitaliser»,

fr. égaler > *egale etmek* > égaler faire «égaler»,

fr. emballer > *ambale etmek* > emballer faire «emballer»,

fr. écarter > *ekarte etmek* > écarter faire «écarter»,

fr. adapter > *adapte etmek* > adapter faire «adapter», etc.

Il convient de signaler également qu'en turc, on utilise aussi quelques-uns de ces verbes avec le verbe *olmak* «être»:

fr. adapter > *adapte olmak* > adapter être «être adapté»,

fr. irriter > *irite olmak* > irriter être «être irrité»,

fr. emballer > *ambale olmak* > emballer être «être emballé»,

fr. écarter > *ekarte olmak* > écarter être «s'écarter», «être écarté»,

fr. égaler > *egale olmak* > égaler être «être égalé», «s'égaler», etc.

Malgré leur nombre, les mots français entrés dans la langue turque ne sont pas pleinement incorporés dans le vocabulaire. Ils gardent leur aspect phonétique très peu altéré, et leur contenu est plus ou moins respecté. D'ailleurs les mots adoptés n'ont généralement qu'un seul signifié.

Il convient de signaler que certaines langues créent des ressources sans difficulté, comme le turc, grâce aux divers procédés qui donnent un caractère motivé à leur lexique. D'autres se servent moins de ce type de moyen d'enrichissement lexical et préfèrent l'emprunt. Il est aussi important de préciser que même si une langue dispose de divers moyens pour créer de nouveaux mots, le choix de l'utilisation de tel ou tel procédé ne dépend pas seulement des possibilités que le système offre. Il existe d'autres facteurs qui interviennent comme le précise A. Martinet (1969: 59), «le lexique français est relativement peu extensible, moins peut-être par manque de moyens que du fait d'une réticence acquise au cours de l'apprentissage de la langue où les créations de l'enfant ont été sévèrement censurées».

4. Comment peut-on garder le sens d'origine des mots adoptés?

On constate que, comme nous l'avons montré dans le corps de ce travail, les mots adoptés changent de sens. Il existe des mots dont le sens est élargi, d'autres ont un sens restreint ou déplacé. Il est important de souligner ici qu'à chaque langue correspond une analyse particulière des données de l'expérience, c'est ce qu'on désigne d'ordinaire comme le monde où nous vivons, celui que nous font connaître nos sens et leurs prolongements sous la forme des machines que l'homme a inventées. Chaque communauté lin-

guistique désigne donc les mêmes réalités d'une façon différente. Comme le souligne A. Martinet dans *Eléments de linguistique générale* (1980), «Chaque langue est porteuse d'une vision du monde particulière». Les différentes langues n'analysent pas donc l'expérience de la même façon. On illustrera ce point par un exemple que Georges Mounin (1963) étudiait dans son ouvrage intitulé *Les problèmes théoriques de la traduction*:

(4) *Il a traversé la rivière à la nage*. (En français)

(5) *He swam across the river.* (En anglais)

Il traverser-passé composé: rivière

«Il a traversé la rivière».

(6) *Yüz-erek ırmağ-ı geç-ti*. (En turc)

Nager-gérondif rivière-accusatif passer-parfait de constation - p.3

«Il /elle a traversé la rivière à la nage».

Si l'on compare la phrase *Il a traversé la rivière à la nage* avec son équivalent en anglais et en turc, on remarquera que l'analyse d'une même expérience n'est pas faite de la même façon dans ces trois langues en question. Les phrases données *supra* nous montrent qu'exprimer une expérience dans une langue donnée, c'est traiter et refaire cette expérience d'après les catégories et les habitudes propres à cette langue.

Les mots d'une langue ne sont pas des étiquettes interchangeables d'une langue à l'autre, mais dénotent un objet et le placent dans une catégorie de pensée spécifique. Les différences entre les langues, par conséquent, ne reposent pas seulement sur les différents sons de la parole qu'elles emploient mais mettent en jeu les différences de modes selon lesquelles les locuteurs interprètent et comprennent le monde où ils vivent.

Afin de souligner l'importance de l'étude axiologique en traduction, Teta Simeonidou-Christidou (2005:23) s'exprime de la façon suivante: «Tout traducteur par sa qualité bivalente est incité à procéder à une élaboration d'un ensemble de traits distinctifs qui lui permet de délimiter le signifié dans la langue de départ et par la suite tenter de transférer les valeurs ainsi déterminées par le contexte dans la langue cible. La première pro-

cédure, n'étant pas isomorphe avec celle du natif en train d'explorer son propre système linguistique, débouche sur une seconde qui, elle, par contre, présente beaucoup de similitudes, quoique beaucoup plus complexe. L'étude axiologique des signifiés apporterait une aide inestimable au traducteur qui de toute façon se trouve seul et perplexe devant la complexité de la communication langagière.»

Il est indispensable de faire la distinction entre la sémantique et l'axiologie. Dans l'optique fonctionnelle, on définit la *sémantique* comme l'étude générale du sens, c'est-à-dire de toute expérience du monde telle qu'elle se manifeste dans le langage. En revanche, on définit *l'axiologie* comme l'étude des éléments du sens qu'une *langue donnée* retient pour élaborer le signifié des unités significatives. La notion d'axiologie telle qu'elle est conçue par A. Martinet, est très importante pour mener à bien dans les domaines de la lexicologie comparée, l'apprentissage des langues et de la traductologie.

Conclusions

Cette étude ne prétend pas à l'exhaustivité. Il ne s'agit en fait que d'une tentative de mise au point sur le traitement de quelques emprunts lexicaux d'origine française qui sont changés phonétiquement, sémantiquement et grammaticalement en turc. La plupart des mots empruntés du français présentent des difficultés soit orthographiques, soit phonétiques. Il est important de souligner que les mots français introduits sous leur forme phonétique originale ou sous une forme déjà adaptée dans le lexique turc y sont immédiatement rephonétisés sur le modèle des schèmes syllabiques turcs. L'acquisition de la prononciation des emprunts par les locuteurs est ainsi également facilitée. L'adaptation des mots français par le turc rend souvent les mots d'emprunt méconnaissables à une oreille française.

Bibliographie

BAZIN, L., 1958, «Phrases nominales et phrases verbales en turc», in *Travaux de l'Institut de Linguistique*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Paris, Volume II, pp.136-157.

BAZIN, L., 1968, «le Turc», in *Le Langage*, sous la direction d'André MARTINET, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris.

BAZIN, L., 1987, *Introduction à l'étude pratique de la langue turque*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris.

CLAIRIS, C., 2007, «La synthématique comparée», *Actes du XXIXème Colloque international de linguistique fonctionnelle*, Helsinki.

DELEN KARAAĞAÇ, N., 2009, «Sur l'innovation lexicale et l'intégration phonétique et sémantique des emprunts lexicaux en français et en turc», in *Synergies* (Turquie), Revue du GERFLINT, n° 2, pp.147-169, İstanbul.

MARTINET, A., 1969, *Le français sans fard*, PUF, Paris.

MARTINET, A., 1977, «L'axiologie, étude des valeurs signifiés», in *Estudios ofrecidos a Emilio Alarcos Llorach*, Universidad de Oviedo, pp.157-163.

MARTINET, A., 1980, *Eléments de linguistique générale*, Armand Colin, Paris, Coll. «Prisme».

MOUNIN, G., 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris.

MOUNIN, G., 1974, *Dictionnaire de la linguistique*, PUF, Paris.

MOUNIN, G., 1995, «Plaisir des mots, cette langue qui nous habite», in *Autrement,* n° 153, 1995, pp.79-98.

TOURNIER, J., 1988, *Les Mots anglais du français*, Belin, Paris.

SIMEONIDOU-CHRISTIDOU, T., 2005, «L'axiologie lexicale», in *Dilbilim XIII*, İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi, Batı Dilleri ve Edebiyatları Bölümü, Fransız Dili ve Edebiyatı Anabilim Dalı Dergisi, İstanbul, pp.19-24.

WALTER, H., 2005, «La maison dans le lexique français: Réflexions sur l'analyse axiologique», in *Dilbilim XIII*, İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi, Batı Dilleri ve Edebiyatları Bölümü, Fransız Dili ve Edebiyatı Anabilim Dalı Dergisi, İstanbul, pp. 27-52.

WALTER, H., 2006, «Axiologie et sémantique chez André Martinet», (1ère éd. 2001, in *La linguistique,* vol. 37, fasc.1, pp.56-68), republié dans *Pour une linguistique des langues* (sous la direction de Henriette WALTER et Colette FEUILLARD), PUF, Paris, pp.137-147.

La vallée inférieure de Suceava – des marques toponymiques dans les documents écrits

Maria DOLHĂSCU-ALEXANDRIUC
Université de Suceava

Abstract: Each and every toponym present on the toponymic map of the lower valley of Suceava River is of high interest to researchers. On the one hand, they contain pieces of information relative to historical, social, cultural aspects comprised by the written documents; on the other hand, they provide information on the peculiarities of the vernacular in the region under scrutiny. It is obvious that their source must be always sought both in the written documents, and in the vocabulary of the common speech.
Keywords: toponym, attestation, written documents.

Dans la première partie de notre article, nous nous proposons de faire une approche définitoire de la formation des noms de villages liés à leur histoire, par les documents d'attestation, vu le fait que ces appellations sont le fruit d'une mentalité, d'une époque et que ces aspects ont été construits durant les siècles. Nous allons rechercher la modalité choisie pour dénommer les localités, tout en analysant les facteurs qui ont gouverné l'utilisation d'un certain modèle et le système de dénomination durant le processus tout en s'appuyant sur des documents témoins d'une époque passée.

On peut trouver deux catégories de villages dans les documents de donation visant les villages de XIVe siècle et de XVe siècle; la plupart sont d'origine premoldave ayant des noms fixés et connus et il y a bien d'autres sans nom, indiqués selon des rivières ou d'anciens maîtres. Les localités ayant des noms purement géographiques constituent une preuve des foyers paysans avec des personnes de la même condition sociale. Les topiques patronymiques sont l'expression d'une forme feudale de fondation des villages. Il y a beaucoup de documents de donation des terrains éloignés avec la précision que «le donneur y fonde un village» (Grămadă, I., 1994: 389).

Notre intention est de démontrer le fait que les noms topiques ne sont pas attribués au hasard, sans aucune liaison avec les gens du pays, avec leurs occupations, leurs croyances religieuses et leurs superstitions. Ils sont liés à certains événements du passé que les gens ont vécu jadis ou récemment de même qu'à la flore et à la faune de la région. Par conséquent, la toponymie représente une «archive de documents historiques, anthropologiques et géographiques et une expression de la liaison qui a toujours existé entre l'homme et la réalité environnante, liaison qui est fondée pendant de longs processus historiques et sociales» (Iordan, I., 1943: 37, n.t.) et qui a déterminé l'individualisation par des noms propres de certains aspects de la réalité.

En ce qui concerne la formation des noms de villages de la vallée inférieure de la rivière de Suceava, il faut préciser une série de noms de localités qui sont restés seulement dans les documents, par exemple Hueţenii, Sineştii, Glodenii, Unguraşii, avec leurs différents propriétaires. Bien que ces noms ne soient écrits sur aucune carte, il ne faut pas ignorer leur valeur car «le linguiste est intéressé, au moins théoriquement, de tout toponyme, peu importe s'il existe encore au moment de la recherche» (Iordan, I., 1963: 218).

La toponymie d'une région ne doit pas être interprétée en tant qu'image descriptive du lieu, mais comme une histoire, aspect important à retenir lorsque nous évaluons le pouvoir linguistique d'un toponyme. Sans absolutiser «la valeur des toponymes en tant

que documents historiques» (Petrovici, E., 1980: 29, n.t.), nous soulignons le fait que, la plupart des cas, «l'histoire des toponymes aide à dévoiler l'histoire d'un peuple et de sa langue» (Dan, I., p. 34, n.t.). On peut distinguer des endroits de concentration des foyers humains dans la zone qui constitue l'objet de notre étude. L'une de ces zones est la commune d'Udeşti, composée de 11 villages. La commune d'Udeşti est située sur le Plateau de Suceava, la plus haute unité du Plateau Moldave. Située au centre, elle réunit le plus grand nombre d'habitants de la commune.

En ce qui concerne la première attestation documentaire du village d'Udeşti, les opinions sont différentes. Les documents plus anciens soutiennent que la première attestation date de 12 septembre 1616 (Marţolea, I., 1983: 75) et les documents plus récents apportent de nouveaux arguments et s'orientent vers une attestation antérieure à la date mentionnée, le 21 avril 1580 (Cimpoieş, V., 1996: 92). L'appellation du village provient du toponyme *Udeasca*, vieil habitat sur les champs de Suceava, limité par des étangs et des marais, là où l'eau du ruisseau de Breaza se verse dans la rivière de Suceava. Sur la carte du géographe autrichien Buschel (1778), on observe en plus trois foyers de villages: deux sur la rive droite de Suceava et le troisième à la proximité de l'habitat actuel, sous la colline de Tâmpa, reconnue plus tard sous l'appellation de *Cânepişte*. Le premier habitat, Udeasca, est situé devant le village de Hancea, le deuxième juste devant Vereşti, sous le nom de Pâscari (Poscari) (Drăgan, N., 1933: 54) et le troisième Zalobodeni (Soloboteni) se trouvait plus haut de Pâscari, à la proximité de Ruşi Mănăstioara.

Par l'investigation des documents, nous avons constaté que Pâscarii et Udeasca étaient placés dans les zones dominées jadis par Petir Tătarul, détenteur de toutes les terres de la vallée de Suceava jusqu'à Vericani (*idem*). De point de vue démographique, ces habitats étaient insuffisamment peuplés, puisqu'on connaît que les moindres habitats comprendraient de 5 à 20 foyers et les plus grands entre 20 et 50 foyers (Giurescu, C., 1957: 274). Peu importe la population de ces habitats, car ils étaient placés dans des endroits de pré, spécifiques pour les «sols jeunes»

(Emandi, E., 1978: 271) du Moyen Age, fait qui a déterminés les habitants de Pâscari et d'Udeasca à rechercher des endroits plus hauts et des forêts avec des sols plus évolués. La proximité de la forêt garantissait également leur sécurité. Les documents historiques marquent le fait que les premiers habitants d'Udeasca se sont établis sous la colline d'Oadeci (*Râpa lui Călin*) et qu'ils ont formé le noyau du village d'Udeşti.

Dans un document datant de 1583, il résulte que le foyer actuel du village d'Udeşti a été le village de Nan-Ungureni (Iorga, N., 1939: 244), village devenu Sălişte, sur la rivière de Suceava et donné ultérieurement par Petru Şchiopul à Ion Crimca de Suceava (*idem*, p.245). Les nouvelles conditions de vie trouvées dans la nouvelle localité ont déterminé l'expansion des foyers vers l'ouest et le nord, vers Breaza, habitat connu immédiatement sous le nom de «Udeştii de sub pădure». Les habitants de Pâscari ont procédé de la même manière et ils se sont établis au nord du village déjà formé, dans l'endroit appelé «Sălăştioara mai jos sub pădure care coboară până în Cânepişte» (*idem*, p.254).

Au XVIIe siècle, Udeşti reçoit l'habitat de Rus-Mănăstioara, ou Zolobodeni, la propriété du monastère de Neamţ, qui renonce à son ancienne appellation et devient «Poiana dinspre Rus» ou «Poiana Silionului» selon le nom des boyards Silion. La composition des Udeşti de ces habitats est attestée depuis la IIe décennie du XVIIe siècle (Werenka, D., 1895: 173).

Udeşti est né depuis les dernières décennies du XVIe siècle, car, à partir de la deuxième décennie du XVIIe siècle, plus précisément depuis 1616, le nouvel habitat allait être un habitat de serfs, appartenant à certains seigneurs, à certains hauts dignitaires ou à la métropolie. Ainsi, même depuis 1616, par le biais d'un document datant de 12 septembre, Radu Mihnea Voievod donnait à Dumitraşco, gardien de Suceava, le village d'Udeşti du territoire de Suceava (Bălan, T., 1934: 689). Le 19 mars 1619, Dumitraşco, gardien de Suceava, vendit le village d'Udeşti à Ghenghea, grand chancelier (*idem*, p. 690). Plus tard, le 10 juin 1619, le village passe de la maîtrise de la métropolie à la maîtrise du seigneur Alexandru Iliaş, qui l'offre, avec le village de Bosanci, à Bar-

novschi, le percepteur de Hotin (*idem*, p. 691). Deux ans plus tard, ce village appartenait à l'Eglise Sfântul Gheorghe de Suceava (*idem*, p. 694). En 1632, le 11 janvier, Alexandru Iliaş Voievod donne à la Métropolie de Suceava les villages d'Udeşti et de Bosanci (*idem*, p. 749). Les documents écrits attestaient aussi le fait que le village d'Udesti a été intégré dans une colonie hongroise (Bălan, T., 1934: 155).

Dans notre recherche nous nous sommes proposé de découvrir les faits importants qui puissent nous conduire aux noms des habitants. La recherche attentive et prudente de la toponymie annule l'oubli et elle rend visibles, pour la nouvelle génération, des noms de gens qui représentent «le destin de la localité».

Pour finir, nous soutenons la perspective d'I. Iordan qui affirmait que: «La toponymie peut être considérée comme l'histoire spirituelle d'un peuple, une véritable archive orale qui garde le souvenir de tant d'événements, des moments et des faits plus ou moins anciens ou importants qui se sont passés le long des temps et qui ont impressionné d'une certaine manière l'âme populaire» (I. Iordan, 1943: 37, n.t.).

(Traduction du roumain par Ioana-Crina Coroi)

Bibliographie

Bălan, T., *Documente bucovinene*, vol. II, Editura Consiliului Eparhial al Mitropoliei Bucovinei, Cernăuți, 1934.

Cimpoieş, V., *Cartea satului meu*, Editura Semne, Bucureşti, 1996.

Drăgan, N., *Vechimea şi răspândirea românilor pe baza toponimie şi a onomasticii* (conferință ținută la Braşov în 1954, publicată în *Studii şi Cercetări XXI*, Bucureşti, 1933).

Emandi, E., *Considerații geografice privind dinamica aşezărilor dispărute din nordul Moldovei în Evul Mediu sec. XIV-XVIII în Suceava*, în „Anuarul muzeului județean", VIII, 1978.

Giurescu, C., *Principatele Române la începutul secolului al XIX-lea. Cercetări istorice, geografice*, Editura Institutul de Arte Grafice, Bucureşti, 1957.

Grămadă, I., *Studii de toponimie minoră în Analele Bucovinei*, anul I, nr.2, Editura Academiei Române, Centrul de studii *Bucovina*, 1994.

Iordan, I., *Toponimie românească*, Editura Academiei RPR, Bucureşti, 1963.

Iordan, I.,*Toponimia românească*, în Buletinul Institutului de Filologie Română „Alexandru Philippide", X, Iaşi, 1943.
Iorga, N., *Istoria bisericii române şi a vieţii religioase a românilor*, vol. I, Editura Ministerului Cultelor, Bucureşti, 1939.
Marţolea, I., *Monografia comunei Udeşti*, Editura Ştiintifică, Bucureşti, 1983.
Petrovici, E., *Studii de dialectologie şi toponimie*, *apud* Ilie Dan, *Toponimie şi continuitate în Moldova de nord*, Editura Junimea, Iaşi, 1980.
Werenka, D., *Topographie der Bukowina*, Editura Andriewicz, Cernăuţi, 1895.

L'Analyse de l'iconotexte publicitaire dans la publicité de la firme Estée Lauder réalisée pour le parfum *Pleasures Delight*

Tiberiu GAFENCU
Université de Suceava, Master SLMMP

Abstract: Some of the contemporary perfume advertisers succeeded to impress consumers with the creation of print advertisements, in which consumers can distinguish themes and motifs from: popular stories, fantastic stories or the mythology. In what follows we shall present an analysis of the advertisement for the Estée Lauder perfume called "PLEASURES DELIGHT", an advertisement where we can distinguish motifs from stories or from the mythology. Our investigative effort tries to test if the theories of Vladimir I. Propp and Mircea Eliade are useful in the practice of advertisement analysis. The investigation will focus on both the textual component and the iconical component of the selected perfume advertisement.

Keywords: Advertising analysis, iconical component V. I. Propp, M. Eliade, motifs, mythology, story, textual component, themes.

Introduction

Dans la série de publicités pour les parfums de la firme Estée Lauder sur le site www.imagesdeparfums.fr[1], celle pour le parfum *PLEASURES DELIGHT* est plus spéciale parce que les publicitaires ont utilisé dans sa réalisation une série de motifs qu'on retrouve dans le conte pour enfants *Hansel et Gretel*, dans les contes fantastiques ou dans la mythologie.

[1] Un *site-base* de date pour les réclames de parfums promues par des firmes consacres au niveau global.

La publicité pour le parfum *PLEASURES DELIGHT* était réalisée par la firme d'origine américaine Estée Lauder, en 2007, pour la promotion d'un parfum avec une odeur obtenue par la synthèse des fruits de forêt. Le parfum est, en essence, dédié à un public féminin et l'actant de la publicité est l'actrice américaine Gwyneth Paltrow. Cette actrice est reconnue pour sa visibilité internationale grâce à ses rôles dans les films *Seven* (1995), *Emma* (1996) et *Shakespeare in Love* (1998) etc.

La collaboration pour la promotion de la série de parfums *PLEASURES* a commencé en 2005 entre la marque américaine Estée Lauder et Gwyneth Paltrow.

On peut dire que la marque Estée Lauder n'a pas choisi l'actant arbitrairement, mais selon quelques valeurs qui doivent être inséminées chez les récepteurs de la publicité, valeurs qui exploitent l'univers de l'enfance. L'actrice d'origine américaine a un esprit jovial qui fait possible la corrélation entre le ludisme et les contes du monde.

La publicité pour le parfum *PLEASURES DELIGHT* est une publicité du type expositif-narratif, iconotextuel et connotatif parce qu'il s'agit d'un „intertexte icono-verbal avec des scènes actantielles ayant des qualités rhétoriques" (Corjan, I.C., 2004: 275, n.t.). Pour transmettre le message publicitaire, les créateurs de la publicité misent sur un décor naturel sur lequel se projette toute une série de motifs dont origine est placée dans la littérature pour les enfants, dans la littérature fantastique et les motifs de la mythologie. Dans la logique de la publicité, les récepteurs ont la possibilité de revivre l'ex-périence de l'enfance.

Pour analyser l'iconotexte, nous pouvons utiliser les perspectives théoriques des auteurs Mircea Eliade et Vladimir I. Propp parce que les deux ont analysé dans leurs œuvres cette série de motifs de la mythologie ou de la littérature fantastique présents dans l'image publicitaire pour le parfum *PLEASURE DELIGHT*.

Mircea Eliade est un historien de la religion et un écrivain d'origine roumaine qui a écrit trois œuvres sur les mythes, les images et les symboles. Ces œuvres sont *Imagini şi simboluri* (1994), *Naşteri mistice* (1995) şi *Mituri, vise şi mistere* (1998).

V. I. Propp est un grand théoricien de la littérature, reconnu pour ses études consacrées au conte fantastique russe. Nous retenons *Rădăcinile istorice ale basmului fantastic* (traduction en roumain 1973, Univers, Bucarest).

Tenant compte de l'inventaire des motifs enregistrés par les deux auteurs mentionnés, nous pouvons décoder la scénographie de la publicité. L'emploi de l'appareil théorique d'un historien de la religion et de l'appareil théorique d'un théoricien de la littérature constitue une nouvelle approche dans la pratique du décodage publicitaire.

Notre analyse va employer surtout les concepts et les termes de l'Ecole Saussurienne, de Roman Jakobson et d'autres spécialistes du domaine publicitaire.

I. Le texte de la publicité

Dans la pratique publicitaire, «l'équilibre signifiant-signifié est miné par la tendance du signifiant de dépasser les limites de la corrélation avec le signifié, pour prendre pour lui [...] la tâche de la signification» (Irimia, D., 1986: 187). Le signifiant veut subordonner le signifié à l'aide de l'organisation linguistique ou par l'expression graphique. Mais, pour faire une analyse pertinente nous devons analyser en même temps la forme et le contenu du texte de la publicité. Ici, les théories de Mircea Eliade et Vladimir I. Propp n'ont pas de relevance parce que le texte comporte un seul réfèrent (le parfum) et les publicitaires insistent par l'intermède du texte sur les qualités et l'identité du parfum dans la publicité. Les théories d'Eliade et de Propp se prêtent plutôt à l'analyse de l'image publicitaire.

Au niveau formel, le texte de la publicité pour le parfum *PLEASURES DELIGHT* est écrit en anglais en respectant les principes de la typographie digitale en ce qui concerne les fonts, la taille des caractères (exprimés en *pt*) et la couleur des fonts. Nous précisons que le développement rapide de l'informatique est responsable de l'existence des fonts originaux qui ne se retrouvent pas dans les listes de l'éditeur DTP (PAO). Aujourd'hui, les fonts

originaux peuvent être crées à l'aide des applications informatiques comme *Fontlab*.

Pour analyser la typographie digitale de la publicité de la firme Estée Lauder, nous avons utilisé un manuel de typographie commandité par la corporation américaine Adobe Systems et l'application informatique Serif Page Plus (pour éditeurs Desktop Publisher – DTP ou PAO). Le manuel *The complete manual of Typography*, écrit par Felici James, est paru en 2012, à la Maison d'Édition Adobe Press Books.

Selon Felici James, l'unité de mesure utilisée par la typographie digitale est le *point digital* (symbolisé *pt* dans les applications informatiques; *pt* signifie *point type*). Le système de mesure a été développé par la corporation Adobe Systems dans les années 80. La corporation américaine a fixé comme mesure du point digital 1/72 inch (*cf.* Felici, J., 2012: 12).

Actuellement il y a trois grandes familles de fonts: les *serifs*, les *sans serifs* et le *script*. Les fonts *serif* ont des petites lignes aux extrémités de chaque lettre, les fonts *sans serif* n'ont pas de lignes à leurs extrémités et les fonts *scripts* miment l'écriture à la main.

Le texte de la publicité est divisé en deux parties: le texte avec dominante persuasive, où se trouve la description de l'univers promu par l'intermède de la publicité (ce texte contient le slogan, le nom du brand, le nom du parfum et l'information sur le type de parfum), et le texte à dominante informative ou le paratexte.

Dans le texte à dominante persuasive de la réclame, il y a une alternation entre les fonts *script* et les fonts *sans serif* et une alternation en ce qui concerne les dimensions du font, le but est d'imprimer au niveau visuel un dynamisme implicite. Le slogan «Life is sweet.» est écrit avec le font Avant Garde Bk BT qui a 33 pt, les textes adjacents «Introducing» et «The irresistible new fragrance for women» sont écrits avec le font allongé Aria Narrow de 22 pt et le nom du brand «ESTÉE LAUDER» este écrit avec un font similaire à l'Avant Garde Bk BT, ayant la dimension de 32 pt et la lettre «É» modifiée.

Le nom du parfum «pleasures delight» est écrit avec un font original qui n'existe pas dans la liste des fonts de l'application informatique DTP (PAO) Serif Page Plus, ce qui est une preuve que la firme américaine Estée Lauder a utilisé un font original pour sa publicité.

Le texte de la publicité est disposé en miroir avec le gâteau rose qui se trouve dans sa proximité; la forme en arc de cercle de la ligne qui fait l'union entre «pleasures» et «delight» nous a permis de réaliser cette association.

Le paratexte n'est pas visible à cause des dimensions minuscules des caractères utilisés, mais grâce à un effort considérable de lecture nous pouvons distinguer la particule «© Estée Lauder Inc.», particule qui est écrite avec un font *serif.*

La couleur blanche du texte de la réclame assure sa lisibilité, dans les conditions où le texte à dominante persuasive et le texte à dominante informative sont situés sur un fond vert dominé par l'univers végétal de la publicité. Dans la pratique publicitaire, la couleur blanche est associée aux symboles positifs de *paix*, *simplicité*, *discrétion*, *propreté* (Jouve, M., 2005: 162); la firme Estée Lauder est intéressée à offrir aux récepteurs de sa publicité un sentiment de confort et de sécurité qui a le rôle de les guider dans l'initiative d'achat du produit.

Au niveau du contenu, nous observons que le texte à dominante persuasive, dans la structure de surface, est caractérisé par plusieurs ellipses pour entraîner le récepteur de la publicité dans un décodage interactif: «[Gwiyneth Paltrow sais that] Life is sweet.», «[the Estée Lauder Brand is] Introducing / [the parfume called] pleasures delight», «[the parfume is recomanded by] Estée Lauder» et «[The parfume *pleasures delight* is] The irresistible new fragrance for women». Dans le texte à dominante persuasive nous pouvons observer une série d'expressions-cliché propres au monde féminin: «irresistible» et «for women».

Le texte à dominante persuasive est marqué par le nom du brand, le nom du parfum, le slogan et l'information qui concerne le nouveau type du parfum.

Le nom du brand „ESTÉE LAUDER" est en fait le nom de la fondatrice de la firme américaine et il est écrit avec des majuscules et avec un font *sans serif* pour marquer l'actualité. Le nom Estée Lauder est prononcé en français, ce qui relève que la firme américaine veut exprimer l'élégance et le raffinement à l'aide de l'expression française dans un univers anglophone.

Et, puisque la France est le pays d'origine du parfum, la firme américaine Estée Lauder sait promouvoir son propre brand sur l'identité française.

Le nom de la série de parfums «pleasures» relève que les publicitaires de la firme américaine cherchent à pénétrer le marché en offrant des expériences qui sont perçues au niveau abstrait. Le syntagme nominal «pleasures delight» renvoie à l'objet de la publicité, qui est le réfèrent, parce que celui-ci est une synthèse de plusieurs plaisirs («plaisirs» est au pluriel).

Le slogan «Life is sweet.» suggère dans une seule proposition la position de la firme en ce qui concerne la vie. La firme cherche à influencer la vie d'une manière positive à l'aide d'un produit qui porte le signe de l'optimisme («sweet»). L'assertion «Life is sweet.» compte, dans la structure de surface, sur la fonction du langage expressif, mais dans la structure profonde nous pouvons observer que la fonction du langage représentative est la fonction conative, axée sur les interlocuteurs.

L'information „The irresistible new fragrance for women" est placée dans la proximité de l'objet de la publicité et elle a la capacité de substituer le slogan. À l'aide de cette information on peut décoder toute démarche publicitaire parce que le langage facile qui définit le produit publicité («fragrance») nous informe sur le public cible pour la firme Estée Lauder («for women»).

Au niveau de l'expression, la firme Estée Lauder veut s'éloigner du banal, c'est pourquoi elle utilise deux adjectifs («irresistible» et «new») pour décrire le parfum.

Le texte à dominante informative «© Estée Lauder Inc.» est, au niveau de contenu, marqué par la législation publicitaire qui impose que la firme Estée Lauder doit enregistrer son produit (parfum). Estée Lauder utilise le symbole «©» vis-à-vis du nom

officiel de la firme «Estée Lauder Inc.» pour suggérer que la firme existe et elle a la disponibilité de se conformer aux lois de l'État dans lequel elle a la qualité de firme productrice.

II. L'image publicitaire

L'image publicitaire de la réclame pour le parfum *PLEASURES DELIGHT* est située entre la fiction et la réalité. Ce phénomène est possible parce que l'image est réalisée dans la lumière de la conscience de marque d'une firme avec visibilité internationale qui cherche à optimiser la vie de ses clients en alternant le réel et le fictionnel dans l'idéalisation de la vie. La firme Estée Lauder assume une mission moralisatrice, celle d'offrir à ses clients un parfum et une leçon d'optimisme, où le contenu de la leçon se reflète dans le slogan «Life is sweet».

Si l'image publicitaire est située entre la réalité et la fiction, nous pouvons déduire que, dans cette image, il y a des éléments de la réalité et des éléments d'un monde imaginaire. Les éléments du monde réel observables dans l'image publicitaire sont: l'actrice Gwyneth Paltrow, le vélo, le parfum, la clôture verte sur laquelle se déroule la scénographie de la publicité. En ce qui concerne les éléments du monde fictionnel, nous devons prendre en considération l'inventaire de motifs présents dans le conte de *Hansel et Gretel*, dans les contes fantastiques et dans la mythologie.

Les corbeilles aux fleurs, aux sucreries et aux fruits dont le vélo est chargé sont du domaine du fantastique; leur présence a pour fonction de suggérer que l'action se déroule dans un monde juvénile où l'actant féminin est un *homo ludens* qui émane de la satisfaction. Les couleurs verte, rose et marron, à côté de l'effet de diffusion de la lumière, font s'évanouir la différence entre la réalité et la fiction.

Si l'actant de la publicité est vraiment un *homo ludens*, la scénographie de la publicité peut renvoyer à un conte pour les enfants. Le faste et la richesse des fruits et des gâteaux font penser au conte *Hansel et Gretel*, un conte où l'action des protagonistes

se déroule dans un univers isolé, fascinant par l'opulence des gâteaux.

Ainsi, le slogan «Life is sweet.» représente une formule qui a le rôle de provoquer de l'enthousiasme chez le récepteur de la publicité tout comme les contes d'enfance.

Le monde de l'enfance est caractérisé par quelques motifs qui appartiennent naturellement aux contes fantastiques et qui ont le rôle d'activer les représentations positives de l'enfance.

À partir des théories de Vladimir I. Propp et de Mircea Eliade, nous pouvons faire une analyse détaillée en ce qui concerne les motifs de la réclame.

En nous appuyant sur les théories de la littérature et les théories de la mythologie, nous pouvons mesurer les êtres vivants et les objets de l'image publicitaire pour voir leur allure fantastique ou mythologique.

À l'aide des théories de Vladimir I. Propp, nous avons identifié dans la scénographie de la publicité une série de motifs présents aussi dans le conte fantastique: le cadre naturel de la publicité qui ressemble à la forêt mystérieuse du conte, l'actant féminin qui ressemble au portrait de la «fille d'empereur» et la profusion des gâteaux qui se trouvent dans la proximité de l'actant et qui ressemble à la pompe d'un festin au palais de l'empereur d'un conte.

Dans les contes, le personnage principal veut rétablir l'ordre aboli par les forces du mal en se déplaçant dans l'espace à l'aide d'un cheval fantastique. Le motif du déplacement dans l'espace est présent aussi dans la scénographie de la publicité, mais elle souffre quelques modifications parce que l'actant féminin, pendant son déplacement, n'est pas soumis aux preuves initiatiques, mais il est heureux. Le cheval fantastique est remplacé par le vélo, objet de la société de consommation et, par conséquent, les motifs du conte fantastique sont modifiés dans la publicité contemporaine à cause d'une logique soutenue par la société fondée sur la consommation.

L'actant féminin de l'image publicitaire est la fille d'empereur la *belle sans pareil* (Propp, V. I., 1973: 239) parce qu'elle

respecte le canon du conte fantastique d'avoir les cheveux d'or. Mais cette fille d'empereur est heureuse sans le héros masculin du conte, ce qui constitue en essence une différence entre le conte et la publicité.

Le faste culinaire est un motif du conte fantastique parce qu'il rappelle la table d'un empereur de conte chargée de mille plats. La publicité veut suggérer que le faste culinaire est à retrouver dans l'objet de la publicité.

L'image publicitaire pour *PLEASURES DELIGHT* se prête aussi à une interprétation à l'aide des théories des histories de la religion parce que la scénographie de la réclame contient des motifs mythologiques.

Ainsi, nous pouvons repérer quelques éléments de facture mythologique dans la publicité: le mythe du Paradis Terrestre, l'image archétypale de l'actant féminin, la vie anhistorique de l'actant féminin, *illo tempore* et le symbolisme du Centre.

Le mythe du Paradis Terrestre survit aujourd'hui dans l'image du personnage édénique et rappelle l'existence d'une nostalgie du passé. Il y a une liaison thématique entre le Paradis Terrestre et *illo tempore* ou l'anhistoricité de l'homme primordial (représenté dans la publicité par l'actant féminin) parce que l'Eden est un „territoire privilégié où n'existe pas de lois et le Temps s'arrête" (Eliade, M., 1998: 27). Dans l'Eden, l'homme primordial se réjouit de béatitude, spontanéité et liberté, tout comme l'actant féminin de la publicité pour le parfum *PLEASURES DELIGHT*. La publicité emprunte les caractéristiques formelles des objets du monde des contes fantastiques, mais elle s'appuie idéologiquement sur les mythes et les symboles décrits par les historiens de la religion.

En *illo tempore* (ou le Temps Glorieux) l'homme est situé au Centre, un espace sacramental où la communication entre le Ciel et la Terre est possible. Le symbolisme du Centre se reflète dans l'image publicitaire par le choix de situer l'actant féminin entre les gâteaux. L'image de l'actant féminin sur son vélo est l'image de l'homme supérieur qui se réjouit de la jeunesse (l'âge d'or) et

représente la loi morale et la norme cosmique, en relevant l'existence d'une sacralité implicite.

Dans cette analyse de l'image publicitaire, nous pouvons observer que les théories de Vladimir I. Propp et de Mircea Eliade sont des instruments qui aident à décoder l'univers diégétique de la publicité, mais uniquement en ce qui concerne l'inventaire des motifs. Ces théories offrent une explication pour la tentation des publicitaires d'utiliser des figures de la culture humaine ou des personnages de la littérature pour promouvoir des objets matériels.

III. Conclusions

Dans l'analyse de l'iconotexte publicitaire de la publicité pour le parfum *PLEASURES DELIGHT*, nous pouvons remarquer toute une série de motifs présents dans l'image publicitaire qui semblent repris du conte *Hansel et Gretel*, des contes fantastiques ou de la mythologie, qui ont le rôle d'englober des symboles positifs à l'intérieur de l'image publicitaire. Les publicitaires ont ainsi la possibilité de repérer dans l'imaginaire collectif des éléments générateurs de représentations positives.

Les théories de Vladimir I. Propp et de Mircea Eliade sont utiles pour une analyse de l'iconotexte publicitaire par l'inventaire de thèmes et de motifs offerts par leurs études.

Dans la conception des publicités, les professionnels du domaine privilégient surtout cet inventaire sensible à l'imaginaire collectif ayant un grand impact sur la réception et une grande influence au niveau social.

Dans le cas de la publicité pour le parfum *PLEASURES DELIGHT*, les publicitaires empruntent pour leur objet les caractéristiques formelles spécifiques au monde fantastique du conte.

Bibliographie

ADAM, Jean-Michel; BONHOMME, Marc, 2005, *Argumentarea publicitară*, Editura Institutul European, Iaşi.

CORJAN, I.C., 2004, *Semiotica limbajului publicitar. Textul şi imaginea*, Editura Universităţii Suceava.

COSTIN, Claudia, 2007, *Folclor literar românesc*, Editura Universitas XXI, Iaşi.

ELIADE Mircea, 1994, *Imagini şi simboluri*, Humanitas, Bucureşti.
ELIADE, Mircea, 1995, *Naşteri mistice*, Humanitas, Bucureşti.
ELIADE, Mircea, 1998, *Mituri, vise şi mistere*, Univers Enciclopedic, Bucureşti.
FELICI, James, 2012, *The Complete Manual of Typography: A Guide for Setting Perfect Type*, Adobe Press Books, Peachpit, SUA.
IRIMIA, Dumitru, 1986, *Structura stilistică a limbii române contemporane*, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti.
MAINGUENEAU, Dominique, 2007, *Discursul literar*, Editura Institutul European, Iaşi.
PROPP, V. I., 1970, *Morfologia basmului*, Univers, Bucureşti.
PROPP, V. I., 1973, *Rădăcinile istorice ale basmului fantastic*, Univers, Bucureşti.

Annexe

La prononciation des consonnes anglaises chez les apprenants francophones: le cas des élèves de Troisième

Gnandi NABINE
Université de Lomé (Togo)

Résumé: La prononciation constitue l'une des difficultés majeures auxquelles les francophones font face dans le processus d'apprentissage de l'anglais. Dans cette étude, nous nous intéressons aux difficultés liées à la prononciation des consonnes, et à titre indicatif, nous allons considérer la prononciation des graphèmes "c" et "t". Cette étude est basée sur la comparaison des systèmes orthographiques du français et de l'anglais et révèle que, d'une part, le écriture de ces deux langues n'est pas très phonétique, et d'autre part les combinaison des graphèmes et les règles de prononciation de ces graphèmes présentent des points de convergence aussi bien que des points de divergences dans les deux langues, ces derniers étant la principale source de difficultés rencontrés par les apprenants francophones.

Mots-clé: prononciation, consonnes, francophonie, élèves, anglais.

Introduction

La prononciation des consonnes de l'anglais est l'une des difficultés majeures auxquelles les apprenants francophones sont confrontés en apprenant cette langue. Ces difficultés résident à deux niveaux: l'articulation des phonèmes anglais et la pronon-

ciation des graphèmes. Dans cette étude notre intérêt est porté sur cette dernière facette qui est la prononciation des graphèmes. La multiple prononciation des graphèmes anglais est l'une des conséquences du caractère peu phonétique de l'écriture, un graphème ayant plusieurs prononciations. Ces prononciations sont régies par certaines règles qui paraissent difficiles à cerner compte tenu des exceptions qui sont presqu'aussi nombreuses que les règles. Ce travail s'articule autour de deux grands points, l'analyse comparative des systèmes orthographiques des deux langues en contact et l'analyse des prononciations des élèves francophones qui apprennent l'anglais, et à titre indicatif, nous prenons les cas des consonnes "c" et "t". L'objectif du premier point est de faire ressortir les ressemblances des systèmes orthographiques des deux langues, mais surtout leurs dissemblances car celles-ci sont en grande partie les causes des erreurs dans lesquelles les apprenants tombent.

La deuxième partie est une continuité de la première; nous analysons des erreurs souvent produites par les apprenants francophones. Pour ce faire, nous avons mené une enquête d'où nous avons obtenu le corpus qui fait l'objet de notre analyse. Cette enquête a eu lieu chez les élèves de la classe de troisième. Ces derniers ont passé au moins dix ans à apprendre le français[1], et sont plus ou moins habitués à l'orthographe de cette langue, mais une fois au collège, ils apprennent l'anglais, une autre langue dont l'écriture n'est pas très phonétique et dont le système phonologique diffère en plusieurs points du système français. La prononciation de l'anglais devient alors une difficulté qu'un grand nombre de locuteurs francophones trouvent insurmontable et ceci se fait voir dans les erreurs répétitives qu'ils commettent dans la prononciation des mots de cette langue.

Note: Les unités entre guillemets ("x"), sont spécifiées en tant que graphèmes. Exemple "c".

[1] Dans le système éducatif togolais, le français est enseigné à partir du CP1 (pour ceux qui ne sont pas passés par la maternelle) et l'anglais à partir de la 6ème.

Les unités entre les barres obliques (/y/), sont spécifiées en tant que sons. Exemple /k/

1. Comparaison du système orthographique du français et de l'anglais

Dans cette partie, nous dressons un tableau comparatif des systèmes orthographiques des deux langues en contact, le français et l'anglais. L'objectif de cette comparaison est de faire ressortir les points communs et surtout les points divergents de ces deux systèmes.

1.1. Prononciations du graphème consonantique "c" du français et de l'anglais

Dans cette sous-section, nous explorons le phénomène de déphasage entre les graphèmes et le son, notamment le graphème "c" et ses différentes prononciations dans les deux langues. Nous abordons dans un premier lieu le cas du français et ensuite celui de l'anglais.

1.1.1. Prononciations du graphème "c" en français

Les différentes prononciations ou du moins les plus usuelles sont classés dans le tableau ci-dessous. La deuxième colonne contient les différents environnements qui conditionnent les différentes prononciations de ce graphème. La troisième colonne renferme ses différentes prononciations et la quatrième colonne contient des mots qui en servent d'exemples.

Tableau 1. Illustration des différentes prononciations du graphème "c" en français

Graphèmes	Prononciations	Exemples
"c"	/k/	a**c**te, se**c**te, octobre, parc, turc, arc, fisc, talc, exact, abject, etc.
-c	/k/	sec, lac, bloc, truc, flic, hic, clac, etc.
	-	tabac, estomac, caoutchouc, croc, accroc, escroc□; ajonc, blanc, franc, jonc, tronc, il vainc, il convainc□; porc, clerc, etc.
ca/o/u	/k/	tracas, écouter, reculer, etc.
ce/i/y	/s/	ce, cire, cyanure, etc.
-co-	/g/	mots de la famille de second
cca/o/u	/k/	accabler, accorder, acculer, etc.
cce/i/y	/ks/	accès, accélérer, succéder, accident, occident, vaccin, coccinelle, coccyx, etc.
ç	/s/	français, avançait, reçois, conçu et.

La conséquence fondamentale du caractère peu phonétique de l'écriture du français est la multiplicité des prononciations d'un même graphème et surtout la multiplicité des règles qui régissent ces prononciations. Le cas du graphème "c" en est un exemple. Dans ce tableau par exemple, le graphème "c" est pourvu d'au moins neuf options de prononciation, et une vue d'ensemble montre que le son /k/ en est la plus fréquente, mais les conditions de sa réalisation ne sont pas toujours fixes. Cette prononciation s'applique lorsque le graphème "c" précède une autre consonne (ligne 1), lorsqu'il apparaît en position finale (ligne 2, à l'exception des mots de la ligne 3). La deuxième prononciation par ordre de fréquence est le son /s/ qui a lieu lorsque le "c" précède les voyelles "e", "i" et "y" (ligne 5). Le graphème "c" peut se lire /g/ aussi, mais ce cas est restreint, et ne s'applique que dans le mot *second* et ses dérivés. Lorsque ce graphème est doublé, la combinaison ainsi formée se prononce de deux manières: /k/

lorsqu'elle précède les voyelles "a", "o" et "u" (ligne 7) et /ks/ lorsqu'elle précède les voyelles "e", "i" et "y" (ligne 8). Enfin, le graphème "c" se lit /s/ à chaque fois qu'il porte une cédille, comme nous le montrent les mots de la ligne 9. La prononciation du graphème "c" est donc truffée de règles et d'exceptions; tandis que certains cas sont prévisibles ligne (1 par exemple), d'autres sont plus ambigus. Il s'agit par exemple du cas où il apparait en dernière position. Dans certains mots l' "c" se prononce (/k/) et dans d'autres il reste muet. Ces mots doivent être appris puisqu'il n'existe pas de formule fixe qui détermine telle ou telle option de prononciation.

1.1.2. Prononciations du graphème "c" en anglais

Tableau 2. Illustration des différentes prononciations du graphème "c" en anglais [2]

	Graphèr	Prononciations	Exemples
	c	/k/	call, common, curve,etc.
	cc	/ks/	access, succeed, accident, accelerate, etc
		/k/	accurate, accord, accompany, acclaim etc.
		/k/	class, cluster, article, close etc
	-c	/k/	music, classic, logic, civic
	c	/s/	cement, ceiling, cedar, ceremony etc.
	-cial	/ʃ/	sacrificial, official, special, precious, capricious, silicious
	-ceous		alliaceous, arenaceous, coriaceous, araceous

[2] Ce tableau aussi bien que les autres tableaux illustrant les différentes prononciations d'un même graphème ne sont qu'à titre indicatif, car il y a presqu' autant d'exceptions que de règles. Cependant, notre objectif étant de de présenter uniquement les variations de prononciation, nous nous contentons de celles-ci, et des cas d'exception que nous aurons trouvés nécessaires.

Ce tableau fait état des différentes prononciations du graphème "c" dans l'orthographe anglaise. Comme l'indique le tableau, ce graphème a trois principales prononciations: /k/, /s/ et /ʃ/. Le son /k/ apparaît en tête de liste car c'est la prononciation la plus fréquente de "c" et il s'applique dans les environnements suivants:

a) Lorsqu'il est suivi des graphèmes vocaliques "a", "o", "u" comme dans ***c**all, **c**ommon et **c**urve.*

b) lorsqu'il est suivi d'un graphème consonantique, comme dans *cluster*.

c) Le troisième environnement dans lequel le graphème "c" se prononce / k / est quand il apparaît en position finale, après n'importe quel graphème, comme dans *civic*, *music*.

La deuxième prononciation de "c" est / s /, surtout quand il précède les voyelles "e", "i" et le graphème "y" comme dans, *cement, centre, cider, fancy*. Cependant, les mots comme *ceilidh, Celtic* (langue), et *ciao*, présentent quelques rares exceptions à cette observation. Dans *ceilidh* et *Celtic* , "c" se prononce / k / et dans *ciao*, il se prononce / □ /.

Dans les lignes 7 et 8, nous avons un cas de coalescence des consonnes, la fusion de deux sons produisant en un son différent. Dans le cas des mots représentés dans cette ligne 3 ce processus s'est produit dans les combinaisons *–cial* (-) et *-cious* (-). Le mot *sacrificial* par exemple est composé du radical *sacrifice* et du suffixe *–ial*[3]. La combinaison des voyelles du suffixe a entrainé la formation de la semi-voyelle /j/, et c'est la fusion entre le /j/ du suffixe et le /s/, dernier son du radical qui a abouti à la formation du son /ʃ.

[3] Le suffixe *–ial* fait partie des suffixes qui affectent le placement du *stress*en anglais (Antonio LILLO, 2011). Le placement du stress est un autre problème majeur de la prononciation des graphèmes anglais, surtout les voyelles, chez les apprenants francophones.

1.2. La prononciation du graphème consonantique "t" en français et en anglais

1.2.1. En français

Dans ce tableau, nous présentons, comme pour le cas précédent, les différentes prononciations d'un même graphème, en nous focalisant cette fois-ci sur le graphème "t".

La prononciation du graphème "t" présente plus d'irrégularités que celle du graphème "c". Il se prononce /t/ dans des environnements différents qui doivent être appris. Le cas le plus fréquent est lorsqu'il précède "e" en fin de mot, et lorsqu'il est doublé (ligne 1). Tandis que la prononciation de "t" dans les cas précités est presque systématique, les autres cas présentent des variations; il s'agit par exemple du cas où le il apparait en position finale. Dans les mots de la ligne 2, ce graphème ne se prononce pas, contrairement au cas des mots de la ligne 3 où il se prononce /t/. Lorsqu'il fait partie de la combinaison *-tie-,* il se lit /t/ dans certains environnements (ligne 8) et /s/ dans d'autres (ligne 9). Dans la combinaison *-tient*, il se lit /t/ dans les cas de la ligne 16 et /s/ dans les cas de la ligne 17.Un autre cas où la prononciation de /s/ est homogène est représenté sur la ligne 17. Il s'agit de la combinaison *–tieux* où l'unique prononciation de "t" est /s/. Enfin, les lignes 19 et 20 présentent un autre cas de combinaison où le "t" se lit différemment. Dans les mots de la ligne 19, et notamment dans la combinaison *–tion* il se lit /t/ mais dans les mots de la ligne 20, le /t/ se lit s, dans la même combinaison.

La prononciation du "t" est plus variée que celle de "c", et révèle davantage la complexité de l'orthographe du français. Par conséquent, les règles sont facilement applicables dans certains cas, tandis que dans d'autres cas (beaucoup plus nombreux), les mots doivent être appris.

1.1.2. En anglais

Tableau 4. Prononciation du graphème « t » en anglais

	Graphème	Pronon-ciations	Exemples
	"t"	/t/	table, stop, bit
	-tion	/ʃ/	creation, competition, confidential
	-tious		ambitious, appenditious, appe-titious
	-ture	/□/	nature, culture, mature, culture mature

Les données ci-dessus représentent les différentes prononciations du graphème “t” en anglais. Les mots de la ligne 1 sont des exemples des cas où ce graphème se prononce /t/. En fait, cette prononciation est des plus stables, car le "t" se lit /t/ lors qu’il apparaît en position initiale et finale. Ici nous avons l’un des rares cas où les systèmes orthographiques des deux langues ont des règles de prononciation communes, car dans les deux langues, le "t" se lit /t/ lorsqu’il apparaît en début du mot et lorsqu’il est précédé par un autre graphème consonantique. Lorsqu’il apparaît en milieu de mot, il a deux principales prononciations. La plus fréquente est /t/ dans les mots comme stop, *pastor* etc. L’autre prononciation est /ʃ/ qui s’applique lorsque le graphème "t" se trouve dans la combinaison *–tion*. Il s’est alors produit un autre phénomène de coalescence de voyelles. En effet, les mots qui se terminent par *–tion* ont au moins deux syllabes, et c’est au niveau de la terminaison *–tion* que la coalescence se produit. Dans le mot *creation* par exemple, on a deux syllabes : *create* et *-ion*. D’une part, le son final de *create* est /t/ et, d’autre part, dans la deuxième syllabe la combinaison de "*i*" et "*o*" a produit une sorte de glissement entraînant la formation de la demi-voyelle /j/[4]. Cette

[4] Ce glissement se constate dans la triphtongue aIə présent dans les mots comme lion, ion,

semi-voyelle se fusionne donc avec le son /t/ précédent pour aboutir au son /ʃ/.

Toutefois on peut rencontrer de rares exceptions comme *equation* où le "s" se prononce /ʒ/ au lieu de /s/ comme dans la plupart des cas. Un autre cas où "t" se lit /ʃ/ est lorsqu'il précède le suffixe *–ious (ligne4)*. La ligne 3 comporte la troisième prononciation principale de: il s'agit de /tʃ/. Cette prononciation se produit lorsque le "t" fait partie de la combinaison *–ture*. Cette prononciation reste inchangée lorsque le mot qui se termine en *-ture* subit une dérivation. Par exemple, lorsque le mot *nature* subit une dérivation par suffixation pour devenir *natural*, le graphème "t" conserve la prononciation /tʃ/, ce qui n'est pas le cas des mots de la ligne 2 où la prononciation change quand il y a dérivation. Par exemple, lorsque le mot *creation*, suffixé, devient *creative*, le "t" se lit /t/ dans le dérivé. En bref, à part les cas présentés dans les lignes 2, 3 et 4 (y compris leurs exceptions,) le graphème "t" se lit /t/ dans les autres environnements.

Au terme de cette analyse comparative il ressort que les prononciations des deux langues présentent quelques ressemblances, mais davantage de dissemblances. Les point communs s'observent dans la prononciation de "c" et "t" en position initiale, et lorsqu'ils sont suivis de certains graphèmes: "c" se prononce /k/ et "t" se prononce /t/ les deux langues. Ensuite, Le graphème "t" se lit /t/ après les voyelles "a" "e" "o" et "u", et le "c" se lit /s/ lorsqu'il est précédé de "e" et "y" dans les deux langues.

Cependant les dissemblances sont plus nombreuses que les points communs et s'observent à tous les niveaux de la prononciation, mais nous nous en tiendrons à ceux que nous trouvons plus pertinents. D'abord, tandis que le graphème "t" se prononce systématiquement /t/ en fin de mot en anglais, il a deux modalités de prononciation en français où il se prononce /t/ dans certains cas (tableau 2 ligne 3), et reste muet dans d'autres (tableau 2 ligne 2). Ensuite, ce graphème a en français une prononciation qui ne s'applique pas au même graphème en anglais: il s'agit du son /s/

qui, bien qu'il existe en anglais aussi, n'est pas une prononciation de "t" dans cette langue. Ce même graphème a en anglais deux prononciations qu'il n'a pas en français il s'agit des sons /ʃ/ (tableau ligne 3 et /□□/ (ligne 4). Même si ces sons peuvent se réaliser en français, ils ne font pas partie des prononciations de de "t" dans cette langue. Ensuite, le graphème "t" a en français la prononciation /s/ qu'il n'a pas en anglais. En anglais par contre, ce graphème a deux prononciations /ʃ/ et /ʧ/ qu'il n'a pas en français. Cette analyse comparative se résume dans le tableau ci-dessous.

Graphèmes	**Prononciation commune**	**Prononciations spécifiques au français**	**Prononciations spécifiques à l'anglais**
"c"	/k/, /ks/, /s/	-	/ʃ/
"t"	/t/	/s/	/ʃ/, /ʧ/

3. Prononciations des apprenants

Dans cette partie, nous analysons quelques échantillons des erreurs souvent commises par les élèves dans la prononciation des consonnes. Nous prenons donc à titre indicatif leurs prononciation des graphèmes "c" et "t".

3.1. Prononciations du graphème "c" par les apprenants

Les données ci-dessous représentent les différentes prononciations de "t" telles que produites par les élèves.

A	**B**	**C**
car /kar/	**c**ement /siment/	Sacrifi**c**ial*
came /kem/	**c**eiling /siling/	/sacrifi**s**ial/
		offi**c**ial */□fisial/

Nous observons que la prononciation du graphème "c" produite par les élèves dans la colonne A et B correspond à la prononciation standard; en d'autres termes, dans ces mots ils ont

donné une prononciation adéquate du graphème "c". Cependant, en C, ils ont prononcé "s" au lieu de / ʃ /, et la question la plus évidente est pourquoi cet écart.

Dans le système orthographique français, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, le graphème "c" a deux prononciations principales, /s/ et /k/ et ces prononciations se produisent selon certaines normes. Mais en anglais ce graphème a trois prononciations principales, (cf tableau 2). La difficulté réside dans la troisième prononciation de "c" qui est /ʃ/. Bien que ce son existe en français, il ne s'emploie pas comme prononciation du graphème "c. Il s'obtient en français par la combinaison de graphèmes individuels en digraphes "ch" (c+h)[5], "sh" (s+h) et en trigramme "sch"[6] issu de la combinaison s+c+h. Les élèves qui ne sont pas avertis de cette troisième prononciation de "c" en anglais / ʃ / ne font aucune distinction entre les règles qui régissent la prononciation française et celle de l'anglais ; ceci les a amenés à donner une prononciation erronée des mots comme *precious* qui contiennent cette prononciation inconnue.

Ils ont pu donner une prononciation adéquate de "c" dans les premiers cas parce que les règles sont identiques dans les deux langues. Il y a transfert positif, car ce transfert a conduit à une bonne prononciation. Pour le troisième cas, ils ont remplacé / ʃ / par transfert de règle, mais cette fois ce procédé a abouti à une prononciation erronée, ce qui fait penser au phénomène de l'interférence linguistique. Ils sont tous conscient que dans cet environnement le "c" ne se lit pas /k/, car aucun d'eux n'a produit cette prononciation. Mais n'étant pas avertis de l'existence d'une troisième prononciation et des règles qui la régissent, ils l'ont tout simplement remplacée par /s/, comme en français, d'où ce transfert négatif.

[5] Exceptions: dans les mots chorale, chrétien, charisme etc le digraphe ch se lit k

[6] Scherzo, scherzando, les mots en schizo- constituent des exception où la combinaison sch se prononce sk

3.2. Prononciations du graphème “t” par les apprenants

Dans le tableau ci-dessous, nous présentons quelques cas de prononciation du graphème “t” tel que produit par les élèves. Ces prononciations, tout comme celles de "c" en 3.1 sont comparées à la prononciation standard (anglaise). Ainsi, les prononciations de la colonne A1 sont à comparer aux prononciations de la ligne 1, les prononciations de la colonne A2 à celles des lignes 2 et 3, et les prononciations de la colonne A3 à celles de la ligne 4.

A1	**A2**	**A3**
till /ti:l/	creation /krejeʃn/	nature /ne□a/
table /tebl/	rationa**l** */rasjonal/	mature /matyr/
try /traj/	confiden**t**ial */k□nfidensjal/	culture /kyltyr/

Lorsque nous comparons les prononciations du graphème produites par les élèves dans les colonnes A1, A2 et A3 à celles de l’anglais standard du tableau 4, nous remarquons que les prononciations des mots de A1 correspondent à celles de l’anglais standard (tableau 4). Mais dans la colonne A2, ils ont donné deux prononciations différentes de ce graphème (bien qu’elle soit le même dans tous les mots de cette catégorie : lignes 2 et 3). Dans *creation,* ils ont prononcé /ʃ/ qui est la prononciation adéquate; mais dans *rational*, ils ont prononcé /s/ au lieu de /ʃ/. Ensuite, dans la colonne A3, et notamment dans les mots comme *mature*, ils ont prononcé /t/ au lieu de /tʃ/.

D'abord, ils ont donné la prononciation appropriée de "t" dans A1 parce qu'il y a une certaine correspondance de règles qui régissent la prononciation de ce graphème dans les deux langues. En effet, en Anglais tout comme en français, le graphème “t” se lit /t/ en position initiale. Cette prononciation s’applique aussi lorsque le graphème “t” précède une consonne (*travel* en Anglais, et *travail* en français).

Pour ce qui est e la prononciation des élèves en A2, en considérant le fait qu’ils ont donné une prononciation adéquate de /t/

dans *creation*, on pourrait supposer qu'ils ont acquis la règle de prononciation de /t/ selon laquelle ce graphème se lit /ʃ/ dans la combinaison –*tion*. Cependant, cette hypothèse est infirmée par l'écart de prononciation observé dans les mots *rational* et *confidential* où le "t" est lu /s/ au lieu de /ʃ/, et pourtant, ces mots sont de la même catégorie que *creation*. Ils ont dû appliquer à ce niveau la règle de prononciation française qui s'applique dans les mots français comme *compétition*, *partiel* et nation où le "t" se lit /s/. Le même phénomène s'est produit dans la colonne A3 où les élèves ont donné une prononciation adéquate de /t/ dans *nature*, mais dans *mature* et *culture*, la règle n'est pas appliquée. Ces cas montrent que les élèves n'ont pas totalement maîtrisé les différents contours de la prononciation du graphème /t/ et, comme dans le cas du graphème "c", font souvent recours aux règles de prononciation du français, ce qui les amène à faire des erreurs lorsque les règles de prononciation du français divergent de celles de l'anglais.

Conclusions

Cette étude nous a permis d'établir une esquisse comparative des systèmes orthographiques du français et de l'anglais et montre que d'une part l'écriture des deux langues n'est pas très phonétique, d'où la multiplicité de prononciations d'un même graphème, avec autant de règles que d'exceptions. D'autre part, les règles de prononciation dans les deux langues présentent des ressemblances, mais davantage de dissemblances. Il en ressort donc que la prononciation des graphèmes du français, tout comme celle de l'anglais est prévisible, du moins dans certains cas. Cependant, nous admettons avec ANTONIO Lillo (2011) que la complexité et les nombreuses exceptions font qu'il est impossible d'enseigner la prononciation dans tous les détails. Ensuite, nous avons mené une étude sur la prononciation des mots anglais telle que produite par des élèves francophones ; cette étude est basée sur la comparaison des systèmes orthographiques de l'anglais et du français, et a révélé que les élèves recourent souvent au transfert des règles de

prononciation du français vers l'anglais, ce qui conduit à de nombreux cas de transfert négatif, étant donné qu'il y a beaucoup plus de dissemblances que de ressemblances des systèmes orthographiques des deux langues. Cette étude n'aura traité qu'un aspect des interférences linguistiques. Les autres aspects incluent l'articulation des consonnes anglaises, la prononciation et l'articulation des voyelles anglaises pour ne citer que ceux-ci. Ces études rendront compte davantage du phénomène d'interférences linguistiques observé chez les apprenants francophones dans le processus d'apprentissage de l'anglais.

Bibliographie

ANTONIO, Lillo, 2011, "Predicting word stress in English (some tips based on the KISS principle)", in *Omul şi Mitul*, Université "Ştefan cel Mare" Suceava, pp. 215-222.

CRYSTAL, David, 1997, *A dictionary of Linguistics and phonetics*, 4th ed Blackwell Publishers.

DUCHET, Jean-Louis, 1994, *code de l'Anglais Oral*, Université de Paris.

FROMKIN, Victoria and RODMAN Robert, 1978, *An introduction to language*, 2nd edition, Holt-Sounders International Edition.

FROMKIN, Victoria et al. 2000, *Linguistics. An introduction to linguistic theory*. Blackwell Publishers Inc.

LADEFOGED, Peter, 1993, *A Course in Phonetics*, 3rd edition, Harcourt Brace College.

MILLS, David et al. *English for French speaking Africa*. Pupils' book 1 Longman, Paris.

MOESCHLER, Jacques; AUCHLIN Antoine, 2000, *Introduction dans la linguistique générale*, Armand Colin, Paris.

ROACH, Peter, 2004, *Phonetics and Phonology*. *A practical course*, Cambridge.

ROBERT, Collins, 2002, *French Dictionary*, Major New Edition, a bilingual French-English / English-French Dictionary.

SAUSSURE, Ferdinand (de), 1972, *Cours de linguistique générale*, Bibliothèque Scientifique, Payot, Paris.

Webographie

http://en.wiktionary.org/wiki/Category:English_words_suffixed_with_-ial

http://www.englishlanguageterminology.org/definition-of-words/list-of-suffixes.htm

The Relationship between Toponymy and Linguistics

Oana-Maria POENARU-GIRIGAN
Université de Suceava

Abstract: Through this article I tried to point out that the toponymy of a region can be differently studied, given the concerns of the one conducting the research, thus the concern for toponymy must preocupy the geographer and historian but olso the linguist which aims to discover the origin of some names on purely linguistic criteria (of phonetic, semantic, onomasiologic nature and so on). The linguistic material (exemplified toponyms) obtained from field surveys (Upper Bistrița basin) and the study of specialised historical and geographical documents aims to capture relatively new concepts such as polarization and differentiation, presenting the meaning, etymology and changes occurring over time in the process of denomination of a reality. I also tried to capture the fact that common names and place names do not exclude each other, but are in a reciprocity relationship, despite some semantic, derivational and grammatical particularities.

Keywords: toponymy, linguistic, toponymic structures, entopic terms, appellations, anthroponyms.

Due to the fact that the study of place names uses research results from various fields such as linguistics, geography, history, ethnography, sociology, archeology, economics and do on, toponymy may be considered a border area, located at the intersection of several disciplines. In this case, both methods of investigation

and the results of mentioned fields are important, so that investigations so far have shown that onomastics (toponymy included) cannot be considered an independent science, but is a branch of linguistics. Regarding this aspect, Al. Graur said that names of places and people "are a bit of tradition and history of the country, they provide information about the culture and the way of life in general, of those who have preceded us."[1] Because toponymy deals with the study of the origin, of the meaning and evolution of place names in a given language, and also of geographical names, it is interesting not only for geographer and historian, but also for linguist and philologist. At the same time, since human speech is directly related to its culture, we can investigate the evolution of language, the origin of words, meaning and evolution of their meaning, and also the most valuable results about the evolution of people's culture that speaks it. Knowing that for Romanian language the first written documents in Romanian dates only from the sixteenth century, toponymy is interesting for philologist in particularly, this giving him the chance to find out what people have visited and settled in our territory. There is a close relation between toponymy and social psychology of a nation because accurate knowledge of place names is very important, having that, through individualization in ancient times to designate surrounding realities (geographical, social, historical, and so on). From this point of view is very important for linguistic the study of changing place names from a historical epoch to another in terms of phonological development, morphological changes, changes of meanings and also possible extinctions, translations, substitutions and overlapping of terms. Regarding the knowledge of the history of peoples or regions, toponymy can provide important conclusions. Regarding the vocabulary of the language spoken years ago or the vocabulary of dialects and speech, place names serve both for toponymy and dialectology, helping thus, together with his-

[1] Al. Graur, *Nume de locuri [Place Names]*, Editura Ştiinţifică, 1972, Bucureşti, p. 10.

tory and archeology, the knowledge or reconstruction of earliest stages of the past history of the people and Romanian language.

As far as the **linguists** are concerned, they have dealt with setting the etymology of place names, so that place names have the same interest as words from ordinary lexicon. Even if we talk about history or "mirroring" the environment from a geographical point of view to determine the etymology of place names, all professionals should appeal to linguistic research that studied toponyms, especially to determine their origin on phonetic, semantic, morphological, syntactic or onomasiologic criteria. Place names evolve over time, as evidenced by their linguistic structure. In this case, being a form of language, a place name must be studied as such, and this form must be reported to a threefold plan, consisting of: **object named-meaning** (toponymic meaning) – **form**.

Throughout the whole historical development of geographic denomination and in the stage of naming we see involved social psychology, popular notions, the original and individual way of naming the surrounding reality, interpersonal relationships and stages of society's development, so that they are also involved in the evolution of language as they obey the evolutionary laws at phonetic, morphological, lexical, derivative and syntactic level.

As language, toponymy works synchronic and evolves diachronic. **Synchronically**, because exists only in relation with human society and its history, toponymy represents a linguistic picture of o regions' history, so that each geographical naming is the history expressed by the laws of language. Also, the synchronic research highlights the appearing opportunities of toponyms at this stage, involving an analysis of the relationships between the components, the way and joint sequence in forming words. However, not all toponyms are current appearances, because many of them are considerable old and often ancient toponyms contain elements that do not exist in the current language or are made by principles currently unknown. For this reason a **diachronic** approach is necessary for topic name forming and in toponymy, the diachronic aspect is included in the

origin and evolution of a place name. Under a diachronic aspect are studied toponyms that have lost the morphological touch with basic words and the structure of these names is determined after an etymological analysis. Diachronic study of a place name also implies, on the one hand, the temporal analysis of the changes in the designation report and on the other hand, the research of reports determined successively between that toponym and other toponyms denoting elements of a geographical or socio-geographic given complex.

To illustrate the fact that toponymy works synchronically and evolves diachronically I chose the toponym *Obcina Bătrână/ Old Obcina*. This is a descriptive toponym, describing a high hill located in the east of Țibău brook. The structure of this toponym is a phrase consisting of entopic *obcina* and adjectival determinant *bătrână/old*. Regarding the diachronic approach, we can say that *obcina* toponym is mentioned in documents or maps from fifteenth century.

Etymologically speaking, the appellation *obcină* < sl. *občina*, "mountainous or hilly ridge, smooth, rounded where from place to place there are gentle peaks and who joins two peaks; common slope forming the boundary between two properties); p.ext. (reg) "ridge, elongated ridge of hills or mountains (with a height of 1000-1500 m) joining two peaks and on which rise from place to place, peaks not too high; high place covered by forest" (DEXI 1288); name of mountain, especially in northern Moldova (Iordan, *TR*, 456). Evolutionary, the *obcină* appellation refers to an original meaning very special and important in terms of social-economic < see. Slv. *obștina* "community", which also appears in other Slavic languages: bg. *obšččina*, Czech. *občina*, Russian. *obšččina,* Serbian. *opština* "common property" (Iordan, TR, 522); *obcină, opcină* in Western and Northern Moldavia "hill or mountain ridge that separates two valleys and forms the boundary between the estates of villages from the two valleys" (Petrovici, *Studies*, 1970, 189) < sl. *občina*, according to ucr. *Opčina,* name of a mountain, Russian, *občina* "common property".

Alongside with *obcină* form, the *opcina* form is met, both in elders speaking and in the old geographical dictionaries of Suceava county, meaning "smooth ridge with road up to the top" (Homorodean, *FL*., in S. C. L., 1987, no. 4, 271-297). Another version of *obcina* toponym is *otcina*, that appears in a document from 1820, with the form *La Otcina Flocească* (Balan, *NDC*, 92-93).

Cataloging *obcina* toponym and its derivatives, I. Iosep found a number of 241, of which 133 in Northern Moldavia and Bucovina and 108 in Transylvania. (*Bucovina Museum Yearbook*, XVII-XIX, 1989-1990 Suceava 1993, 157). Atributive determinant *bătrână/old* suggests the oldness of these heights.

Bătrân/old, -ă < lat. *veteranus* (CIH., *D.*, I, 24; Şăineanu, *D.*, II, 133); see. lat. *veteranus* „old soldier" (TIK., *D.*, I, 181); lat. *veteranus* „old, elder" after *vetus, veteris* „long living" (Scriban, *D.*, II, 133); lat. *veteranus* „veteran" (DLR, t. I1, fsc. I, 528); lat. *betranus, veteranus* (CAN., *D.*, 134); lat. *betranus, -a, -um* = *veteranus* (DEXI, 207).

Although there are differences from one period and one region to another, we can establish inside toponymy not only **layers**, but also **structures (toponymic fields).** Through the stratification of toponyms we can determine the component layers of toponymy of an area or of the whole country. Depending on its age, the most important layer belongs to native people, indigenous, and over it overlapped other layers, newer ones, which the historian and linguist must define and explain[2]. The stratification of toponyms facilitates the establishment of Dacia's heritage, and after that of the Roman heritage, names given by Romanians over time, aspects of Romanians living together with other ethnic groups (some assimilated by Romanians, others continuing to live together and near Romanians), so that one can draw the conclusion that toponymic majority of a region is of Romanian origin. Most toponyms have as starting point some appellatives naming

[2] Ilie Dan, *Aspecte ale toponimiei româneşti, cu privire specială asupra Văii Solonețului[Aspects on Romanian Toponymy, especially on Solonet Valley]*, AUI, 1970, p. 105.

soil configuration (*Bâtca Netedă/Smooth Slope* – Cb.), shape (*Vârful Rotund/Round Peak* – Cb.), location (*Dosul Muntelui/ Behind the Mountain* – Ib.), color (*Piatra Roşie/Red Stone* – Cb.); appellations which have as starting point different facts from the social life of our people (*Tătarca/Tartarian, Rusaia/Russian*); appellations that preserve memories of events and happenings from the past (*La Tranşee/At the Trenches*); appellations which betrays a certain attitude or mental trait of those who gave them.

Referring to **toponymic structures** and their evolution we can capture a toponymic approach from linguistic perspective. In this case, the use and understanding of the meanings of words may depend on the quality of our perceptions and concepts and toponyms from an area means knowing it and orientation inside it because they have a role of designation, but in the same time they may form to some extent a description of the area, of what struck the eye and remained in the collective memory.

Another aspect to be investigated is the one referring to polarizing term and to its influence over toponymic structures. Where an analysis and delimitation is desired in a geographic mix, the denominator chooses a **toponymic core** called **polarizer** (**Suhard**, mountain) that will attract around him other geographical categories (stream - *Pârâul Suhărzel/Suhărzel Stream*, peak – *Vârful Suhărzel/Suhărzel Peak*, ridge - *Culmea Suhard/Suhard Ridge*, realm – *Plaiul* Suhard/Suhard Realm, body – *Trupul Suhărzel/Suhărzel Body* a.s.o.) such that all items listed will be called in relation to the dominant geographical object. Thus, once established, toponyms can become forming basis for other topical names, meaning that from a mountain other realities in close proximity can take the name, forming a toponymic field, a combination of two or more toponyms, formed around a base toponym (core), which functions as the polarizing centre[3]. In this case, if the establishment of category (oiconim, hydronym, oronym, fitonym and so on) and of the type of the toponym (descriptive or

[3] Mircea Ciubotaru, *Oronimia şi hidronimia din Bazinul Superior al Bîrladului [Horonymy and Hydronymy of the Upper Birlad Basin]*, Editura "Demiurg", Iaşi, 2001, p. 15.

personal) represents the syncronic perspective, the representation of the developed toponymic field is the diachronic study of the whole place names in the region.

In this situation the designation turns into identification, converting the appellation into proper name, resulting thus a common name for several geographical categories. In toponymy we use evocative words, geographical realities, objects from the same category: hill, cliff, creek, and what is achieved throughout toponymic polarization phenomenon is a grouping of several geographical objects around a single one, dominant in social and geographical terms. The processes leading to toponymic fields are polarization and differentiation. *Polarization* is the "concentration of toponymic denomination of a geographically well-defined aggregate well marked around a polar name, generally corresponding to the element of maximum socio-geographical importance"[4].

Thus, from the name of Magura hamlet, other toponyms were formed which designate geographical elements near by: *Muntele Măgurii/Mount Măgura, Dealul Măgurii/Măgura Hill, Vârful Măgurii/Măgura Peak, Pârâul Măgura/ Măgura Brook, Drum forestier Măgura/Măgura forest road.* In the structure of secundary toponyms, the primary toponym is the determinant and the entopic (*muntele/mountain, dealu/hilll, vârful/peak, pârâul/brook, drumul/road*) are the determined element. The second phenomenon that leads to toponymic fields is *differentiation*, that is "the process of designating, using lexical delimiters, parts of a named geographical object"[5]. For example, between *Botoş* and *Botoşelul* there is a privative opposition, obtained with the help of diminutival suffixation (*Botoş* - main course and *Botoşel* - main tributary). To illustrate the formation of toponyms through the processes of polarization and differentiation, I will develop the toponymic field performed around the toponym Ţiganii /Gypsies:

[4] Dragoş Moldovanu, *Principii ale lexicografiei toponimice[Principles of toponymic lexicography]*, in ALIL, XXIII, 1972, p. 81.

[5] *Ibidem*, p.141.

ȚIGANII / GYPSIES personal toponym 1. Oronym (Preceded by entopic *vârf/peak*, in heterofunctional phrase) Height situated to the North of Dealul Măgurii /Măgura Hill between Pârâul Rusaia/Russian Brook and Pârâul Măgurii/Măgura Brook, originated from Pârâul Țiganii de Sus/Upper Gypsies Brook and țiganii de Jos/Bottom Gypsies Brook. *Vârful țiganilor/Gypsies Peak.* According to drawing directory plans 1953.

a) Through polarization Hydronim (Preceded by the entopic *pârâu/brook*, in prepositional phrase, with *de sus*/*upper* determinant) Right tributary of the Bistrița Aurie/Golden Bistrita river, which arises from the Gypsy peak, downstream of Rusaia Stream. *Upper Gypsies Brook.* According to drawing directory plans 1953

b) Through differentiation Hydronim (Preceded by the entopic *pârâu*/*brook* in prepositional phrase with *de jos/bottom* determinant) tributary of the Bistrița Aurie/Golden Bistrita river, which arises from the Gypsy peak, downstream of Upper Gypsies Brook. *Bottom Gypsies Brook* According to drawing directory plans 1953

- Ethim.: the name is motivated by the fact that around 17 DN(national road), between the two streams came near by and were always stopping for a few days bands of gypsies which were selling their goods and after that they were leaving. ANCH. Cârlibaba.

The history of place names helps elucidate some aspects from the history of people and its language, important being in this respect the names that keep long lost linguistic features of spoken language. In this case, the toponymists should seek similarities and differences between how toponyms are formed (derivation and compounding) and how common names are formed taking into account the lexical-semantic, phonetic, morphological or syntactic criteria. Thus, in the case of **derivatives**, we must highlight the theme and toponymic affixes, while **semantic** aspects mainly concern the era where place names appear with toponymic function, especially when the link between the toponym and object named weakens. In this case we can explain the passing of river names on villages, mountains, meadows or farm-

land. It is the case for descriptive toponym *Şesuri/Plains,* when from the name of *Şesuri Stream* toponyms were formed that designate geographical objects in the immediate vicinity of this stream: *Podul Şesuri/Şesuri Bridge, Cătunul Şesuri/Şesuri Hamlet*, *Piciorul Şesului/Şesuri Leg*, *Vârful Piciorul Şesului/Şesuri Leg Peak*, *Stâna Şesuri/Şesuri Sheepfold*. The main means of forming place names is derivation with suffixes. In toponymy suffixes have local value, personal, patronymic, and the productivity and frequency of these suffixes are different from one historical epoch to another, as their area of spread is not the same for all.

From the above we can conclude that the study of phonetics and semantics is crucial to toponymy though in semantics are met numerous difficulties in finding primary meaning of the toponym or "the toponymised appellative meaning and quality of denoted" overlaps[6]. Some difficulties are due to the fact that meaning of toponym is related to the referent, framed in a certain geographical category. In this case we must specify the nature of the relationship between a linguistic sign (proper name) and the object named by it. There are times when linguistic analysis of the toponym enables the knowing of an appellation with an original meaning, disappeared nowadays, using the etymological criteria. In order to establish an etymology, we must know not only the form but also the meaning of the word. Thus, if the meaning of a name is clear, its origin is easily to establish, but if the meaning does not appear by itself, studies must be conducted in order to discover which was the primitive value of the word or what was the concrete detail that started when setting the name.

Thus, the linguistic analysis of place names relates to four parts, namely phonetics, morphology, word formation and lexical.

Researching the toponymy of an area, there are two types of terms: entopic terms and appellations and toponyms itself.

---

[6] Dragoş Moldovanu, *Legile formative ale toponimelor româneşti cu radical antroponimic*. I. *Formații de plural[Formative Laws of Romanian Toponyms with Antroponymic Radical.* I. *Plurals]*, in „Anuarul de lingvistică şi istorie literară” [Linguistics and Literar History Yearbook], XXI, 1970, pp. 15-47.

1) **Entopic terms** and **appellations** represent the actual image of depicted region. The most important source for Romanian toponymy are the terms in common language, called appellations. Toponyms are at their origin common names that due to specialized usage received individualizing features, distinguishing themselves from common names. However, we must take into account the fact that place names, even if vocabulary items, cannot be confused with common names, because they imply some specific features different from those of appellation, among which designating function is the most important. This feature is more evident in place names who's appellation from where originally started can't be found easily, and in some cases not at all. The topic denomination process has been in close contact with people's life that lived in a certain region, as reflected in the language of speakers who have lived or live in that territory[7], and so, a thorough knowledge of local dialect in a given area is very important for correct interpretation of the phenomena encountered in toponymy. In terms of etymology, the appellations that stand at the origin of many place names are of various origin, and we must admit that in the speech of a region have circulated in the same time both the appellation and name the topic name formed from it. Therefore Iorgu Iordan concluded that place names "should be treated the same as lexical items themselves, so as Romanian words in the strict sense."[8]. They can belong both to the common vocabulary, with well-defined semantic field and to toponymy, in a certain degree. However, appellations have a precise meaning, a character, content and an area of usage, which means that it **signifies** and **designates**. In the upper basin of Bistrița Aurie/ Golden Bistrița there were identified many place names derived from appellations, being used today in the local vocabulary: arşița/heat, balta/swamp, bahna/bahn, bâtca/slope, bobeica/peak, ciung/cut, coasta/coast, corhana/slope, creasta/crest, dealul/the hill, drumul/the road, fundoaia/the end, gura/mouth, iezer/tarn,

[7] Iorgu Iordan, *Toponimia românească [Romanian Toponymy]*, Editura Academiei, Bucureşti, 1963, pp. 8-10.

[8] *Ibidem*, p. 7.

jgheab/gutter, mal/shore, măgură/hill, muncel/hillock, obcina/ ridge, pârâul/the brook, pădurea/the forest, piscul/the peak, plaiul/ the leap, stâna/the sheepfold, vârf/summit and so on.

2) **The actual toponyms** which are a result of the above-mentioned process. In the toponymisation process it interferes the difference between the semantic content of the two names, appellation and toponymic. Unlike the appellation, which always has a well-stated meaning, the toponym loses the first meaning in time, reaching a point with no lexical meaning, the only feature still remaining being the one of identifying a specific territorial reality, that is the designation function. Thus, while appellations have a meaning and designates different objects, the corresponding toponym, after becoming proper name, won't designate but an individual determined object.

Place names included from the beginning two very important elements:

– **the generic element** that refers to the form of relief, hydrographic or orographic phenomenon: hill, mountain, plain, river and so on.

– **the specific element** through which geographical reality is distinguished (by description and by reference to a person or a social-historical fact: *High* Hill, *Țibău* Mountain, *Golden Bistrita* River and so on. Since proper names are subject to the same rules in their evolution just like appellations, in specialists' opinion there are a number of parallels between the evolution of toponyms and appellations.

An important category of place names, together with appellations, of borrowings from other languages and Romanian creation being based on common names, it is the one that are only personal. As in appellation-place name relationship, there is a mutual relation between toponyms and **anthroponyms**, reciprocity proved by the fact that a number of toponyms are formed from the name of a person.

The relationship between place names and the name of people in Romanian toponymy, both linguistically and historically, and in the diachronic and synchronic one, looks at the

oldness and the spread of specialized suffixes in the name of Romanian localities[9]. Thus, researches have showed that the oldest and most common spread specialized suffixes in forming names of Romanian localities are *–eşti* and *-eni*[10] (Ciocăneşti, Iacobeni), and the causes for high productivity of these suffixes in toponymy are of historical and social nature. As demonstrated by Iorgu Iordan, the suffix *–eşti* indicates the personal origin of the inhabitants, and the suffix *–eni (-ani)* is specialized in showing local origin. Historical evidences are of great interest to demonstrate the oldness of localities in *–eşti,* allowing in this case the following of their evolution in time, but also establishing the differences between Moldavia, Wallachia and Transylvania. In this respect, we can conclude that place name that appeared after a person's name is the most important group in the social-historical toponymy, together with names of nations, professional and oiconymic ones[11].

Conclusion

In conclusion, we can say that the current system of proper names has kept in itself, up to now, old of regional forms of some Romanian or foreign appellations, took from languages that came into contact with various makers whose meaning sometimes overlapped over Romanian makers meaning which took for itself and used to express human relationships, has cleverly combined some elements belonging to different languages and so on.

Bibliography

Ciubotaru, M., *Oronimia şi hidronimia din Bazinul Superior al Bârladului*, Casa Editorială „Demiurg", Iaşi, 2001.

[9] Ilie Dan, *Contribuţii la istoria limbii române [Contributions to Romanian Language History]*, Editura Junimea, Iaşi, p. 163.

[10] Emil Petrovici, *Vechimea atestării sufixului –esc (pl. –eşti)[The Age of –esc (pl.- eşti) suffix]*, in „*Cercetări de lingvistică[Linguistic Research]*", no. 1, 1968, pp. 33-34.

[11] A. I. Eremia, *Nume de locuri [Place names]*, Chişinău, 1970, p. 237.

Dan, Ilie, *Toponimie şi continuitate în Moldova de nord*, Editura Junimea, Iaşi, 1980.
Frățilă, Vasile, *Lexicologie şi toponimie românească*, Editura Facla, Timişoara, 1987.
Frățilă, Vasile, *Studii de toponimie şi dialectologie*, Editura Excelsior, Timişoara, 2002.
Graur, Al., *Nume de locuri*, Editura Ştiințifică, Bucureşti, 1972.
Grigorovitza, Em., Dicționarul geografic al Bucovinei, Bucureşti, 1909.
Iordan, Iorgu, *Toponimia românească*, Editura Academiei Republicii Populare Romîne, Bucureşti, 1963.
Moldovanu, Dragoş, *Stratificarea genetică a toponimiei româneşti şi problema continuității românilor*, în AnL, XXIX, p. 373-415.
Pătruț, Ioan, *Nume de persoane şi nume de locuri romîneşti*, Editura Ştiințifică Bucureşti.
Ungureanu, Alexandru, *Toponomastică*, Editura Sedcom Libris, Iaşi, 2006.

Formulation et argumentation dans l'acte illocutoire en situation de bilinguisme[1]

Yves Marcel YOUANT
Université de Cocody-Abidjan (Togo)

Résumé: La cohabitation entre le français et les langues locales africaines a toujours suscité beaucoup d'engouement de la part des linguistes et autres sociolinguistes. Si toutes leurs études ont démontré une évolution constante dans ce ménage linguistique, elles n'ont pas manqué non plus de mentionner tout son dynamisme. Un fait qui se traduit encore aujourd'hui par une imprégnation totale des langues en question dans le mode même d'argumentation des locuteurs. Ce que cet article expose à travers le décryptage d'une situation de bilinguisme français/ baoulé (langue ivoirienne), qui est issue du Corpus International Ecologique de la Langue Française (Ciel-F).

Mots-clés: Bilinguisme, argumentation, formulation, emprunt.

Introduction

Dans l'acte illocutoire[2], l'argumentation fonde la base des échanges, diffuse les idées et profile les débats, la situation et le

[1] Cet article a bénéficié dans le cadre de sa rédaction des conseils très avisés de notre dynamique directrice d'enquête B. A. Boutin.

[2] J'emploie ici la notion d'acte illocutoire dans une acception qui traduit simplement l'échange verbal et non comme tout acte de parole tendant à réaliser l'action dénommée et qu'expriment spécifiquement les verbes performatifs par exemple. (J. L. Austin, in Dubois, 1980: 250)

contexte. Elle est l'expression d'un mode d'organisation du discours, d'une conceptualisation propre à la situation de communication des interlocuteurs (Plantin, 1990, 1996 / Toulmin, S. E. 1993 [1958], 1979). C'est justement cette organisation qu'il nous est donné d'observer à travers l'analyse d'une situation de communication extraite du Corpus International Ecologique de la Langue Française, section Côte d'Ivoire (Ciel-f / Côte d'Ivoire)[3], désormais Ciel-CI. En effet, dans l'ensemble, notre corpus révèle un phénomène assez intéressant au niveau de l'organisation du discours. A travers les productions constatées, l'on note une nette imbrication entre les langues en présence, qui va au-delà de la simple alternance codique, augurant même d'un nouveau mode d'argumentation tout court, une argumentation prise dans le tourbillon des influences d'un bilinguisme qui est devenu très commutatif, et qui en appelle systématiquement et quasi-simultanément aux différents répertoires linguistiques des locuteurs. C'est cet état de fait qui fonde la démarche de cet article avec pour objectif de faire émerger les corrélations sous-jacentes entre ces langues dans l'échange verbal, dans le jeu de la formulation et de l'argumentation.

1. Démarche et approche théorique

Comme le souligne Cobby (2009) les études sur l'argumentation dans le discours, tournent autour de deux conceptions: une conception rhétorique de l'argumentation comme expression d'un point de vue et une conception logico-discursive de l'argumentation comme mode spécifique d'organisation du discours.

La première se fonde sur l'argumentation dans sa visée de persuasion à travers l'acte de communication, inspirée de la rhétorique d'Aristote et également développée par un auteur comme Pérelman (Perelman et Olbrechts-Tyteca 1970, Perelman 1977)[4], qui définit l'argumentation comme *«l'étude des techniques dis-*

[3] Pour toutes autres références et en savoir plus sur la mise en œuvre du corpus, rendez-vous sur ***www.ciel-f.org*.**

[4] L'ouvrage majeur est celui de 1977, *L'empire rhétorique*.

cursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment». La seconde, quant à elle, se réfère «à une démarche logique impliquant trois opérations: appréhension, jugement et raisonnement». C'est celle de *«la logique informelle des interactions humaines»*, avec des auteurs et acteurs comme Toulmin et al. (1979), Anscombre et Ducrot (1983). Et qui pose l'argumentation comme «*l'opération linguistique par laquelle un énonciateur avance un énoncé-argument dont la structure linguistique oriente l'interlocuteur vers certains enchaînements*» (p.148). C'est d'ailleurs à partir de cette seconde conception que s'effectuera mon analyse, qui vérifiera justement les «enchaînements» constatés dans une situation de bilinguisme français/baoulé. Car *«au-délà d'une série de propositions logiques (…) le discours argumentatif ne se déroule pas dans l'espace abstrait de la logique pure, mais d'une situation de communication où le locuteur présente son point de vue dans la langue naturelle avec toutes ses ressources, qui comprennent aussi bien l'usage des connecteurs ou des déictiques que la présupposition et l'implicite…*» (R. Amossy, 2008). Il s'agira donc de déterminer comment dans une démarche logico-discursive, le locuteur sollicite telle ou telle autre langue, notamment le français et/ou le baoulé, dans son argumentation. Comment les deux langues se déploient-elles dans le schéma argumentatif de base chez les locuteurs bilingues?

Cette détermination s'effectuera plus précisément autour des relations argumentatives induites par les connecteurs linguistiques et autres particules énonciatives. A travers donc, une analyse des particules énonciatives, présentes implicitement ou explicitement dans l'argumentation[5], seront observés les différents aspects de l'énoncé argumentatif que sont l'argument ou la prémisse et la

[5] En effet, si dans l'argumentation, le schéma argumentatif de base est fait d'une prémisse et d'une conclusion mises en relation par une opération inférentielle: la loi de passage (Toulmin et al., 1979), il n'en demeure pas moins qu'elle puisse être exprimée sans prémisse ou sans connecteurs linguistiques, ces derniers étant sous-entendus dans l'énoncé-argument.

conclusion[6], dans les productions de nos différents interlocuteurs, tout en observant surtout, la langue mobilisée dans le schéma argumentatif. Autrement dit, il sera question de déceler dans le corpus les productions avec prémisses en baoulé et conclusion en français et vice-versa, de les présenter et de les interpréter. Cela devrait permettre de comprendre et aussi de saisir le degré d'imbrication des différentes langues en contact dans la situation de bilinguisme que je présente ici. Par ailleurs, mon illustration avant une évocation plus claire et précise, passe également par la présentation du corpus ciblé que nous avons collecté pour le Ciel-CI, et par la présentation des langues impliquées dans cette situation de bilinguisme, c'est-à-dire le baoulé et le français.

2. Le corpus

Extrait du Ciel-CI, le sous-corpus choisi est celui d'une interaction langagière enregistrée le 24 juillet 2009 à Abobo Plateau Dokoui en banlieue abidjanaise. Il s'agit d'un échange qui a lieu chez un jeune couple en présence de deux amis, impliquant donc une relation de type conjugal et amical. Au total, nous avons 7 personnes dans la situation de communication dont 6 en interaction verbale effective, la septième personne étant un bébé qui ne parle pas encore. Les locuteurs répondent selon notre protocole de transcription aux surnoms suivants, et entretiennent les uns et les autres des relations précises : TAN la femme, MAB le mari, ANS une amie de TAN, MOK un ami de MAB, KAD le jeune beau-frère de MAB, YAH la fille de maison, ENF le bébé. Ils s'expriment tous en français et en baoulé, deux langues qu'ils alternent constamment tout au long de la conversation. La conversation a lieu dans la salle de séjour du domicile du couple. L'enregistrement a été effectué par le chef de famille qui, pour garder le caractère écologique de cette situation de communication a camouflé l'appareil, un Edirol R- 09 HR avec deux

[6] La conclusion étant «ce que l'on veut faire admettre, tandis que l'argument est un élément de justification; sa fonction est de supporter la conclusion» (Cobby, 2009).

microphones incorporés, dans sa chaussette[7]. La conversation se tient un vendredi soir aux alentours de 21 heures UTC, avec le journal télévisé en cours. En ce qui concerne les niveaux d'études des locuteurs, il faut souligner que TAN et MAB ont terminé le 2e cycle universitaire, tandis que MOK et KAD ont fait le lycée et que YAH n'a jamais été scolarisée. La conversation se rapporte principalement à l'activité d'agent commercial exercée par une de leur connaissance (Marthe) au service d'un styliste. Par ailleurs, il faut rappeler à toutes fins utiles, que dans le cadre de sa transcription, notre corpus répond de quelques spécificités conformément au protocole de transcription du Ciel-F. En effet, il ne marque pas par exemple, la ponctuation, les silences exprimés sont transcrits par *(.)* et la traduction des énoncés en baoulé est toujours précédé de la particule *trad*. Il faut également souligner que la traduction n'est pas mot à mot mais plutôt sémantique et contextuelle, c'est-à-dire en fonction des unités de sens mobilisées dans les différents énoncés et en fonction du contexte de production. L'orthographe choisie à cet effet n'est pas officielle ou spécifique au baoulé mais repose pour des questions de commodités[8], sur l'alphabet français.

3. De la situation de bilinguisme: présentation des langues

Selon J. Dubois (1980 : 65) *«d'une manière générale, le bilinguisme est la situation linguistique dans laquelle les sujets parlants sont conduits à utiliser alternativement, selon les milieux ou les situations, deux langues différentes»*. Mais c'est aussi et surtout dans le cas de la Côte d'Ivoire et de l'objet de mon analyse, *«la situation de la plupart des habitants qui pratiquent plus ou moins, dans la vie quotidienne, le parler indigène (langue locale),*

[7] Les locuteurs n'ont su qu'ils avaient été enregistrés qu'après la conversation et ont donné leur accord pour l'analyse linguistique de leurs productions anonymisées.

[8] En effet, pour des questions d'harmonie et de façon délibérée, nous n'avons pas transcrit et fait les traductions selon l'orthographe officielle du baoulé telle que présentée par Judith Timyan, N'Guessan Kouadio, Jean-Noël Loucou (2003) mais plutôt en fonction de l'orthographe du français.

mais dans beaucoup d'autres cas la langue officielle». Alors, si dans l'échange verbal, le bilinguisme peut se manifester de plusieurs manières, notamment par l'alternance codique, c'est-à-dire le passage d'une langue à l'autre dans la production d'énoncé-arguments différents (l'un après l'autre, d'une situation à l'autre), ce qui nous frappe ici, c'est plutôt son expression dans le même énoncé-argument, comme il en foisonne dans le corpus. En effet, la situation de bilinguisme que je dépeins dans cette analyse est celle de la cohabitation entre le français, langue officielle en Côte d'Ivoire et le baoulé, langue locale, précisément dans son rapport à l'argumentation, c'est-à-dire à la manière dont cette présence simultanée se répercute dans le discours, dans l'énoncé argumentatif. Mais avant de poursuivre, suivons une brève présentation de ces langues.

3.1. Le français

A l'instar de plusieurs pays africains d'expression francophone, la Côte d'Ivoire dans son usage du français a fait et continue de faire l'objet de nombreuses études. Si le français de Côte d'Ivoire mérite tant d'égards de la part des linguistes, des sociolinguistes et autres spécialistes des sciences du langage, c'est tout simplement parce que le français y est en constante mutation. Cependant, il ne s'agira nullement de faire ici, ni rappel, ni récapitulatif des résultats de ces recherches, longtemps exposés et scientifiquement bien diffusés[9], au risque de rallonger inopportunément cette intervention. Il s'agit tout simplement de présenter le français tel qu'il apparaît dans notre corpus, un usage profondément marqué[10] par le français ivoirien ou français de Côte d'Ivoire (FCI), résultat d'une appropriation complète d'une langue exogène. C'est-à-dire le français de la conversation spon-

[9]Les nombreux travaux de Kouadio (1990, 1999, 2007, 2008), Duponchel (1975, 1979), Lafage (2002), Simard (1994), Queffelec (1995), Boutin (2002, 2003), largement diffusés dans le monde scientifique sont des références majeures qui illustrent bien l'état des lieux du français en Côte d'Ivoire.

[10] Même si l'on note des productions en français standard, le corpus est très marqué par des productions en FCI.

tanée, celui de tous les jours, de tout le monde et de toutes les situations relâchées, loin des garde-fous de la norme académique. Car *«le développement économique et tout ce qu'il a entraîné a eu comme conséquence de renforcer le caractère de nécessité du français et d'entraîner le remplacement de la situation de complémentarité […] par une situation de vernacularité»* (Y. Simard 1994: 24).

3.2. Le Baoulé

Langue dominante du groupe kwa, le baoulé est très utilisé en Côte d'Ivoire. C'est une langue qui fait partie de la mosaïque sociolinguistique ivoirienne faite d'une soixantaine d'autres langues locales et du français. Le baoulé est l'une des langues locales les plus pratiquées en Côte d'Ivoire et dont la cohabitation avec le français ne va pas sans inter-influence. Il sera donc question dans les lignes qui vont suivre du rapport entre cette langue ivoirienne et le français dans les échanges verbaux, dans la conversation d'une famille, plus exactement dans l'argumentation des différents intervenants, comme tantôt indiqué.

4. Analyse

L'analyse se fera à travers la concomitance illocutoire, c'est-à-dire l'occurrence simultanée, des différentes langues dans les énoncés. Ensuite certains autres aspects qui se dégagent de cette situation de bilinguisme seront évoqués. Un phénomène comme l'emprunt, par exemple, est assez apparent dans le corpus et mérite un regard parce qu'il traduit tout aussi bien l'alternance et exprime la situation de bilinguisme qui s'y manifeste.

4.1. De l'argumentation dans le corpus: manifestation du bilinguisme dans le schéma argumentatif de base.

L'échange verbal est ici marqué par une appropriation des deux langues par les locuteurs, à telle enseigne que le schéma argumentatif de base en est complètement inhibé. On comprendra toute l'envergure de ce phénomène à travers le décryptage sui-

vant, à l'issue duquel seront dégagées les prémisses et les conclusions dans le schéma argumentatif à partir de la présence explicite et/ou implicite des connecteurs linguistiques, dans les énoncés illustratifs ci-dessous. Il s'agit notamment des connecteurs introducteurs de conclusion *''donc''* et *''sinon''*, du connecteur introducteur de prémisse *''parce que''*, qui marquent dans l'élocution, le passage d'une langue à l'autre, du baoulé au français et vice-versa.

- Le connecteur ''donc''

Les exemples suivants présentent bien toute la fonction argumentative du connecteur *donc* et le rôle qui est le sien dans ce rapport français-baoulé:

1 – TAN: yè wa orman suklouli kè (.) ***donc*** lui il coud.

Trad: lui il n'a pas été scolarisé (.) donc lui il coud (.)

Ici *''yè wa orman suklouli kè''* (baoulé) est une prémisse ou argument pour la conclusion *''lui il coud''* qui, elle, est porteuse de l'information essentielle de cet énoncé. Le locuteur présente la fonction ou la qualification de la personne indiquée en soutenant ce statut dans son argumentation par le fait que cette dernière n'ait pas été scolarisée. *''Yè wa orman suklouli kè''* en baoulé est accessoire à la conclusion *''lui il coud''* produite ici en français et introduite par le connecteur introducteur de conclusion *''donc''*.

2 – TAN: ***donc*** yè waa fa Marthe bali yè min i yo (.) ils vont l'essayer.

Trad: donc c'est lui qui a proposé Marthe pour ce travail et ils ont dit (.) ils vont l'essayer.

Des deux aspects de cet énoncé, *''ils vont l'essayer''* (français) est accessoire à *''yè waa fa Marthe bali yè min i yo''* (baoulé) qui est ici la conclusion et également introduite par le connecteur ''donc'' antéposé aux deux aspects de l'énoncé. En effet, dans le fil de la conversation, le locuteur donne l'information principale dans cet aspect de l'énoncé, répondant en fait à la question de savoir qui a présenté Marthe à ses employeurs.

3 – TAN: hum ce qu'on écrit même comme ça ils ne savent pas lire (.) ***donc*** sa ba kor koyé chèque.

Trad: donc si tu dois faire un chèque.

Le connecteur marqueur de conclusion *‘’donc’’*, introduit encore une fois de plus la conclusion *‘’sa ba kor koyé] chèque’’* (baoulé/français), quand l’autre aspect de l’énoncé*‘’*

hum ce qu'on écrit même comme ça ils ne savent pas lire (.)’’ (Français) s’en retrouve être la prémisse. L’essentiel ici est de faire partager la gravité du fait que les employeurs de Marthe ne sachent ni lire, ni écrire, au point de ne pouvoir ni lire, ni émettre de chèque. L’exemple du chèque est donc pris pour montrer de façon implicite l’incidence fâcheuse que cela pourraient causer à ces derniers dans le cadre de leur activité.

4 – TAN: le-anoumansi boor kè nyorlor nglan sou i niabian ma kan dingan (.)

Trad: avant hier même quand je suis allé le voir je pense que son jeune frère et lui se sont disputés (.)

TAN: ***donc*** kè gné liké bor atèa nsou (.)

Trad: donc quand je l'ai salué il ne m'a pas répondu (.)

Dans ce long extrait, le connecteur *‘’donc’’* introduit la conclusion *kè gné liké bor atèa nsou (.)/ Trad : donc quand je l'ai salué il ne m'a pas répondu (.).* Le locuteur rappelant ici l’attitude face à lui adoptée par la personne dont il parle et qui s’expliquerait par un fait qu’il expose dans la prémisse *le-anoumansi boor kè nyorlor nglan sou i niabian ma kan dingan (.)/ trad: avant-hier même quand je suis allé le voir je pense que son jeune frère et lui se sont disputés (.)*

Comme on peut le constater dans ce rapport baoulé-français, ‘’donc’’ est présent dans des énoncés complètement en baoulé (prémisse + conclusion), tout comme entre baoulé et français et inversement.

- Le connecteur ‘’sinon’’

Le connecteur *‘’sinon’’* dans son rôle argumentatif démontre

également l'occurrence des deux langues dans le schéma argumentatif de base des locuteurs:

5 – KAD: Jack Bauer là c- c- c'est en l'anglais oh ***sinon*** or yé fè kpa hein.

Trad: Jack Bauer là c- c- c'est en l'anglais oh sinon c'est un film qui est très intéressant hein.

Dans cet énoncé, la proposition *''Jack Bauer là c- c- c'est en l'anglais oh''* (français) est un argument ou prémisse pour la conclusion *''or yé fè kpa hein* (baoulé), introduite par le connecteur marqueur de conclusion *''sinon''*. Le locuteur partage l'information selon laquelle le film d'action américain *24 heures chrono* réalisé par Jon Cassar, avec pour acteur principal Kiefer Sutherland dans le rôle de Jack Bauer, est très intéressant : mais que la version dont il s'agit ici est en anglais. *''Sinon''* a un rôle d'opposition du même ordre que *néanmoins*, *cependant*, *malgré cela*, qui introduisent plus exactement en contre-argumentation, les arguments forts, c'est-à-dire ceux qui portent l'information essentielle de l'énoncé, tout comme le marque la conclusion ici.

- Le connecteur ''parce que''

6 – TAN: Ndja nbian i wan sa assoumin sa quand il s'en va au Togo comme ça ou bien pour livrer là.

Trad: Elle dit quand son patron l'envoie au Togo pour payer de la marchandise ou pour en livrer.

TAN: ***parce que*** quand elle livre là en même temps elle vient avec l'argent i wan ndja bian kor djran aéroport lor sa (.)

Trad: Elle dit le monsieur va l'attendre à l'aéroport (.)

Le connecteur introducteur de prémisse *''parce que''* introduit explicitement la prémisse *''quand elle livre là en même temps elle vient avec l'argent''* (français), la conclusion est donc *''i wan ndja bian kor djran aéroport lor sa''* (baoulé/français). Ici le message essentiel que veut faire partager le locuteur, est l'information selon laquelle l'employée est même attendue par son employeur à l'aéroport compte tenu du fait qu'elle transporte de

l'argent. *Parce que* ici introduit une explication. Comme le souligne Cobby (2009) c'est un élément de justification qui supporte la conclusion, qui lui est accessoire.

Au regard des exemples ci-dessus énumérés, dans le schéma argumentatif, les relations argumentatives mettant au jour le dynamisme du bilinguisme (Français/baoulé, baoulé/français) dont j'ai fait mention dès l'entame de cet article, sont nettement annoncées sinon établies par la présence explicite de connecteurs linguistiques (*donc, sinon, parce que,* etc.).

- L'absence de connecteur

Par ailleurs, lorsque ces connecteurs sont absents, comme c'est le cas dans les énoncés-arguments qui vont suivre, il n'en demeure pas moins que les énoncés restent compréhensibles et que les différentes relations argumentatives entre les propositions existent toujours, d'autant plus que «*l'argumentation peut être exprimée aussi de manière implicite par l'absence de prémisse ou l'absence de connecteur*» (Cobby, 2009).

Les énoncés suivants en sont des exemples concrets:

7 – TAN: [C'est elle qui fait tout] (.) nan- nantiassa bé goua bé n'gboko nion (.)

Trad: c'est pour cela qu'ils sont toujours victimes de vol.

Dans cet énoncé, *[C'est elle qui fait tout] (.)* (français) est la prémisse tandis que *''nan- nantiassa bé goua bé n'gboko nion (.)''* est la conclusion. Car même si cette relation n'est pas marquée explicitement par un connecteur, il peut être ici sous-entendu. En effet, on peut le révéler en y introduisant par exemple le connecteur marqueur de conclusion *''donc''*. Ce qui donnerait: [C'est elle qui fait tout] (.) *donc nan- nantiassa bé goua bé n'gboko nion (.) Trad: [C'est elle qui fait tout] (.)* donc c'est pour cela qu'ils sont toujours victimes de vol. On le voit bien, la seconde proposition de l'énoncé (baoulé) est celle de l'information principale. Le locuteur insiste sur le fait que les employeurs de Marthe sont régulièrement victimes de vol, parce qu'ils n'ont qu'une seule personne à tout faire. Ce déficit en personnel leur est donc préjudiciable

8 – TAN: [I koussouman] djolè ngatiè bé goua bé (.) ils sont avares (.)

Trad: [aussi] ce qui fait qu'on les vole (.) c'est que ils sont avares (.)

Ici la conclusion est: *''ils sont avares (.)''*(français) est une cause et porte l'information essentielle, évoquant l'une des raisons pour lesquelles, en plus du déficit de personnel, les employeurs sont toujours victimes de vol. Une position justifiée par la prémisse*''[I koussouman] djolè ngatiè bé goua bé (.)* (baoulé)''.

9 – MAB: ça là non ça ce sont les les vieux (.) n'ga anyiman or or orwa or orwa wou.

Trad: ça demain il ne sera plus.

MAB: Hein (.) kè wou anyiman orkoum wa yuéman (.) wa faman héritage.

Trad: Hein (.) s'il décède demain c'est fini toute sa richesse te revient.

Encore une fois dans cet extrait, la relation argumentative entre l'argument et la conclusion est bien présente. Même si on ne le voit pas d'emblée, en articulant par exemple les deux aspects de l'énoncé avec un connecteur marqueur de conclusion comme *''par conséquent''*, l'on s'aperçoit tout de suite des attributions de chaque proposition dans cet exemple. L'absence d'un connecteur marqueur de conclusion n'empêche pas l'attribution de chaque proposition dans cet énoncé. La prémisse est: *''ça là non ça ce sont les vieux (.) n'ga anyiman or or orwa [orwa wou]''* (français/baoulé) et la conclusion *''Hein (.) kè wou anyiman orkoum wa yuéman (.) wa faman héritage''* (baoulé/français). La prémisse (l'âge avancé) est un élément de justification de la position, ou même du souhait exprimé par le locuteur dans la conclusion. Parlant ici des éventuelles rencontres que pourraient faire l'employée dans l'avion, le locuteur partage avec beaucoup de dérision, l'idée selon laquelle, il serait plutôt souhaitable qu'elle rencontre un vieux (blanc notamment) qui n'a plus beaucoup de jours devant lui, et dont l'héritage pourrait lui échoir aussitôt s'il advenait qu'il meure.

Dans les exemples qui précèdent, tels qu'ils ont été explicités, l'on perçoit clairement les prémisses et les conclusions fondant toute la démarche logico-discursive des locuteurs et démontrant l'hypothèse de la forte imbrication des deux langues dans la situation de communication. Les participants à l'interaction passent du baoulé au français et du français au baoulé, chacune des langues servant tantôt à exprimer une conclusion (1, 8, 9 français / 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, baoulé), tantôt à exprimer une prémisse (1, 4, 8, 9, baoulé / 2, 3, 5, 6, 7, 9 français). Il se dégage donc une forte complémentarité argumentative entre ces deux langues.

Par ailleurs, en plus de sa pleine illustration dans le schéma argumentatif, la situation de bilinguisme du corpus est tout aussi tributaire des emprunts lexicaux comme l'illustrent bon nombres de formulations des différents locuteurs. C'est pourquoi, il me paraît intéressant et opportun d'en parler et de le démontrer en second volet de cette analyse.

4.2. Les emprunts

La situation de bilinguisme de notre corpus est également perceptible par le phénomène de l'emprunt. Ce phénomène sociolinguistique défini par J. Dubois (1980: 188) comme le processus à l'issue duquel *«un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne possédait pas»,* est très présent dans les productions de nos locuteurs.

Cependant, il faut souligner que l'emprunt concerne plus exactement des termes spécifiques et techniques qui n'existaient pas forcément dans la réalité africaine et/ou dont les substitutions qui pourraient exister dans la langue locale s'avèreraient trop longues et nuiraient au souci d'économie linguistique propre à la plupart des situations d'interactions verbales. Ces emprunts dans le corpus peuvent être classés pour la plupart, en deux catégories, ceux liés au temps et ceux liés au monde du travail, aux activités professionnelles et autres réalités modernes.

4.2.1. Les emprunts liés au temps

Dans cette catégorie on enregistre notamment dans des formulations en baoulé, l'usage de mots en français, en rapport avec la datation et l'heure. Ceux-ci traduisant une réalité de division du temps sinon de chronométrie, étrangère à la civilisation traditionnelle africaine avant l'avènement du modernisme. Les exemples suivants l'illustrent bien :

11 – TAN: *week-end* djou sa.

Trad: Quand le week-end arrive.

12 – TAN: [Bankan] koum yo sa ti- bankangan mor bé wo waè kè bé sé kè *dix-huit heures dix-sept heures.*

Trad: Un enfant qui toujours les autres enfants de sa promotion à dix-sept ou dix-huit heures.

TAN: ma vié osi sankè Aya lè (.) mor bé sé kè *vingt-trois heures* nian osiman (.)

Trad: ils ont déja pris leur douche mais Aya elle jusqu'à vingt-trois heures même elle n'est pas encore lavée.

13 – TAN:[Yè tro n'ga agniman *midi*] souliè onou hein n'ga n'gouassou.

Trad: Mais une partie de cette sauce doit être réservée pour le déjeuner de demain midi.

Comme on le constate au travers de ces exemples, la datation et l'heure constituent un registre privilégié des emprunts traduisant la situation de bilinguisme français/ baoulé ici décryptée. C'est le cas ici des unités *week-end, dix-huit heures dix-sept heures, vingt-trois heures,* et *midi.*

4.2.2. Les emprunts liés aux activités professionnelles et autres réalités modernes

Ces emprunts dans le corpus traduisent tout aussi clairement la situation de bilinguisme. Ils sont liés principalement à l'activité professionnelle exercée par Marthe. Il s'agit notamment de:

14 – TAN: Sè wa (xx) i *patron.*

Trad: Si c'est (xx) ses patrons.

15 – MAB: Donc i boorli léman *interprète* (.)

Trad: Donc lui-même il n'a pas d'interprète.

16 – TAN: Marthe même kè afi *avion* boor nou mor djra assé sé kè bé (xx) (.)

Trad: Marthe même quand elle descend de l'avion c'est comme si (xx) (.)

17 – TAN: bor kalè é *salaire* bor ti kan sa (.)

Trad: il en conserve une bonne partie pourtant les salaires sont maigres.

18 – TAN: [on devrait] (.) an mou [min prime] kan.

Trad: [on devrait] lui donner des *primes* d'encouragement.

Les emprunts, *patron, interprète, avion, salaire, primes,* corroborent encore une fois l'hypothèse d'un recours linguistique dû à une indentification voire une désignation quasi-inexistante[11] de ces réalités avec toutes leurs connotations, dans le mode d'organisation des sociétés traditionnelles africaines.

Conclusions

A l'issue de cette analyse on peut noter, le degré «d'intimité» entre la langue française et le baoulé, qui caractérise le bilinguisme de la situation de communication, objet de cet article. Une «intimité» démontrée en effet, à travers les corrélations sous-jacentes dans l'échange verbal entre ces langues, que sont la complémentarité argumentative dans le schéma argumentatif ou encore l'emprunt, comme il a été constaté tout au long de cette réflexion. Ainsi, de la simple formulation au schéma argumentatif de base, la réalité de l'enchevêtrement, de l'imbrication des deux langues que sont le baoulé et le français marque profondément l'interaction langagière dans ce corpus. Une situation de bilinguisme qui en apprend davantage sur l'évolution et la cohabitation linguistique entre les langues locales dans leur rapport à «l'hégémonie» de la langue française, chez les locuteurs. Tout bien mesuré, l'on peut relever à travers la situation analysée, une inter-

[11] Pour désigner ces réalités modernes, on a recours parfois dans la langue locale à une interprétation analogique qui s'avère souvent être moins digeste et moins fluide à la prononciation que le terme d'origine en français.

dépendance, une inter-influence, très marquée entre ces deux langues que sont le baoulé et le français, qui manifeste un bilinguisme en pleine expansion, et dont le dynamisme continuera sans nul doute à susciter bien des interrogations et des regards de la part du monde scientifique.

Bibliographie

Amossy, R. 2008. «Argumentation et Analyse du discours: perspectives théoriques et découpages disciplinaires». *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne].

Anscombre, J-C., Ducrot O. 1983. *L'argumentation dans la langue*. Liège: Mardaga.

Aristote, 1991. *Rhétorique*, trad. Ruelle, introd. M. Meyer, commentaire de B. Timmermans. Paris: Le livre de poche.

Boutin, A. B. 2002. *«Description de la variation : Etudes transformationnelles des phrases du français de Côte d'Ivoire»*. Thèse de doctorat université de Grenoble 3. France.

Boutin, A. B. 2003. «Des attitudes envers le français en Afrique: Enquête au sein des professions dont l'outil est le français en Côte d'Ivoire» In *Education et société plurilingues* n°14 Juin 2003, Paris.

Cobby, F. 2009. Discours et argumentation.www.analyse-du-discours.com.

Dubois, J. 1980. Le dictionnaire de linguistique. Paris. France: Larousse.

Ducrot, O. 2004. «Argumentation rhétorique et argumentation linguistique ». Doury Marianne et Moirand, Sophie. (éds). *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Kouadio, N. J. 2008. «Le français en Côte d'Ivoire: de l'imposition à l'appropriation décomplexée d'une langue exogène». *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 40/41 | 2008.

Kouadio, N. J. 2007. «Le français: langue coloniale ou langue ivoirienne?», in *Hérodote, revue de géographie et de géopolitique*, n° 126, p. 69-85.

Kouadio, N. J. 1999. «Quelques traits morphosyntaxiques du français écrit en Côte d'Ivoire». *Cahiers d'Etudes et de Recherches Francophones*. Langues, Vol. II. n°4: AUPELF-UREF.

Kouadio, N.J., Gnamba M. B. 1990. «Variétés lexicales du français en Côte d'Ivoire» *Visage du français, variétés lexicales de l'espace francophone*. Paris: Ed. AUPELF UREF.

Lafage, S. 2002. «Le lexique français de Côte d'Ivoire. Appropriation et créativité», vol. 1, in *Revue du Réseau des observatoires du Français contemporain en Afrique*. n° 16, Institut de Linguistique française. CNRS UMR 6039-Nice.

Perelman, C.; Olbrechts-Tyteca L. 1970 [1958]. *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*. Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.

Perelman, C. 1977. *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation.* Paris: Vrin.

Plantin, C. 1990. *Essais sur l'argumentation.* Paris: Kimé.

Plantin, C. 1996. *L'argumentation.* Paris: Le Seuil. «Mémo».

Queffelec, A. 1995. «Le français en Afrique Noire», in Gérald Antoine et Robert Martin (éds.). *Histoire de la langue française: 1914-1945*. Paris: Éditions du CNRS. pp. 823-860.

Simard, Y. 1994 b. «Les français de Côte d'Ivoire», in *Langue Française.* Vol. 104. n° 1. pp. 20-36.

Timyan, J.; Kouadio, N.J.; Loucou, J-N. 2003. *Dictionnaire baoulé-français*. Nouvelles éditions ivoiriennes.

Toulmin, S. E. 1993 [1958]. *Les usages de l'argumentation.* Paris: PUF.

Toulmin, S.E. et al. 1979. *Argumentation*: *Analysis and Practices*. Frans H. van Eemeren et al., eds.

COMPTES RENDUS

BOOK REVIEWS

Vers une réception esthétique-textologique

Ioan DANILĂ
Université «Vasile Alecsandri» de Bacău

Il existe des livres qui vous incitent à des réévaluations des lectures à partir d'un moment des accumulations intellectuelles et sur un certain palier des préoccupations de ce genre. C'est bien le cas d'un ouvrage signé par Odette Arhip, intitulé *"L'œuvre picturale – une lecture sémiotique"* (Éditions Junimea, Iassy, 2009). Il nous a amené à revenir sur quatre noms au moins: ceux de Umberto Eco, Ferdinand de Saussure, Titu Maiorescu et Roman Jakobson. Ne croyons pas que l'universitaire de Iassy se place devant une/des synthèses sur les quatre points cardinaux énumérés. Au contraire, Son livre est un modèle d'interprétation et de concrétisation de l'information théorique, dans un domaine à la fois sensible et faiblement représenté dans la littérature de spécialité. (Elle est méritoire, l'initiative de la revue "Tribuna învățământului" d'insérer, presque dans chacun de ses numéros, sous la signature de Rodica Drăghicescu, un médaillon dédié à un peintre.

C'est d'une façon tout à fait favorable à l'amoureux de l'art qu' Odette Arhip charpente son discours. Vingt et quelques pages sont destinées aux préliminaires théoriques ("Signe verbal *vs* signe visuel"; "Brève présentation du courant impressionniste"). Autant de pages sont destinées au récepteur-cible. Le vrai contenu du livre, compris entre les pages de 58 à 210, est dédié à Nicolae Grigorescu – "peintre représentatif de la culture roumaine".

Tout d'abord, l'auteur fait référence à la dichotomie saussurienne signifié-signifiant; elle en développe la théorie du signe poétique/artistique/esthétique. On incite le lecteur à envisager l' "Esthétique" de Benedetto Croce, celui qui n'a jamais cité le linguiste genevois. Mais il lui a sûrement donné le *Cours* (le sous-titre du livre de l'érudit italien en dit tout: "L'Esthétique, vue en tant que science de l'expression et que linguistique générale"). Odette Arhip reprend du célèbre cours (de 1916) cette remarque presque paradoxale: "Le signe linguistique ne joint pas une chose à un nom, mais un concept à une image acoustique" (apud Paul Miclău, *Semiotica lingvistică*, Timişoara, Editions "Facla", 1977, p. 17. L'essence de l'ouvrage dont il s'agit (celui de 2009) va dans la direction énoncée par le *Cours*: le signe ne peut pas ignorer sa nature psychique.

Une constante de l'ouvrage d'Odette Arhip- "la peinture en tant qu' oeuvre ouverte" – évoque la théorie d'Umberto Eco. Nous l'identifions dans des syntagmes qui particularisent: "la sémiose illimitée ("la culture traduit des signes dans d'autres signes"), "Champs sémantiques" (avec une analyse de la façon dont une civilisation européenne interprète le spectre des couleurs) ou la "compétence discursive" (avec des phénomènes d'anticipation par le destinataire du message pensé par l'émetteur). Le même Umberto Eco parle du "travail productif" (l'auteur "émet une image, un geste, un objet qui, au-delà de ses fonctions physiques, se propose de *communiquer* quelque chose"- *apud* Umberto Eco, *Tratat de semiotică generală*, traduction, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, p. 197). L'œuvre d'art fait partie de cette catégorie, à laquelle se joint une fonction intrinsèque: le produit esthétique est une voie de connaître et surtout un moyen de communication" (Odette Arhip, *op. cit.*, p. 8). C'est ce qu'on appellerait la cognoscibilité du signe artistique: on peut l'encadrer dans les canons des fonctions de la langue, telles que nous les a laissées Roman Jakobson. Nous les avons saisies dans la façon dont l'universitaire de Iassy a interprété les sept tableaux de Nicolae Grigorescu, depuis "Rudăreasă" (confectionneuse d'outils de ménage en bois) à "Paysanne devant le foyer". Quand on discute, par exemple, du caractère

référentiel ("référence à quels objets et situations concrètes on fait référence" – p.205), on focalise son attention sur le contexte. Quand on détaille le message ("horizon d'attente rapporté à l'intention du peintre, fondée sur l'analyse et le contexte" – *ibidem*), on remet en activité la fonction la plus complexe de la langue: poétique/esthétique/artistique.

Mais d'où vient ce "désir d'en voir plus long, de traverser les limites provisoires"(*ibidem*, p. 203)? Odette Arhip nous rappelle chez les classiques. La doctrine de Titu Maiorescu est une bonne leçon de sociologie de l'art, même si elle n'est pas au gré de George Călinescu. "Le beau est la représentation de l'idée sensible; l'idée sensible est la nature absolue des choses. Et la première condition de l'art est de s'élever au-dessus de toute individualité jusqu'à l'état de sujet connaisseur pur. Par cette élévation au-dessus de l'individualité, par la contemplation de l'idée intuitive, l'art rassure l'âme (c'est-à-dire il atténue l'égoïsme, ce qui vaut le bonheur (George Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini până în prezent*, Madrid, Editions NAGARD, 1980, p. 353.

On s'avance d'un pas et on s'enthousiasme des bienfaits du syncrétisme esthétique. Odette Arhip ne se contente pas de la lecture sémiotique des tableaux de Nicolae Grigorescu, mais elle en identifie des réflexes dans d'autres arts. C'est ce qui l'incite à parcourir des textes d'écrivains: "Association littéraire: George Coşbuc, Octavian Goga, Mihail Sadoveanu, Ion Creangă, Otilia Cazimir, Gellu Naum, Ioan Slavici. Le fort aspect descriptif permet l'approche d'écrivains tels Nicolae Filimon, Duiliu Zamfirescu, Hortensia Papadat-Bengescu, Gib Mihăescu *ibidem*, p. 203). Les recommandations ne s'arrêtent pas ici: "La littérature universelle exige le souvenir de Guy de Maupassant, H. de Balzac, L.. Tolstoi, E. Zola, Th. Hardy, Goethe (Elégies)"(*ibidem*).

Et comme le dicton d'Horace *ut pictura poesis* a le droit à une extension informative, l'auteur nous propose aussi une "association musicale: Ciprian Porumbescu (note nostalgique de la *Ballade*, George Enescu, P. Ceaikovski, Fr. Liszt (*Préludes*, Fr. Schubert (*Cinquième symphonie*), Eduard Lalo (*Symphonie espagnole*)" (*ibidem*).

La transgression verticale se combine avec la transgression horizontale, par "envoi intentionné substantiel à une autre peinture, à partir de toiles illustrant la femme et ses diverses préoccupations dans un décor austère": *Intérieur à Vitré*, *Vieille femme à Brolle*, *Vieille femme rapiéçant*, *Coin d'atelier*. C'est toujours dans le plan horizontal, mais à travers la perspective de la peinture universelle, que l'auteur nous propose "des similitudes avec des tableaux de E. Manet, F. Bazile, A. Renoir, abstraction faite du spécifique d'un autre espace et de préoc-

cupations esthétiques différentes" (*ibidem*, p. 204). Mais l'auteur nous avertit qu'il est difficile d'établir avec certitude des connexions de ce genre". Dans la même intention de l'association des arts, certaines œuvres rapprochent la littérature et la peinture. Par exemple, les auteurs de l'album "Romantismul" (*Aquila* '93, 2008) ont associé la célèbre toile de John Martin "Le grand jour de Sa colère" (1851-1853) et un fragment du premier chapitre de "La Chartreuse de Parme" de Sthendal.

La création artistique de Nicolae Grigorescu a joui d'interprétations multiples et variées, mais, à ce que nous le sachions, uniquement dans une perspective purement esthétique. En 1984-1985, on a édité un album renfermant les œuvres du peintre présentées à l'exposition qui lui rendait hommage au Musée d'Art de la R.S.R. L'avant-propos signé par Alexandru Cebuc est, inévitablement, dominé par des généralités, telle: "Le contenu profondément national, la nouveauté et la vigueur expressive du langage plastique définissent la création de Grigorescu en tant qu'initiateur de nouveaux horizons dans la peinture roumaine" (p. 16). "La peinture roumaine en images"("Meridiane", 1976) synthétise en une phrase la création de l'artiste: "Une vraie monographie du village roumain, celui de la zone des collines, se configure dans les scènes les plus simples: un char tiré par des bœufs traverse un ruisseau, deux jeunes filles filent la laine devant la porte, un convoi de chars rentre de la foire, un berger garde son troupeau" (p. 189).

L'ouvrage d'Odette Arhip est tout à fait différent. Sept œuvres de Nicolae Grigorescu bénéficient d'analyses complexes étayées sur une grille de la large bibliographie mais aussi sur la créativité propre à un connaisseur d'art avisé: "Rudăreasă", "Marguerites", "Char tiré par les bœufs", "Tente de bohémiens nomades", "Pâté de maisons à Agapia", "Berger sur le sentier de montagne" et, respectivement, "Paysanne devant le foyer". Sans trace aucune d'exagérations des principes et méthodes didactiques, l'auteur assume un algorithme de travail valable, ultérieurement, pour toute œuvre d'art en général. De ce point de vue, nous oserions recommander l'ouvrage des Editions "Junimea" comme un modèle possible d'aborder un produit culturel.

Notre expérience dans ce domaine nous fait évoquer le moment où nous avons coordonné des ouvrages dédiés à la musique ("George Enescu – personnalité-symbole de la culture roumaine") et aux arts plastiques ("Ştefan Luchian-le peintre des fleurs et de la contrée de Moineşti"), où l'on inclut des éléments biographiques -sources de création musicale/plastique, ainsi que des commentaires sur les œuvres appartenant aux deux artistes renommés. Les deux ouvrages -datés en 2009 et,

respectivement, en 2007, ont illustré la collection "Textes en pré et post-textes" des Editions "Egal" de Bacău. De même, nous avons actualisé le moment de 2002 ou 2003, où le critique d'art Constantin Prut a initié la création d'une section de pédagogie de l'art à l'Université de Bacău. Nous avons proposé alors un cours de textologie artistique, illustré d'applications sur la transposition dans le texte-commentaire de la somme d'impressions résultées du contact avec une œuvre plastique. L'ouvrage signé par Odette Arhip y aurait été un support bibliographique indispensable.

En conclusion, *"L'œuvre picturale – une lecture sémiotique"* est un exercice de composition d'une œuvre d'art extrêmement utile dans l'ensemble des techniques de réception de l'acte artistique, dans les conditions où de tels ouvrages sont trop peu nombreux, alors que leur nécessité est indubitable.

(Odette Arhip, *L'œuvre picturale - une lecture sémiotique*,
Editura Junimea, Iaşi, 2009)

Approche théorique et applicative sur la langue roumaine actuelle

Maria DOLHĂSCU–ALEXANDRIUC
Université de Suceava

La langue est le fondement qui dynamise une société, le plus fort fluide organique et relationnel qui lui donne une identité structurale, tout en assurant son fonctionnement réel. Elle développe des pressions pour utiliser toutes ses valences et toutes ses énergies, présentant une accentuée tendance vers la stabilisation, dans son cheminement d'acquérir une identité.

Angelica Hobjilă, l'auteure du livre *Limba română. Repere teoretice şi aplicaţii* (*La langue roumaine. Repères théoriques et applications*, n.t.), propose une présentation synthétique, ample et cohérente d'organisation hiérarchique du système général de la langue roumaine.

Après l'apparition des différentes grammaires de la langue roumaine, il a été nécessaire de rédiger un instrument supplémentaire, plus réduit comme dimensions et plus simple comme organisation par rapport aux autres grammaires, qui puisse offrir une synthèse et, par conséquent, une grammaire de base, réduite aux données essentielles pour la compréhension de la structure globale de la grammaire du roumain.

L'auteure offre une approche classique, organisée du simple au complexe, des repères théoriques visant la phonétique, le lexique, la morphologie, la syntaxe et la stylistique de la langue roumaine. Cet ouvrage n'est pas un manuel scolaire ou universitaire, mais plutôt un ouvrage qui, à un haut niveau scientifique actuel, veut faciliter l'accès pour une large catégorie de lecteurs aux données de la description. Le livre est conçu en tant qu'outil pratique avec toutes les caractéristiques d'un guide d'où chaque lecteur puisse choisir les informations nécessaires.

L'effort de l'auteure a été dirigé vers la synthèse, l'organisation et la systématisation supplémentaire des documents, l'explication de tous les concepts, des solutions pratiques, des décisions théoriques et vers la mise en évidence des différences significatives par rapport à la tradition grammaticale. Dans son livre, Angelica Hobjilă a été constamment préoccupée de l'acribie terminologique pour présenter une classification des différentes perspectives qui permettent une meilleure assimilation des concepts.

Le livre présente des séquences théoriques consacrées à chaque niveau de la langue, avec des explications, conçues en tant qu'activités de travail individuel, fait qui confirme l'accessibilité pratique des résultats scientifiques abordés. On remarque le fait que l'auteure a éliminé les phénomènes marginaux, les détails de description renonçant à l'intention d'exhaustivité, limitant au maximum les aspects discursifs et pragma-stylistiques. Les aspects abordés ont été examinés de la perspective de leur implication grammaticale.

L'ouvrage n'est pas narratif, mais synthétique, avec des titres et des sous-titres intermédiaires, ayant une organisation interne très claire. La mise en page est accessible et la structure interne des chapitres et des idées a été réalisée par des hiérarchisations graphiques. L'auteure s'intéresse aux exercices proposés, totalement axés sur des fragments de textes de la littérature roumaine demandés par les examens de spécialité. Pour illustrer les phénomènes, l'auteure a proposé des exemples simples, claires et, pour leur grande majorité, déjà construits, qui ne demandent pas un effort supplémentaire de compréhension de la part du lecteur.

Les phénomènes décrits ont été groupés dans cinq grandes catégories: le niveau phonétique/phonologie du roumain, le niveau lexical sémantique du roumain, le niveau morphologique du roumain, le niveau syntaxique et stylistique du roumain avec toute une série de provocations sur le plan applicatif pour pouvoir fixer les contenus approfondis. Puisque les interférences étaient inévitables, on a essayé de ré-

duire les répétitions, en acceptant les reprises ou les anticipations imposées par la spécificité intégratrice du livre, qui, à bon escient, pour les phénomènes fondamentaux, l'auteure s'est proposé de respecter l'interface flexion-syntaxe-sémantique-pragmatique.

Donc, la démarche choisie est didactique, les repères théoriques ayant le rôle d'actualiser les éléments considérés essentiels pour la maîtrise de la logique de la langue, pour optimiser la communication de spécialité et la communication, en général, par rapport aux normes de la langue roumaine littéraire actuelle. La description est complétée dans chaque section par une analyse qui présente les relations entre différentes classes de mots de la perspective de leur dynamique.

Dans la perspective des possibles modifications de statut dans le système des différentes classes, on a enregistré les dérivés, les composés et les déplacements sous la forme de la conversion à l'intérieur du système: en tant qu'entité globale, le mot est un ensemble de composantes dont l'association spécifique le différencie par rapport aux autres, tout en permettant sa distribution en classes. Tout changement au niveau des différentes composantes peut modifier le statut global, ce qui, au niveau de l'usage et du système, se manifeste d'une classe à l'autre.

Ayant une telle structure, le livre vient aider différentes catégories de lecteurs: les professeurs de langue roumaine impliqués dans la préparation des examens de perfectionnement professionnel (des cours de perfectionnement et les formes régulées pour des examens de fin d'études et de promotion didactique), les étudiants en philologie des Facultés de Lettres et de Langues Etrangères, qui suivent les cours de Morphologie et de Syntaxe du roumain et d'autres cours optionnels qui traitent des aspects de la grammaire de la langue roumaine, les élèves intéressés à l'étude de la grammaire, qui, à travers les explications, peuvent y trouver un bon instrument pour dépasser les difficultés et les pièges de la langue roumaine, les linguistes et les non-linguistes passionnés d'actualiser les informations visant la description grammaticale de la langue roumaine. En même temps, le livre aide les lecteurs étrangers à étudier et à apprendre le roumain.

L'ouvrage est tributaire à une large bibliographie roumaine, impliquée directement par les recherches sur la structure grammaticale de la langue roumaine et indirectement par la reprise et l'assimilation des attitudes conceptuelles et des procédés méthodologiques. Le livre offre une description de la perspective des théories grammaticales modernes, généralement reconnues, mais il n'offre pas de solutions définitives, car

il met en discussion différentes problèmes et invite tacitement ou manifestement le lecteur à accepter ou à rejeter l'opinion proposée dans l'ouvrage.

(Traduction du roumain par Ioana-Crina COROI)

(Angelica Hobjilă, *Limba română. Repere teoretice şi aplicaţii*, Institutul European, Iaşi, 2012, 256 p.)

Pascal Quignard: *Les désarçonnés*

Corina IFTMIA
Université de Suceava

Parmi les livres de la rentrée de septembre 2012, le VIIe volume du *Dernier Royaume* de Pascal Quignard ne passe pas inaperçu. Entamé il y a une dizaine d'années, ce cycle s'enrichit d'un nouvel essai, *Les désarçonnés*, où l'écrivain évoque une longue file de penseurs qui se sont mis à écrire après une chute de leur cheval. Voilà ce qu'il disait lors d'un entretien où il présentait son livre:

> «Qu'est-ce que je cherche à faire dans *Les désarçonnés*... Dans nos vies il faut passer plusieurs fois, sans doute, par la case départ. On ne peut pas sauter, guérir les angoisses. Il faut, comme un peu au jeu de l'oie, renouer avec la naissance, avec la détresse originaire, avec le fait de ne plus pouvoir dormir, de ne plus avoir faim, de ne plus manger, enfin… à un nouvel amour, à un déménagement, à une démission ou à une maladie. Il y a une souffrance, cet abyme dans lequel il faut recommencer. C'est à la fois l'épreuve la pire et c'est dans le même temps ce qui permet la renaissance pure. Si l'on accepte de souffrir, de dérouiller complètement dans cette souffrance, quelque chose peut renaître et alors, les couleurs, le printemps ou la beauté du monde reviennent comme à l'état natif, comme l'heure de la naissance. *Les désarçonnés*, c'est la suite de ces hommes qui, blessés tombant du cheval – Montaigne tombe du cheval et se met à écrire des essais, St. Paul sur la route de Damas tombe du cheval et change de prénom, de Saul devient Paul, de Juif, devient chrétien, commence une nouvelle vie pour lui, George Sand tombe du cheval alors qu'elle voulait se suicider et elle

> entame une vie d'écrivain. Beaucoup, beaucoup d'autres auteurs, Abélard n'a commencé à écrire sur Éloïse que douze ans après sa castration alors qu'il était tombé du cheval près de Nantes. Les désarçonnés c'est la possibilité en fait de reconquérir une nouvelle vie et cette suite c'est comme des hommes miraculés, disons. C'est une suite de miraculés, que ce livre que j'ai tenté d'écrire.»[1]

Ainsi, des représentants illustres des discours constituants (philosophiques, religieux, littéraires) se sont mis à écrire suite à une chute du cheval, accident qui, avoisinant la mort, vaut une renaissance. C'est dans la douleur et la solitude que la victime d'un traumatisme remet en cause son passé et son avenir et la fait réfléchir sur la précarité de son destin. Côtoyer la mort et revivre ne peut pas laisser indifférent. P. Quignard parle de la position de quelqu'un qui a vécu cette expérience. Il est lui-même un de ces désarçonnés, atterre non pas par un cheval, mais par un... voyou. Alité, souffrant, saignant, il lit et écrit pour conjurer le mal qui le mine, pour survivre. L'enjeu de l'écriture des désarçonnés qu'il évoque serait donc une question de vie ou de mort, sinon physique, du moins spirituelle. Écrire est un besoin vital chez P. Quignard, besoin qu'il transfère chez tout créateur.

Les lecteurs familiarisés avec l'écriture de P. Quignard ne seront pas déçus. Et ceux qui le découvrent à leur convenance, non plus. Dans ce livre on retrouve tous les thèmes chers à l'écrivain: le langage et le silence, l'Histoire de l'humanité vue comme une suite d'horreurs (guerres et persécutions), la sexualité, l'athéisme foncier et, non en dernier lieu, la création littéraire. Tous ces thèmes sont repris par le biais de l'image du cheval.

Bête noble et rétive, le cheval au galop est une représentation de la liberté et de la sauvagerie première, antéhumaine. Le cheval de Sejus est le «cheval fatal» qui tue tout cavalier qui ose le monter. Par extension, Marguerite de Valois est nommée, elle aussi, «cheval de Sejus», car tous ses amants périrent de mort violente peu de temps après l'avoir étreinte. En Amérique, au XIXe siècle, cela prit le nom de femme fatale. Les amants sont des désarçonnés: après leur «chevauchée», ils se retrouvent sur le dos, les yeux fermés, les bras rejetés vers l'arrière, tandis que les « étranges arçons » directement opposables situés à peu près au centre

[1] http://www.youtube.com/watch?v=R_tjhdEU71c&feature=related, consulté le 10 octobre 2012.

de leurs corps s'éloignent du désir. L'étreinte amoureuse est «le cheval du temps» qui transporte au galop les deux corps vers le temps imprévisible et explosif de la jouissance pour les rejeter ensuite dans le «vide asymbolique» de détente et de tristesse.

Le cheval est relié à la chasse au cerf, pratique exclusivement royale depuis l'édit de François Ier en 1526. Entre la liberté et la servitude, entre la fierté et l'humiliation il n'y a qu'une consonne, à l'écrit: Cerf/ Serf. Clovis fut poursuivi par Sigulf sur l'ordre de Sigebert, «comme une bête sauvage aux abois». Parvenu à se réfugier à Anjou, Clovis s'enorgueillit devant les siens d'avoir été traité en cerf. Le cheval et le cerf se ressemblent par leur liberté indomptable. Le cheval domestiqué subit toute l'humiliation du serf. Attaché au travail, battu, torturé, il devient l'expression de l'asservissement animal mais aussi humain. Quignard revient sur la liberté pour nous livrer une sentence sans appel pour lui mais discutable: «La liberté ne fait pas partie de l'essence de l'homme.» Il paraît que plus il avance dans son entreprise créatrice, plus il perd la foi dans la liberté de la pensée humaine. Pourtant, il reste optimiste dès qu'il saisit la liberté d'une autre manière. Ainsi, il y aurait deux libertés distinctes: «la liberté propre à l'élan qui porte la matière, propre à l'indomptable, à l'inéluctable, au sauvage» (p. 328) et «la liberté comme émancipation de la domestication». Il y croit jusqu'à la limite du délire et il s'y emploie en s'éloignant, en coupant un à un les liens qui le tiennent attaché à la langue nationale (faute de pouvoir la détruire, il se plaît à en «déchirer un peu le tissus»), à la communauté (il a coupé toutes les lignes de communication avec l'extérieur: le téléphone, l'internet, la sonnerie), à la société humaine: «La société humaine: la ressemblance à la mort. L'anachorèse du lettré: la dissemblance vivante.» (p. 332)

Homme de son temps, malgré ou grâce à ses retours au passé, il exprime le désarroi face à la dissolution du monde dont l'événement destructeur majeur fut la seconde Guerre Mondiale avec ses massacres et les camps de la mort: «Je médite sur les restes extrêmes de la vie que menaient les hommes qui ont été déportés dans les camps de la seconde guerre. C'est sur cette rive que je suis né et que j'ai écrit. C'est dans cette ruine que j'ai cherché à revivre.» (p. 162) Dans ce dernier (en date) des derniers royaumes, P. Quignard promène son lecteur parmi les ruines et les massacres qui n'arrêtent pas d'ensanglanter l'histoire: la nuit de la St. Barthélémy, la Terreur révolutionnaire, les camps de Sibérie, le massacre ethnique de Kosovo, les fosses de Rwanda... Plus que jamais, dans ce *Dernier Royaume*, l'homme est représenté dans sa bestialité originaire

lors de sa transformation de proie en prédateur. Les guerres sont toutes des chasses à l'homme par les hommes qui forment *la horde charognarde*. «Le premier homme figuré dans l'Histoire générale des hommes a une tête de rapace et il verse en arrière dans la mort.» C'est le *vultur*, devenu vautour en français: «*Vultur* désignait l'oiseau qui dévore le visage *(vultus)* des morts. *Vultur* renvoie à *vellere*: arracher en tirant.» (p.186)

Le bestiaire quignardien s'enrichit d'autres créatures-signes que l'écrivain met en rapport avec l'animalité qui réside dans l'homme: le chien («Dans ce qu'aboient les chiens il faut comprendre que la joie principale de la société est la guerre.»), les grenouilles qui coassent le désir sexuel, les loups hurlent et ceux qui ne hurlent pas avec eux, sont mis à mort («La démocratie: le plus grand nombre de loups qui hurlent dictent le hurlement de tous»), le sanglier, «le singularis porcus», le solitaire singulier par rapport au groupe (Quignard lui-même).

Fidèle à son «esthétique volée aux Romains», P. Quignard joue encore sur les deux catégories stylistiques du langage: le sublime et le sordide. Placée entre le sublime qui cherche la cime, l'à-pic du logos et le sordide abyssal qui court-circuite l'imagination, l'écriture de P. Quignard cherche à maintenir le *tonos,* la tension du langage qui se confond au ton général de l'œuvre. La folie meurtrière guerrière passe en Littérature, dont bon nombre de chefs-d'œuvre sont des récits d'assassinats individuels ou collectifs. Le langage est lui-même violence de la prédation. P. Quignard prend en charge les dire de Fronton dans sa rhétorique spéculative: «Le langage humain (les langues) mange les images comme les corps arrachent avec leurs dents les chairs.» (p. 244)

A cheval sur le mur du jardin, un enfant échevelé mène une folle cavalcade imaginaire, un livre à la main. Il traverse les âges et les espaces à la vitesse de la pensée pour en récupérer des bribes, des fragments, des visages pour les faire revivre ensuite dans les pages de son écriture. L'avant dernier chapitre aurait pu être le fin mot de ce livre cruel et sublime à la fois: «Je existe, mais moins qu'on croit, tu davantage, il est mort, nous ment.» Désintégration du discours qui se libère de la norme contraignante pour faire sens: j'existe de moins en moins en me taisant davantage dans le mensonge. Car, dit-il, dans les *Ombres errantes*[2]*,* «Il n'est pas de menteur qui ne taise le fait qu'il ment. Le romancier est le seul menteur qui ne tait pas le fait qu'il ment»

[2] Le premier de la série du *Dernier Royaume*, prix Gongourt 2002.

Le livre se ferme sur une scène d'interprétation-audition d'un lied. Une femme joue du piano et elle chante à la petite lumière d'une lampe. Adossé à la chambranle de la porte-fenêtre ouverte, un homme écoute. A ses côtés, un cheval le regarde de ses yeux grands et tristes et il danse.